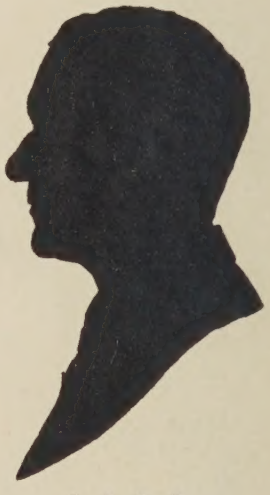
POMPO
NIUS

Prinz
Victor zu Isenburg.
Nro. 653.



1937

EX BIBLIOTHECA
J. H. ANDERHUB

par Labadie religieux
convers de la congré-
gation de Saint Maur
revues & publiées par
par l'abbé Prevost.
1724, 12°. 1725, 12°.
6 tomes.

LES
AVANTURES
DE
# POMPONIUS
CHEVALIER ROMAIN,
OU
# L' HISTOIRE
DE NOTRE TEMS.
SECONDE EDITION.

A ROME,
CHEZ LES HERITIERS DE
FERRANTE PALLAVICINI,
M. DCC. XXV.

# A MONSEIGNEUR
## LE
# DUC D' ** N.

## MONSEIGNEUR.

LA faveur, dont l'auguſte Prince qui nous gouverne, vous honore, l'éclat de votre illuſtre naiſſance, la protection que vous donnez aux muſes, l'élevation de votre jugement engagent *Pomponius* à ſe mettre ſous votre protection : vangez-le, MONSEIGNEUR, par votre approbation des critiques outrez, qui trouvent à redire à tout, des faux connoiſſeurs, qui donnant aux auteurs plus d'eſprit qu'ils n'ont, croient voir à chaque ligne d'un livre nouveau mille beautez, que celui qui l'a compoſé n'y a pas mis; des pretendus beaux-eſprits, qui prennent pour des contre-veritez tout ce qu'on dit à la louange des Princes, & de la mauvaiſe humeur de ceux qui croiront s'y voir peints avec des couleurs desavantageuſes : c'eſt moins un roman, que l'hiſtoire de notre tems ſous des noms empruntez : Si l'ouvrage n'eſt pas auſſi châtié que la matiere le demande, VOTRE GRANDEUR en l'honorant de

sa protection, en couvrira tous les defauts: je m'attens bien, que dans une Cour assez maligne pour donner le nom de *Regiment d'Asfeld*,* à une liste de saints Confesseurs, dont on doit bien-tôt enrichir nos litanies, on prendra pour des contre-veritez tout ce que j'ai dit en faveur du Prince de *Relosan*, & qu'on s'imaginera, que plus je le defens, plus je dois être suspect de critique: mais j'ose me flatter MONSEIGNEUR, que connoissant la droiture de mes intentions, VOTRE GRANDEUR aura assez de generosité pour en informer le Prince: dans l'esperance de cette grace, je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR

De Votre Grandeur

Le tres-humble & tres-obéissant
Serviteur ****

* On a apellé *Regiment d' Asfeld* les reappellans de France; c'est à dire, ceux qui ensuite de l' accommodement accepté par le Cardinal de Noailles, & après la declaration du Roi de 1720. qui autorisoit cet accommodement, ont appellé de nouveau de la Constitution *Unigenitus*, & dont les noms sont imprimés dans differentes listes selon l'ordre alphabetique, & Mr. l' Abbé d'*Asfeld* Docteur de la maison & societé de Sorbonne, s'étant trouvé à la tête de la premiere, on donna le nom de *Regiment d'Asfeld* aux *Reappellans*.

# TABLE
# DES CHAPITRES.


CHAPITRE I.

*Naissance & éducation de* Pomponius. *Ses amours avec* Octavie. 1

CHAP. II.

*Portrait d'*Amise *Suivante d'* Octavie. *Portrait de* Pomponius. *Portrait d'* Octavie. 4

CHAP. III.

*Passion d'*Octavie. *Changement d'habits. Avanture de* Mucie. 6

CHAP. IV.

Mucie *intercepte un billet de* Pomponius, *engage* Octavien *à mettre sa fille aux Vestales.* Pomponius *se déguise en fille, prend le nom de* Lucie, *& suit* Octavie *aux Vestales.* 9

CHAP. V.

*Partie de plaisir dans le Jardin. Histoire d'*Amise. *Elle se découvre à* Pomponius. *Jalousie d'*Octavie. 13

CHAP. VI.

Pomponius *découvert par* Petilia; *sort de chez les* Vestales. *Sa Harangue.* 16

CHAP. VII.

Pomponius *va à la Cour. Digreſſion ſur l'origine des Manuſcrits. Lettre de* Pomponius *le Pere.* 18

CHAP. VIII.

*Diſgrace de* Séjan. Pomponius *prend la fuite avec quatre autres Seigneurs Romains. Hiſtoire d'*Egnatius. 21

CHAP. IX.

Egnatius *rencontre des Fées. Vers prophétiques touchant la ſucceſſion à l'Empire.* 25

CHAP. X.

*Differend entre* Piſon *&* Egnatius *apaiſé par* Priſcus. *Hiſtoire de* Celer. 29

CHAP. XI.

*Hiſtoire de* Priſcus. 35

CHAP. XII.

*Suite de la navigation. Chaſſe.* Pomponius *conte un trait de l'hiſtoire d'*Agrippine, *& rapporte un fait qui lui étoit arrivé.* 41

CHAP. XIII.

*Hiſtoire de* Piſon. *Réflexion de* Celer. *Tempête. Deſcription de l'*Ichtyophagie. 46

CHAP. XIV.

*Voyage de lá Lune. Magaſin de Pucelages. Hiſtoire du pucelage de* Piſon. 52

CHAP. XV.

*Magaſin d'eſprit. Secret de la poudre de projection. Mœurs des habitans de* Fracaſtor. 58

CHAP. XVI.

Bibliotheque *du* Snellius. *Saints de la Societe.*

*te. Doctrine de* Piſon *ſur la verité. Ce-que c'eſt que pucelage.* 62

CHAP. XVII.

*Queſtion curieuſe, s'il y a une créature nubile qui ait ſon pucelage?* 70

CHAP. XVIII.

*Suite de ce qui ſe paſſa dans la Bibliotheque.* 77

CHAP. XIX.

*Catalogue de quelques livres de la Bibliotheque de la Lune.* 83

CHAP. XX.

*Hiſtoire du* Druïde *de* Medoc. Ordre du Pavillon. *Portrait du* Prince *de* Reloſan. 89

CHAP. XXI.

*Eloge litteraire d'un ſçavant homme.* Pomponius *&* Piſon *vont au* Ménelas *où ils ſe marient pour trois jours.* 96

CHAP. XXII.

Manuſcrits *&* Medailles *de la Bibliotheque de la Lune.* Converſation *des Romains.* 102

CHAP. XXIII.

*Jugement de* Samar *ſur les* Journaliſtes. *Traits d'hiſtoire.* 111

CHAP. XXIV.

*Hiſtoire du Prince de* Reloſan. 119

CHAP. XXV.

*Suite de l'hiſtoire du Prince de* Reloſan. *Banque Royale.* 125

CHAP.

CHAP. XXVI.

*Suite de l'hiſtoire du Prince de* Reloſan. 132

CHAP. XXVII.

*Guerre de* Jberie. *Sa fin. Entrepriſes du Senat reprimées.* 139

CHAP. XXVIII.

*Deſcription du Château. Portraits de quelques Dames.* 148

CHAP. XXIX.

*Portraits de quelques Seigneurs.* 197

CHAP. XXX.

*Continuation du même ſujet.* 156

*Sommaire des Chapitres contenus en la Chronique du Chevalier* Sotermelec. 161

*Remarque ſur le Regiment de la Calotte.* 164

*Brevet d'Inſpecteur ſur la muſique, & la danſe du Regiment de la Calotte.* 165

*Jugement de la Calotte ſur le procés de Mr. de* Fontenelle, *& d'*Arlequin. 166

*Arret portant condamnation de banniſſement, contre certains délinquans envers la Raiſon & la Langue.* 167

LES

# LES AVANTVRES DE POMPONIVS CHEVALIER ROMAIN, OU L'HISTOIRE DE NOTRE TEMS.

* * *

## CHAPITRE I.

### *Naissance & éducation de* Pomponius. *Ses amours avec* Octavie.

IL y avoit dix ans, que *Lucius Julius Pomponius*, illustre *Romain*, avoit épousé *Celia Flavia*, sans qu'il eut encore vû paroître aucun fruit de son mariage; lorsque *Flavia* fit vœu à *Jupiter Capitolin*, de destiner son fils ou sa fille à l'empire, si elle étoit assez heureuse pour devenir mere. Le Dieu favorisa ses desirs le jour des *Kalendes* de *Mars*. Elle accoucha d'un Garçon lequel fut appellé FLAVIVS POMPONIVS. Il passa dans sa jeunesse par tous les exercices des *Grecs:* Il étoit bon orateur & bon poëte, lorsque son Pere le retira des mains de ses précepteurs pour lui faire prendre la robe virile. *Pomponius* se voïant delivré des maux, que l'empire absolu des pedans fait soufrir à la jeunesse, donna son cœur à OCTAVIE, & reçût le sien: une avanture bizarre causa cette union. *Octavien* pere *d'Octavie* avoit ordonné à un peintre de tirer sa fille, le peintre executa fidellement ses ordres: après avoir achevé le tableau, il l'exposa publiquement à la vuë de tout le monde, selon la coûtume ordinaire des peintres, de faire montre de

de leurs ouvrages. *Pomponius* paſſant par hazard devant la maiſon du peintre, vit le tableau, & en fut frapé: plus il l'examine, plus il s'y reconnoit; ce ſont ſes yeux, c'eſt ſa bouche, ſon nez, ſon front, ſon teint, ſon air; en un motil trouva tant de reſſemblance entre lui & le portrait qu'il s'imagina que le peintre avoit voulu lui jouër un tour en le repréſentant ſous des habits de fille: il fait détacher le portrait par ſes eſclaves, le fait porter chez lui, où étant arrivé, il prend un tableau, où il étoit repréſenté habillé en homme & l'envoie attacher à la maiſon du peintre, qui ne ſçachant rien de cette avanture, fut fort ſurpris de voir un portrait en habits d'homme, ſemblable à celui qu'il avoit fait en habits de femme: dans ce moment *Octavien* envoïa chercher le portrait de ſa fille; le peintre fort embaraſſé, prend le portrait de *Pomponius* & le porte à *Octavien*, qui lui demanda ce qui l'avoit porté à repréſenter ſa fille ſous des habits d'homme: le peintre, qui n'étoit pas encore revenu de ſa ſurpriſe, n'eut pas d'autre réponſe à lui faire, ſinon, qu'il avoit peint *Octavie* dans ſes ajuſtemens ordinaires, qu'aïant expoſé le tableau devant ſa maiſon, il avoit été fort ſurpris de trouver un portrait d'homme à la place de celui qu'il avoit fait, mais un portrait, dont tous les traits reſſembloient parfaitement bien au ſien. Quoique ce diſcours frapât *Octavien*, il ne lui en impoſa pas; plus il conſidere le tableau, plus il y remarque de traits qui conviennent à *Octavie:* mais l'habillement lui faiſant rapeller ſes idées, il reconnût enfin *Pomponius*; il communique ſa penſée au peintre, qui ne ſçavoit qu'en dire, quoiqu'elle lui parût vraiſemblable. *Octavien*, pour s'en mieux inſtruire, va chez *Pomponius*: a peine fut il entré dans la galerie, que le premier objet, qui lui frape les yeux, eſt le portrait de ſa fille; il demande à *Pomponius*, par quel hazard le portrait d' *Octavie* lui

lui étoit tombé entre les mains; *Pomponius* lui protesta, que jamais il n'avoit vû *Octavie*, ni son portrait; de qui est donc ce tableau qui représente une *Romaine?* dit *Octavien.* c'est mon portrait, repartit *Pomponius*, qu'un fou de peintre s'est avisé d'habiller en fille: peut-être aurois-je dû punir son audace; mais je-me suis contenté de le lui enlever, & de lui envoïer à la place un tableau où j'étois représenté dans mes veritables habits. *Octavien* s'imagina que *Pomponius* avoit quelque inclination pour *Octavie* & qu'il s'étoit servi de ce stratagéme pour avoir son portrait; il ne lui en témoigna cependant rien, pour n'être pas obligé de lui faire quelque réprimande, d'avoir poussé les choses si loin à son insçû: pour découvrir ce qui en étoit, il dit à *Pomponius* que le peintre n'étoit pas en faute: il lui conta l'histoire, & l'engagea à aller chez lui, & à y faire porter le portrait d'*Octavie*, pour le confronter avec le sien & avec l'original; *Pomponius* y consentit d'autant plus volontiers, qu'il désiroit ardemment de voir une personne avec laquelle il avoit tant de ressemblance: Il fût charmé des attraits d'*Octavie* & quoi qu'ils ne se fussent jamais vûs, leurs cœurs s'unirent si étroitement dans cet heureux moment, qu'ils se déclarerent par les œillades les plus tendres, qu'ils brûloient d'un même feu. Le reste des cérémonies de la visite se passa comme entre personnes indifférentes, ce qui persuada à *Octavien*, qu'il n'y avoit aucune liaison entre eux; il crût en être convaincu par le refus, que fit *Pomponius*, de choisir celui des tableaux qui lui plairoit le plus; ce chevalier les laissa tous chez *Octavien* & envoia le lendemain ces vers pour les accompagner.

*Romain, crois-tu que la nature*
*Puisse, par un de ses efforts,*
*Faire un partage entre deux corps*
*Des différens attraits qu'offre cette peinture?*

## CHAPITRE II.

### *Portrait d'*Amiſe, *ſuivante d'*Octavie. *Portrait de* Pomponius. *Portrait d'* Octavie.

Si *Octavien* ne s' aperçût pas du feu, qui conſumoit ces deux jeunes perſonnes, ces flames, pour être ſecretes, n'en étoient pas moins ardentes; comme ils avoient tous deux autant d'eſprit que de prudence, ils conçurent facilement qu'ils devoient cacher leur naiſſante paſſion, ſous le voile myſterieux d'une indifférence affectée; que, plus ils prendroint de précaution pour ſe donner des marques réciproques de leur amour, plus ils en pourroint goûter long tems les douceurs. Quelque éloquent que ſoit le langage des yeux, *Pomponius* apréhendant que l'aimable *Octavie*, n'eût pas bien compris tout ce qu'il lui avoit témoigné de paſſion pour elle, réſolut de gagner *Amiſe* ſa ſuivante. Les ſuivantes ſont en amour le reſſort de toutes intrigues; & quoique les dames affectent de n'en pas prendre de plus belles qu'elles, il arrive ſouvent que, les dames étant fort belles, les ſuivantes ſont fort aimables. Dès le premier moment qu' *Amiſe* avoit vû *Pomponius*, elle avoit conçû de l'eſtime pour lui, c'eſt-à-dire en langage de ſuivante, beaucoup d'amour; elle avoit réſolu d'en faire la conquête.

*Amiſe* étoit une belle blonde, de taille moienne, d'un teint fin, blanc & brillant, d'un viſage fort régulier, à qui une gorge naiſſante donnoit beaucoup d' appas; Elle étoit jeune & quoique toutes les dames le ſoient, *Amiſe* n'avoit que ſeize ans: ce qu'elle ſentoit pour *Pomponius* ne lui laiſſoit aucun repos: ce jeune chevalier Romain, qui n'avoit que quinze ans, raſſembloit en lui tout ce qu' *Adonis* eut jamais de charmant & d' aimable; on voïoit briller ſes yeux d'un vif qui enchantoit; ſon teint, quoique délicat, avoit quelque choſe de ſéduiſant:

ſon air majeſteux, joint à la douceur de ſon viſage, inſpiroit autant de reſpect que ſes manieres tendres, enjouées & engageantes donnoient d'amour : une grande chevelure blonde, qui flottoit ſur ſes épaules, étoit un agréable ornement, qui relevoit tous ſes appas : Il avoit l'eſprit vif, brillant & un peu malin, ce qui rendoit ſa converſation fort gaïe. *Amiſe* donc, ne pouvant plus ſouffrir l'ardeur du feu qui la conſumoit, penſoit aux moïens de ſatisfaire ſon amour, lorſque l'étoile de *Venus* lui livra l'objet de ſes tourmens.

*Pomponius* s'étant rendu chez *Octavien* ſur les ſix heures du ſoir, pour aſſiſter à un concert, qui devoit être accompagné d'une comedie, *Amiſe* le ſalue, il lui demande des nouvelles de l'aimable *Octavie*, elle feint, que ſa maîtreſſe lui avoit ordonné de le conduire dans une certaine chambre, où ils devoient changer d'habits, & ſe ſervir de leur reſſemblance pour en impoſer à la compagnie, en la divertiſſant ; c'étoit pour *Pomponius*, une faveur extrême que des avances de cette nature, il en augura fort bien, & ne s'y trompa point : *Amiſe* de ſon côté, qui devoit être la confidente de ce myſtére, avoit trouvé le moyen de ne pas perdre *Pomponius* de vue, puiſqu'elle devoit l'accompagner par tout, tant qu'il joueroit le perſonnage d'*Octavie*.

A peine eut-elle enfermé *Pomponius* dans une chambre, qu'elle court porter à *Octavie* la plus agréable nouvelle qu'on pût lui aprendre ; elle lui fit mille proteſtations d'amitié & les offres de ſervice les plus engageans de la part de *Pomponius* ; elle lui propoſe enfin le changement d'habits, *Octavie* l'accepta, mais faiſant réfléxion ſur l'empreſſement qu'*Amiſe* témoignoit dans cette affaire, elle aprehenda que ſa ſuivante ne fût ſa rivale ; elle lui fit mille queſtions ſur la maniere dont elle avoit rencontré *Pomponius*, & ſur la converſation qu'ils

avoient eue enſemble: elle lui demanda, s'il ne lui avoit pas donné quelque baiſer pour le lui porter, s'il ne lui avoit pas fait quelque preſent, ou quelque promeſſe, s'il ne l'avoit pas invitée à quelque promenade, & lui fit mille autres demandes importunes de même nature. Mais ce fut inutilement; elle ne réuſſit pas mieux à lui demander, ſi elle ne l'aimoit pas. *Amiſe* lui répondit, que quelque mérite qu'eût *Pomponius*, elle ne ſe méconnoîtroit jamais, juſqu'à aſpirer à la conquête d'un chevalier Romain. *Octavie* ſe contenta, en apparence, de cette réponſe, elle étoit un peu jalouſe, ſoit que ce fût l'effet de la violence de ſon amour, ſoit qu'elle voulût éprouver ſa demoiſelle. Je ne croirois pas que ce fut un défaut qui lui fût naturel, les dames en ſont exemptes, elle avoit l'eſprit pénétrant & enjoué, ſa taille étoit grande, ſon teint d'un brun clair la rendoit une beauté piquante, on voyoit briller ſur ſon viſage & ſur ſa gorge des traits de neige & de vermillon, qui donnoient à ſon teint un éclat merveilleux, ſes yeux brilloient d' un beau feu, ſes cheveux, naturellement chatains, mais qu'elle avoit rendus blonds par art, donnoient un nouveau luſtre à ſon viſage, elle avoit l'air majeſtueux & on voyoit quelque choſe de grand dans ſes maniéres.

## CHAPITRE III.

### *Paſſion d'*Octavie. *Changement d'habits. Avanture de* Mucie.

*Octavie* alla trouver *Pomponius* dans la chambre, où *Amiſe* l'avoit enfermé, & oubliant ſa fierté naturelle, ou pour mieux dire, les bienſéances de ſon ſexe, elle s'abandonna à la violence de ſon amour, ſe jetta au cou de ſon amant, & goûta ſur ſes levres le nectar de *Venus* juſqu'à ſe pâmer; reprenant ſes eſprits, & ſe trouvant dans une poſture ſi tendre,

elle

elle accepta toutes les offres de ſervice que lui fit *Pomponius :* elle lui déclara, qu'elle ne vouloit pas lui ceder en amour, & que quelque paſſionné qu'il fût pour elle, *Octavie* l'aimeroit encore plus qu'elle n'en ſeroit aimée. Au reſte, lui dit-elle, je ne vous demande que du ſecret & de la reconnoiſſance : ſi jamais vous vous vantez de la part que je vous accorde dans mes bonnes graces, ou que vous ne répondiez pas fidelement à mon amitié, je vous mépriſerai autant que je vous aime : quand il y aura quelqu'un avec nous, excepté *Amiſe*, témoignez-moi plutot de l'indifference que de l'amitié : qu'il n'y ait que moi, qui ſçache que vous m'aimez : ne pouſſez cependant pas les choſes juſqu'à offrir vos ſervices à une autre en ma préſence, je vous jure par *Jupiter* le vangeur, que je vous arracherois le poignard que vous portez à votre ceinture, pour le plonger dans votre cœur. *Pomponius* n'eut pas beſoin d'une plus longue exhortation à la fidelité; il lui promit & lui jura tout ce qu'elle voulut, en aprochant ſes levres des ſiennes, & partageant l'émail de ſes dents avec ſa langue ; enſuite *Amiſe* s'aprocha, elle les deshabilla tous deux, & rendit de très bon cœur ce petit ſervice à *Pomponius* ; pendant cette cérémonie, l'amour eut ſoin de découvrir certaines beautez, qu'on n'étoit pas faché qu'on vît, quoiqu'on affectât de les cacher.

Nos jeunes amans ayant changé d'habits, ſe rendirent, à l'heure du Concert, dans la Salle, où ils jouërent ſi bien leur rôle, qu'il n'y eut que la Mere d' *Octavie* & MUCIE, qui s'aperçurent du changement d'habits. La mere ſe retira auſſitot dans ſa chambre & entra dans une fureur extreme; elle envoya chercher *Amiſe* & lui ordonna de déclarer ſi ſa fille n'avoit pas donné autre choſe que ſes habits à *Pomponius* ; *Amiſe* ſoûtint parfaitement bien la gageure ; elle déclara ſa maîtreſſe

innocente & dit que c'étoit elle, qui avoit fait ce changement, sans qu' *Octavie* ni *Pomponius* y eussent d'autre part, que de s'être habillez avec les habits, qu'elle leur avoit fournis. La mere d' *Octavie*, à qui la sincerité d'*Amise* n'étoit pas suspecte, la crut, & rentra dans la salle où étoit la compagnie, sans rien témoigner de ce qui s'étoit passé. *Mucie* gouvernante d' *Octavie*, qui s'étoit aussi aperçuë du jeu, n'en crut pas tout à fait *Amise* sur sa parole; elle examina nos deux amans, mais ses soins furent inutiles, & ce qu' *Amise* n'avoit pû lui persuader, elle le crût par les froideurs & les indifferences qu'elle remarqua que les jeunes amans avoient l'un pour l'autre.

Jusqu'à ce moment *Pomponius* pouvoit se dire heureux: mais *Cupidon*, en blessant *Mucie* d'une flêche d'or, qui lui inspira un amour violent pour *Pomponius*, frapa celuici d'une flêche de plomb, qui lui donna un souverain mépris pour *Mucie*. Cette gouvernante avoit plusieurs belles qualitez; elle sçavoit la musique en perfection; elle jouoit des instrumens & chantoit avec grace; elle avoit beaucoup lû; elle scavoit tous les poëtes par cœur, sur tout *Ovide*, dont elle avoit mis en musique l'*Art d'aimer*; elle étoit femme, c'est-a-dire, aimant à plaire, voulant être aimée, aimant quelque fois. *Pomponuis* lui plût; elle fut charmée de ses belles manieres, & détachant un brasselet, qu'elle avoit au bras, elle lui en fit présent. *Pomponius*, qui jouoit alors le personnage d' *Octavie*, crût pouvoir recevoir de sa prétenduë gouvernante un brasselet, sans conséquence. *Mucie* voyant qu'il avoit accepté si galamment sa faveur, non seulement ferma les yeux sur ce qui se passoit entre *Octavie* & lui, & favorisa *Amise* dans tout ce qui regarda l'échange des habits après le concert, mais, poussant plus loin son amour, elle lui écrivit le lendemain le billet suivant.

MUCIE

MUCIE à POMPONIUS.

„ Vous avez reçû trop galamment, mon petit „ cœur, le bracelet que Venus vous a donné par mes „ mains, pour ne pas en témoigner notre réconnoi- „ ſſance à cette Déeſſe. Nous lui offrirons enſem- „ ble un ſacrifice, ſi, comme je vous en prie, vous „ vous trouvez à ſix heures du ſoir dans les jardins de „ *Luculle*. L'amour n'a pas beſoin de témoins; „ trouvez-vous y ſeul, comme j'y ſerai ſeule. Adieu.

*Pomponius* fut fort ſurpris de cette avanture; d'un côté *Octavie* poſſédoit ſon cœur tout entier, & il lui avoit promis une amitié inviolable; mais, s'il mépriſoit *Mucie*, il s'attiroit une ennemie, qui romproit toutes les méſures, qu'il pouvoit prendre pour voir *Octavie*; de plus, *Mucie* étoit ſur le retour, elle avoit à la vérité, beaucoup d'eſprit, mais elle avoit partagé ſa beauté entre tant de courtiſans, qu'il ne lui en reſtoit pas aſſez pour captiver un jeune cœur. *Pomponius* réſolût de lui faire un refus honnête, & lui renvoya ſes tablettes, en mettant au bas de ſon billet.

POMPONIUS à MUCIE.

„ Vous méritez mieux que moi, Madame, les „ jardins de *Luculle* me ſont ſuſpects. Je ſerois fâché „ que mon imprudence fût cauſe que vos braſſelets „ fuſſent deſapareillez. Je vous renvoye celui que „ *Venus* m'avoit donné par vos mains, conſervez „ moi, je vous prie, autant de part dans vos bon- „ nes graces, que j'ai d'eſtime pour vous. Adieu.

## CHAPITRE IV.

### Mucie *intercepte un Billet de* Pomponius. *Engage Octavien de mettre ſa Fille aux Veſtales.* Pomponius *ſe deguiſe en Fille, prend le nom de* Lucie, *& ſuit* Octavie *aux Veſtales.*

Il n'y a perſonne qui ſoit plus ſuſceptible de fureur, qu'une femme qui ſe voit mépriſée. *Mucie* entra

dans un courroux terrible, & se vangea sur *Octavie* du mépris que *Pomponius* avoit pour elle. Une Femme, que la jalousie anime, n'épargne rien pour se vanger. *Mucie* fit tant, qu'elle intercepta le billet suivant.

POMPONIUS à OCTAVIE.

„De quels charmes vous êtes vous servie, mon „amour, pour réduire mon cœur en cendres? je „ne puis plus penser qu'à vous, & tout ce que je „vois, ne me plait, qu'autant qu'il a de raport „avec *Octavie*. Je brûle, ma petite ame, d'une ar„deur extrême, dans l'impatience de vous voir. „Ah! qu'il est doux, mon cher cœur, de recueillir „sur vos levres les douceurs que l'amour y a semez. „Mon ame a déja pensé quitter mon corps plu„sieurs fois dans ce doux exercice, & je ne l'ai re„tenuë, que pour vous la sacrifier plus souvent. „Ne soyez pas surprise, que je vous aye écrit le „présent billet de mon propre sang, puisque je „n'en ai pas une seule goute qui ne soit à vôtre „service. Adieu.

*Mucie* fit de ce billet l'usage qu'en pouvoit faire une femme en fureur: elle va trouver *Octavien*, à qui elle en fait part: elle lui représente, de quelle consequence il est pour son honneur, d'empêcher *Octavie* de voir *Pomponius*: pour une plus grande sûreté, elle lui conseille de renfermer sa fille chez les vierges *Vestales*. *Octavien* avoit l'honneur en recommandation. Quoiqu'il ne crût pas *Octavie* capable de faire une faute, il sçauoit qu'elle étoit fille, c'est-à dire, qu'il étoit très persuadé, qu'on ne pouvoit la veiller de trop près; de plus, quand *Octavie* eut été plus sage que *Lucrece*, la passion de *Pomponius* s'exprimoit d'une maniere trop tendre, pour y pouvoir résister long-tems. Il crût & suivit le conseil de *Mucie*, & conduisit *Octavie* aux *Vestales*, sans lui parler ni de *Pomponius*, ni du billet.

billet. Mais *Amiſe*, qui avoit découvert le miſtere, & qui ſe voyoit obligée, par honneur, de ſuivre ſa maitreſſe, lui révela le ſecret. *Octavie* fut fort ſenſible à ce coup, quoi que par grandeur d'ame elle diſſimulat, principalement à ſa gouvernante, le chagrin qu'elle en avoit. A peine eut elle paſſé quelques jours dans le palais de *Veſta*, qu'elle écrivit à *Pomponius* un billet des plus paſſionnez.

OCTAVIE à POMPONIUS.

„Infortuné amant, que je plains la rigueur de „ton ſort! Tu es cauſe de mes maux: mes chaines „crient vangeance contre toi, & les murailles de „ma priſon me ſont de ſanglans reproches de t'a„voir livré mon cœur. Tu n'es pas digne de le „poſſeder, ſi tu ne romps mes liens, ou ſi tu ne „viens partager avec moi les rigueurs d'une priſon, „qui ne me paroit affreuſe, que parce qu'elle me „prive du plaiſir de te voir. Adieu.

*Pomponius* comprit tout le ſens de ce billet; il le regarda comme un arrêt auquel il devoit ſe ſoumettre. Pour l'éxécuter au plûtôt, il feignit d'avoir envie d'aller à *Athênes*, pour ſe perfectioner dans l'eloquence; ſes parens, ravis de trouver en lui de ſi nobles inclinations, qui devoient ſervir de degré pour le faire parvenir aux premieres dignitez, louerent ſon deſſein, & lui fournirent abondamment toutes les choſes néceſſaires pour ſon voïage. Il prit congé d'eux, & aïant gagné trois domeſtiques, qui l'accompagnoient, il rentra ſécrettement dans *Rome*, ſe déguiſa en fille, favoriſé par ſon jeune âge, fit habiller un de ſes eſclaves en ſeigneur romain, qui, ſe diſant ſon pere, le conduiſit aux vierges *Veſtales*, pour le confier à leur ſageſſe. *Verſilia*, qui étoit la plus ancienne, reçût *Pomponius*, qui prit le nom de *Lucie*, avec autant de franchiſe que ſi c'eût été une fille. Le palais des *Veſtales* eſt ſacré; il n'eſt pas permis aux hommes d'y entrer; les femmes mari-

mariées n'y entrent qu'en certains jours, & ne vont que dans les galleries du temple de la grande Déesse, à moins qu'elles ne soient initiées aux mysteres.

Aussi-tôt que le bruit se fût répandu dans la maison, qu'il y avoit une nouvelle venuë, toutes les *Vestales* accoururent pour la voir. *Octavie* crût d'abord que ses yeux lui en imposoient, & comme elle pensoit continuellement à *Pomponius*, elle crut que c'étoit un effet de son imagination, qui lui faisoit trouver dans *Lucie* tant de ressemblance avec son cher amant. *Amise* elle-même ne sçavoit qu'en croire, jusqu'à ce que l'amour les éclairant de son flambeau, dissipa les tenêbres, qui leur offusquoient les yeux. La joye qu'eut *Octavie* de voir l'objet de son amour si proche d'elle, étoit vivement contrebalancée par l'aprehension, qu'elle avoit, qu'on ne découvrit la ruse, dont il s'étoit servi. Ils dissimulérent les premiers jours, autant que l'amour le pût permettre, la liaison qu'ils avoient ensemble; en suite, comme si elles eussent fait insensiblement connoissance, elles se familiarisérent selon la coûtume des filles; on les apelloit les deux confidentes, les inséparables, les fidelles, les deux bonnes amies; on proposoit même pour modelle aux autres *Vestales*, l'union qui étoit entre *Octavie* & *Lucie*; elles n'avoient pour confidente que la fidelle *Amise*; il n'y avoit point de *Mucie* dans cette maison & *Pomponius*, étant déguisé en fille, n'inspiroit d'amour qu'à celles qui le connoissoient. Quelque belle que soit une fille, il est très-rare qu'elle inspire de l'amour à une autre fille, parce qu'elles se croient toutes plus belles les unes que les autres, & qu'elles n'ont sur cet article d'amour que pour elles-mêmes. Ce n'est pas, qu'elles ne lient souvent ensemble une espece d'amitié, qui aproche fort de l'amour, & qui va souvent plus loin,

quand

quand il se rencontre de la simpathie dans les esprits; alors elles ne peuvent se rien refuser; elles se font une confidence mutuelle de leurs pensées les plus secretes; elles disposent indifféremment, avec une amoureuse indolence, de toutes les parties du corps l'une de l'autre; elles n'ont rien de caché; & ce quelles sçavent de particulier pour se rendre aimables, elles se le communiquent l'une à l'autre, & leurs officieuses mains se portent par tout, où la molleſſe les conduit; les yeux suivent bien-tôt les mains, & les suites d'une telle liaison sont d'une étrange conséquence.

## CHAPITRE V.

### *Partie de plaisir dans le Jardin. Histoire d'*Amise. *Elle se découvre a* Pomponius. *Jalousie d'* Octavie.

Les premieres parties de plaisir de *Lucie* & d'*Octavie* furent des rendez-vous secrets pendant la nuit dans une grande allée de lauriers & d'orangers, qui conduit au *Tibre*, qui arrose le jardin des *Vestales*. A peine la nuit avoit-elle étendu ses voiles sombres sur la terre, que la Lune se levant dans son char d'argent, dispensoit de côté & d'autre une foible lumiére, qui servoit de flambeau à nos jeunes amans: alors *Amise*, qui sentoit pour *Lucie* autant de passion qu'en pouvoit éprouver la charmante *Octavie*, instruite de tous les détours de la maison, & n'ignorant pas l'art utile d'ouvrir les portes, qui mettoient un obstacle à ses plaisirs, avoit soin de conduire nos amans dans le jardin, par des endroits écartés. Il se passoit dans ces doux momens mille accidens amoureux, dont un seul eût suffi pour faire le bonheur du plus puissant monarque: les discours les plus tendres étoient accompagnez des marques d'amitié les plus sensibles. *Amise* seule souffroit un long & cruel martyre: toutes les faveurs,

que

que ſa maîtreſſe prodiguoit à *Lucie* étoient pour elle autant de coups de poignard ; & quoi qu'elle s'étudiât à cacher ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, elle ne pût cependant s'empêcher de témoigner à *Lucie*, combien elle eſtimoit heureuſe une perſonne qui avoit part dans ſes bonnes graces. *Lucie* n'étoit pas inſenſible à la louange ; elle prêta aiſément l'oreille aux diſcours enchantez que lui tenoit l'amoureuſe *Amiſe* ; & quoi qu'elle ne conçût pas d'amour pour *Amiſe*, elle l'écoutoit cependant volontiers, & prenoit plaiſir aux hiſtoires qu'elle lui contoit.

Un jour *Amiſe*, voulant voir juſqu'où *Lucie* porteroit la complaiſance, lui dit cette hiſtoire : „ *Thra-* „ *ſée* Reine de *Tyr* avoit une fille, dont la beauté „ naiſſante inſpiroit de l'amour à tous les courti- „ ſans, qui avoient l'honneur de l'approcher : un „ jour que la jeune Princeſſe ſe promenoit ſur le „ bord de la mer avec ſes demoiſelles, elle vit abor- „ der un vaiſſeau, qu'elle fût curieuſe de viſiter ; elle „ monte avec ſa ſuite dans ce vaiſſeau ; auſſi-tôt „ le capitaine remit en mer, & enleva la Princeſſe „ dont il fit préſent, en qualité d'eſclave, à *Agrip-* „ *pine* epouſe de *Germanicus*. *Agrippine* l'éleva „ comme ſa propre fille : mais cette Princeſſe, par- „ tant pour l'orient, en fit préſent à une dame Ro- „ maine, qui la mit auprès de ſa fille en qualité de „ ſuivante. La jeune Princeſſe s'attacha ſi étroite- „ ment á ſa maitreſſe, qu'elle ne trouvoit de plaiſir „ que dans ſon bonheur, & qu'elle partageoit avec „ elle toutes ſes afflictions ; une inclination leur „ cauſa à toutes deux beaucoup de peine ; un jeune „ ſeigneur s'étant déclaré trop ouvertement pour „ la demoiſelle, que ſervoit la Princeſſe de *Tyr*, „ lui attira la diſgrace de ſes parens : mais l'amour „ eſt ingenieux ; il fit trouer le moien au jeune ſei- „ gneur de rejoindre l'objet de ſon amour. La „ Princeſſe de *Tyr*, qui étoit leur confidente, ne

voioit

„ voïoit qu'avec peine, entre les bras d'une autre.
„ ce qui étoit la cauſe d'un ſecret & cruel mar-
„ tyre, qu'elle ſouffroit, ſans oſer s'en expliquer.
„ Elle tâcha cependant, par ſes diſcours & ſes mani-
„ eres engageantes, d'obtenir quelque part dans
„ l'eſtime du jeune Seigneur. Un jour qu'elle ſe ren-
„ contra ſeule avec lui, elle lui decouvrit ſa paſſion,
„ ſe jetta à ſes pieds, lui demanda le ſecret, & le pria
„ de contenter, au moins une ſeule fois ſon amour.
Que penſés vous que fit le jeune Seigneur? Il dût, répondit *Lucie*, répondre à un ſi beau feu. A peine ces mots furent-ils prononcez, qu' *Amiſe* ſe jetta à ſes genoux, lui declára, qu'elle étoit la Princeſſe de *Tyr*, lui avoua ſa paſſion, & le pria d'y ſatisfaire. *Pomponius* fut fort ſurpris d'un tel accident: mais, plus il regarde *Amiſe*, plus il ſe convainct, qu'elle ne lui en a point impoſé. En acceptant ſes faveurs, ils ſe promirent un ſecret inivolable: mais ils ne pûrent ſi bien ſe cacher, qu'*Octavie* ne ſoupçonnât ſon amant d'infidelité. Dans le moment elle reſolut de lui jouer un tour, où il eut beſoin de toute ſon adreſſe & de tout ſon eſprit. Elle propoſa à trois ou quatre *Veſtales* de ſes compagnes de faire une partie de plaiſir, où il fut réſolu de ſe baigner, ce qu'elles accepterent volontiers, eſperant par ce moïen de voir toutes les beautez, dont la nature avoit orné leurs corps. Une *Veſtale* dit agreáblement à *Octavie*, *Lucie* ne ſera-t-elle pas de la partie? Il faut bien qu'elle en ſoit, répondit *Octavie*; on lui a reproché l'autre jour, *qu'elle n'avoit point de ſein* & que les jupes *bouffoient* plus que ſon corps; c'eſt le véritable moïen de voir ce qui en eſt. Elles allerent de compagnie propoſer la choſe à *Lucie* qui fit d'abord la prude, parcequ'elle voïoit les ſuites de cet engagement; mais ne pouvant réſiſter à leurs inſtances, elle y conſentit. A peine furent-elles à la rivière, qu' *Octavie* ſe des habilla & ſe jetta la premiere

miere à l'eau: les autres ſuivirent bien-tôt ſon exemple; mais *Lucie* jugea à propos de reſter ſur le bord du *Tibre*, ſous pretexte de regarder, s'il ne viendroit perſonne. *Octavie* ſe voïant jouée d'une maniere ſi peu attenduë, ne ſouffroit qu'avec peine d'être vuë en cet état. Les autres, qui ne ſçavoint pas, que *Lucie* fût d'un Sexe différent du leur, ne ſe mirent pas peaucoup en peine d'être vuës; elles lui permirent même de les aider à ſe r'habiller. *Lucie* ne ſe vangea de ce tour, qu'en exigeant d'*Octavie* le double des faveurs qu'elle avoit accoûtumé de lui accorder.

## CHAPITRE VI.

### Pomponius, *découvert par* Petilia, *ſort de chez les* Veſtales. *Sa Harangue.*

IL ſe faiſoit entre *Octavie*, *Lucie* & *Amiſe* des parties de plaiſir, où à peine les forces de *Lucie* pouvoient ſuffire. Ces trois perſonnes goûtoient en paix les douceurs les plus tendres de l'amour; & jamais *Venus* ne ſe trouva mieux entre les bras de *Mars*, *Jupiter* ne goûta pas plus de plaiſir dans la maiſon d'*Alcmene*, que nos trois amans en goûterent dans le palais de *Veſta*. *Octavie* ne le regardoit plus comme une priſon; tout lui rioit & lui paroiſſoit charmant, parceque *Lucie* l'accompagnoit par tout: mais les Dieux irritez, par ſa demeure, que *Pomponius* eût profané ſi long tems ce ſéjour ſacré, permirent que *Petilia*, qui avoit l'intendance des bains, s'apperceut de la difference du ſexe, qui étoit en *Lucie*. Elle balance d'abord, & ne ſçait ſi elle en doit croire ſes yeux; mais le fait étant trop évident, elle doute, ſi elle doit en avertir ſecretement *Verſilia*, ou bien s'écrier, que les myſteres des Dieux ſont profanez, & accabler le ſacrilege. *Pomponius*, qui liſoit dans ſes yeux tout ce qu'elle penſoit, prévint adroitement le ſcandale,

en

en donnant à *Petilia* plusieurs piéces d'or, pour l'obliger au secret. Il réussit pour le moment; mais la fille, qui avoit trouvé le métal beau, menaçoit tous les jours de le trahir. *Pomponius* voiant qu'il ne lui restoit presque plus d'argent, prit le parti de faire une retraite honorable; il fit avertir l'esclave, qui passoit pour son pére, de venir le redemander, ce qu'ils exécuta promptement. *Versilia* rendit à *Lucie* des témoignages si avantageux, qu'elle se crût obligée, par réconnoissance, de l'en remercier en présence de toutes les *Vestales*; elle pria la grande prêtresse de les faire assembler dans le vestibule du temple, où elle leur fit le discours suivant.

„ Vierges saintes, fidelles gardiennes du feu sacré, „ chastes colombes, dignes prêtresses de *Vesta*, je „ prends les Dieux à témoins des obligations que „ je vous ai; eux seuls connoissent les doux mo„ mens que j'ai passé dans votre compagnie, & les „ plaisirs charmans que j'ai goûté dans l'amitié, „ dont quelques unes d'entre vous m'ont honorée. „ *Lucie* n'oubliera jamais la sageste, la prudence & „ la discretion de l'auguste *Versilia*; elle rendra toû„ jours un témoignage constant à la sainteté, à la „ chasteté & à l'innocence des illustres vierges, qui „ composent cette maison. Soit que les doux liens „ de l'hymen m'attachent quelque jour à un epoux „ ou bien que je persevere dans la chasteté, dont „ vous m'avez donné de si beaux exemples, je ne „ cesserai de rémercier *Jupiter* de la faveur, qu'il „ m'a accordée, de vivre avec vous. Je jure par le „ *Stix*, même inviolable aux Dieux, que je ne dirai „ à aucune créature vivante ce que j'ai fait chez „ vous; je ne trahirai point vos divins mysteres; „ & je garderai, sous un silence éternel, les céremo„ nies sacrées, que je vous ai vû pratiquer; je me „ tiendrai la plus heureuse de toutes les Romaines, „ si en conservant le feu sacré, vous daignez quel-

„ que fois prier le Dieu, qui eſt confié à votre garde,
„ de n'allumer dans mon cœur que des flames pu-
„ res qui me faſſent brûler d'un amour ardent pour
„ les plus ſublimes vertus. Le *Soleil*, *Diane* & *Veſta*
„ me ſeront propices, ſi vous ſecondez mes vœux;
„ je n'attens plus en vous quittant, que cette faveur
„ de votre généroſité.

*Verſilia* rendit à *Lucie* encens pour encens, & toutes les *Veſtales* la comblerent de louanges; quoiqu' *Octavie* eût conſenti à la ſortie de *Pomponius* puiſqu' étant découvert, il ne pouvoit plus reſter dans la maiſon, ſans un danger extrême, elle ne pût s'empêcher de répandre un torrent de larmes, en le voiant ſortir. *Amiſe* étoit inconſolable; elles éclaterent toutes deux aſſez pour faire connoître à *Petilia*, que ce n'étoit que pour l'amour d'elles, qu'il s'étoit déguiſé.

## CHAPITRE VII.

### Pomponius *va à la cour. Digreſſion ſur l'origine des manuſcrits, Lettre de* Pomponius *le pere;*

Auſſit tôt que *Pomponius* fut ſorti du palais de *Veſta*, le peril qu'il avoit couru, ſe préſenta ſi vivement à ſes yeux, qu'il remercia les Dieux de l'en avoir retiré. Il raſſembla ſes eſclaves, & convint avec eux de ce qu'il devoit dire chez lui, feignant que le ſéjour de la *Gréce* étoit contraire à ſa ſanté. Son pére le reçût avec plaiſir, & lui fit briguer les honneurs, ſelon le génie des Romains, dont l'ambition n'eſt pas le moindre défaut. *Pomponius* crût, ſelon la politique de ce tems, qu'il ne parviendroit aux dignitez, qu'autant qu'il ſeroit favoriſé de la recommandation de *Séjan* auprès de l'Empereur *Tibere*. Sa jeuneſſe, jointe aux attraits charmans de ſa beauté, lui donnoit plus d'accès au palais, que ſon honneur ne ſembloit lui en permettre: mais, tout

cede

cede à l'ambition. *Séjan*, favori de *Tibere*, à qui *Pomponius* faisoit assidûment la cour, se servit adroitement des agrémens de ce jeune courtisan, pour retenir *Tibere* dans les plaisirs de l'isle de *Caprée*; il n'y avoit point de partie de plaisir, dont ce jeune homme ne fût : mais son pére, qui avoit des sentimens de probité fort opposez à ce qui se pratiquoit à la cour, lui donna des regles excellentes pour sa conduite, dans une lettre qu'il lui écrivit. Je la raporterai telle que je l'ai tirée d'un ancien manuscrit en écorce d'arbre & en rouleaux d'une vénérable antiquité. Comme la plus grande partie de mon histoire est tirée de cette ancienne piéce, je croi que je ferai plaisir au lecteur sçavant, de lui en faire la généalogie, & de dire quelque chose, en passant, de l'*Origine des Manuscrits*.

Après que *Noé* eut planté la vigne, il remarqua que l'écorce s'en détachoit facilement, mais qu'elle ne pouvoit être d'aucun usage. Il crut que le chêne pouroit produire une écorce plus solide & plus utile. Il en planta un, qu'il apella le *Chêne de Mamré*, qui en langue syriaque veut dire le *Chêne des Livres*, comme le prouve avec son érudition ordinaire, le docte rabin *Eli-Ben-Eli* dans ses recherches curieuses sur les premiers livres du monde. *Noé* ordonna à ses enfans, qu'en l'an 3954. de la création du monde, ils écorchassent le *Chêne de Mamré*, & qu'ils écrivissent sur l'écorce tout ce qu'ils auroint apris de la tradition de leurs péres; ce qu'exécuta *Moïse*, qui fut le premier qui mit en vogue l'écriture. Il est vrai, qu'avant lui on avoit écrit, mais ce n'étoit que sur de la pierre. Depuis *Moïse* on s'est servi long-tems d'écorce d'arbre pour écrire. Ce fut sur des ecorces d'arbre; qu'*Anacréon* écrivit ses odes, que *Platon* donna l'idée de sa république, qu'*Homere* décrivit la guerre des *Grecs*, que *Ménandre* & *Terence* écrivirent leurs comédies, qu'*Aristote* débita ses fantaisies,

que *Lucien* donna ſes dialogues, & qu'enfin *Fabius Celer* ſecretaire de *Pomponius*, écrivit la vie de ſon maître. Ce manuſcrit a été long tems caché ſous les ruines du palais *Pomponien* à *Rome*, où il fut trouvé, quand le Connêtable de *Bourbon* pilla cette ville. *Pierre Aretin*, qui étoit ſi ami de la médiſance, qu'il dit du mal de tout le monde, excepté de Dieu qu'il ne connoiſſoit pas: celui même, dont on a crû faire l'éloge en mettant ſur ſon epitaphe, qu'*il avoit fricaſſé tous les hommes au gros ſel*, *Aretin*, dis-je, déchifra ce manuſcrit, le copia, & en fit préſent á *Granvelle* miniſtre de *Charles-Quint*, qui le donna à l'Electeur de *Saxe*, ſon bon ami, pour le mettre dans la bibliotheque de *Wittemberg*, d'où il eſt paſſé à la bibliotheque *Vaticane*, dont il fait aujourd'hui un des principaux ornemens.

Il eſt bon de remarquer, que ce que j'ai dit des manuſcrits en écorce d'arbre, ne favoriſe pas le ſyſtême du Jeſuite *Hardouin*, puiſqu'aucun de ces manuſcrits ne porte avec le nom de ſon auteur le titre de *Frere*; de plus, le docte *Coûtant* m'a aſſuré, qu'ils étoient plus anciens que l'*Ordre Monaſtique*, & que par conſéquent le public n'étoit pas redevable aux moines de tout ce qui avoit paru ſous le nom de *Virgile*, *Terence*, *Horace*, *Ciceron*, &c. Cependant le ſçavant *Germon* Jeſuite m'a promis de me faire voir une médaille en grand bronze qui repréſente d'un côte un moine *Bénédictin* avec cette legende: *Frater Terentius*, & de l'autre côté de la médaille on voit les noms des comédies de *Terence*. S'il eût voulu me la communiquer, je me ſerois fait un plaiſir de la faire graver, pour la rareté du fait; mais il en fait un myſtere étrange; je croi cependant, qu'à la perſuaſion de ſes amis il la donnera dans ſa réponſe à *Cuſtantius*; en attendant, reprenons le fil de nôtre hiſtoire.

LUCIUS JULIUS POMPONIUS à FLAVIUS POMPONIUS.

„ Mon cher fils, une longue experience m'a appris, qu'il eſt rare de conſerver ſon innocence à „ la cour, & qu'on n'y fait fortune qu'aux dépens „ de ſa probité; etudie *Séjan:* tu peux beaucoup „ profiter auprès de ce miniſtre; il a un maître, „ dont l'eſprit n'eſt pas aiſé à manier; fais attention „ à toutes ſes démarches; quand tu ne raporterois de „ la cour que le talent de t'inſinuer dans les eſprits, „ tu n'y aurois pas perdu ton tems; n'abuſe point „ de l'accès que tu as auprès du Prince, pour déſervir les autres; ne te mele d'aucune intrigue qui „ regarde l'etat; ne ſois pas curieux de ſçavoir le „ ſecret de Céſar; & s'il te fait quelque confidence, „ apréhende, que ce qu'il t'aura confié ne ſoit découvert, ou ne réüſſiſſe pas, de peur qu'il ne t'accuſe d'infidelité. Il n'y a qu'un point entre la plus „ grande faveur & la derniere diſgrace; ne mépriſe „ perſonne; diſſimule les mauvais offices qu'on te „ rend; ne te confie à perſonne; obeis au tems. Au „ reſte, n'aie point d'autre religion que celle de ton „ prince; ſois honnête, civil, prévenant, officieux, „ affable & obligeant; aprouve toutes les actions „ de Céſar. Parle peu & ne dis jamais tout ce que tu „ penſes; mets-toi toûjours devant les yeux les „ belles actions de nos ancêtres, afin que tu ne „ dégéneres jamais du nom romain. Adieu.

## CHAPITRE VIII.

*Diſgrace de* Séjan. Pomponius *prend la fuite avec quatre autres ſeigneurs romains; hiſtoire d'*Egnatius.

POMPONIUS n'eut pas le tems de profiter des inſtructions de ſon pére; *Sejan* le flattoit des plus belles eſperances que puiſſe concevoir l'ambi-

tion d'nn jeune courtisan : mais un revers de fortune, en ruïnant ce ministre, fit évanouir tous ses desseins ; & quoique la faveur l'eût pû exempter de l'âge pour être Edile, Preteur & même Consul, il vit en un moment sa fortune disparoître. *Sejan* fut arrêté dans le Senat par ordre de *Tibere* : son procès lui fût fait ; il fût trainé aux gemonies, & tout sembla conspirer dans Rome à la perte & au renversement des plus illustres familles, sous prétexte de l'amitié, que les principaux romains avoient entretenue avec *Séjan*. On fit un crime à *Pomponius Secundus* Consul, oncle de celui dont nous écrivons l'histoire, de ce qu' *Ælius Gallus* n'avoit pas crû trouver d'azyle plus sûr, pour conserver sa vie aprés le supplice de *Séjan*, que de s'enfuir & se cacher dans les jardins *Pomponiens* ; a peine se trouva t-il un seul chevalier romain, qui eût la générosité de representer à l'Empereur l'irrégularité d'une conduite, qui mettoit le desordre & la confusion dans la ville. Les délateurs continuant toûjours leur infame exercice, *Pomponius*, qui avoit eû trop de part dans les bonnes graces de *Séjan*, pour n'être pas suspect, prit la résolution de s'eloigner avec quatre seigneurs romains, qui cherchoient leur sûreté dans la fuite ; ces illustres fugitifs étoient SULPITIUS PISO, QUINTUS EGNATIUS, FABIUS CELER & MAXIMUS PRISCUS. Ils allerent à *Naples*, où ils s'embarquerent dans un vaisseau, qui faisoit voile vers l'Orient ; a peine eurent-ils perdu de vuë le rivage, qu'ils firent plusieurs réflexions, & s'entretinrent sur la vicissitude des choses humaines.

POMPONIUS qui s'étoit vû dans la faveur, faisant les délices de son prince, & étant appuié de toute la protection du ministre, se voïoit alors fugitif, exilé, abandonné & ne conservoit que le souvenir de tous ses plaisirs, & l'idée chimerique des honneurs auxquels il avoit aspiré.

PISON

PISON qui étoit toute l'eſperance d'une illuſtre famille, couroit même hazard que *Pomponius* avec qui il avoit été élevé; ſon eſprit vif, enjoué, malin & pénétrant, beaucoup d'ouerture pour les ſciences, une éloquence naturelle, jointe à une illuſtre naiſſance, lui avoient donné une heureuſe entrée à la cour: & quoiqu'il n'eût pas évité les plaiſirs de *Caprée*, il ne s'y étoit cependant attaché, qu'autant que la neceſſité & le déſir de plaire à l'Empereur l'avoient exigé.

QUINTUS EGNATIUS, qui avoit vieilli dans les armes, & qui étoit accablé ſous les lauriers qu'il avoit remportés, éprouva que trop de mérite nuit ſouvent, puiſque ſa diſgrace ne vint que de ce que *Tibere* l'avoit crû capable d'aſpirer à l'empire, parce qu'il en étoit digne.

FABIUS CELER, qui avoit été le gouverneur de *Pomponius*, voulut bien être le compagnon de ſa fuite, & lui offrit ſa plume, pour être ſon ſécrétaire.

MAXIMUS PRISCUS avoit un vice perſonnel, qui le rendoit digne de tous les ſuplices: puiſqu'il avoit les mêmes inclinations & les mêmes ſentimens qu'*Helvidius Priſcus* ſon frere, qui étoit trop uni à *Thraſea*, pour n'être pas ſuſpect au gouvernement.

Quoique ces cinq perſonnes euſſent des inclinations fort différentes, leurs interêts, qui étoient les mêmes, les réünirent enſemble, & leur firent partager mille avantures diverſes, que je décrirai volontiers, autant pour inſtruire, que pour divertir le lecteur.

Pour rendre leur navigation moins ennuieuſe, ils convinrent de conter tour à tour leurs avantures. *Egnatius*, qui étoit le plus âgé, puisqu'il ſortoit de ſon quatorziéme luſtre, commença le premier. Mes enfans, leur dit-il, il n'y a rien de plus trompeur que le monde; j'ai blanchi ſous les armes & à la cour; j'en puis parler par experience: né d'une

famille illuſtre à qui *Rome* eſt redevable d'une partie de ſa gloire & de ſa ſplendeur, j'ai fait mes premieres armes ſous *Pompée*; j'étois dans ſon camp à *Pharſale*, & j'y reçus trois bleſſures au viſage; je combattis ſous les drapeaux d'*Auguſte* à *Actium*; & depuis ces fâcheuſes epoques, il ne s'eſt point fait de coups d'armes, où je n'aie fait mordre la pouſſiere aux ennemis de l'empire; j'ai paſſé trente années dans l'Orient, où j'ai porté les armes ſous les plus habiles capitaines que *Rome* ait produit; j'ai vû l'*Armenie* être le théatre de la guerre; & afin que rien n'échapât à ma connoiſſance, je ſuivis *Varrus* dans les *Gaules*; j'échapai preſque ſeul d'officiers au carnage qu'*Arminius* fit des troupes romaines, où l'infortuné *Varus* perdit la vie & l'honneur. Je me rangeai ſous les aigles de *Druſus*, & je méritai d'être mis à la tête d'une legion ſous *Germanicus*; je fus témoin de toutes les grandes actions de ce Prince. Ce fut moi, qui retint ſon bras, lorſqu'il voulut ſe percer de ſon epée a la revolte de ſes troupes; je conduiſis *Agrippine* à *Cologne*; je manquai de perir dans l'Océan avec *Germanicus*; je l'accompagnai à Rome; je le ſuivis en Orient, où il perit par les embûches de *Séjan* & de *Livie*; j'accompagnai ſes cendres, & je ſuis revenu à Rome avec les précieux reſtes de ce grand homme. J'étois ſi las du monde, que je réſolus de mener une vie privée, éloignée de la cour & de l'embaras, & en même tems du peril. Je me retirai à *Fundi*, dans l'héritage de mes peres, & je remerciai les Dieux de trois choſes, la premiere de ne m'être jamais marié; la ſeconde de n'avoir jamais ſervi ſous aucun capitaine, qui ne fût digne de me commander; la troiſiéme d'être inconnu à *Tibere*: mais je ne jouïs pas long-tems de ce dernier bonheur. Je reçûs ordre de ce Prince d'aller à la cour; il m'interrogea ſur toute ma vie, m'offrit des honneurs & me remit entre les mains de *Séjan*, à qui il croïoit que je pouvois donner quel-

ques

ques lumieres sur les païs où j'avois été. Je m'attachai à ce ministre, en suivant les ordres de mon Prince & je remarquai en lui une ambition démésurée. Quoiqu'il me cachât ses intrigues avec *Livie*, je les découvris; mais je fus assez discret pour n'en point parler; sa disgrace survint, & le peu de confiance qu'il avoit en eu moi, est un crime, qu'il faut que j'expie par la fuite.

## CHAPITRE IX.

### Egnatius *rencontre des Fées. Vers prophétiques pour la succession à l'Empire.*

Illustre guerrier dit *Celer*, vous abrégez trop votre histoire; j'ai remarqué que *Pison* & *Pomponius* ont pensé vous interrompre, lorsque vous avez passé sous silence ce que vous avez fait en Orient pendant les trente années que vous y avez demeuré. Vous êtes homme; n'avez-vous pas eu la curiosité de consulter les oracles sur l'avenir? cet article est important, repartit *Egnatius* & demande beaucoup de discretion; cependant comme aucun de vous ne m'est suspect, je vous raporterai une avanture étrange qui m'est arrivée.

Je partageois en Orient mes travaux militaires, en telle sorte qu'il me restoit toûjours quelque tems pour mes plaisirs; *Corbulon*, *Paulin* & moi nous fimes un jour partie de chasser ensemble dans une épaisse forêt, qui est sur les bords de l'*Euphrate*; nous y broffâmes l'espace de trois heures, sans rien trouver; nous entendimes un bruit semblable à celui que font nos trompetres, mais plus plein & plus sonore; nous y courûmes & nous trouvâmes neuf dames habillées en *Amasones*, avec un équipage de chasse; d'abord qu'elles nous virent, elles prirent la fuite. *Corbulon* qui étoit monté à l'avantage, les poursuivit à toute outrance, & en attrapa une qui disparût aussi tôt qu'il voulut s'en saisir. *Paulin* sur-

vint, à qui il conta le fait; nous résolumes de les suivre à la piste, quelque part qu'elles allassent; nous courûmes tant qu'enfin nous parvinmes à l'embouchure d'un antre affreux. *Corbulon* descendit de cheval, ce que nous fimes aussi; nous entrâmes à pié, l'épée à la main, dans cette caverne; nous errâmes longtems, sans sçavoir où nous allions, parce qu'une nuit affreuse regnoit par tout, & que nous ne sçavions comment nous délivrer de l'épaisse obscurité où nous étions. Cependant à force d'avancer, nous aperçumes une foible lueur, à laquelle nous allâmes; elle nous éclaira pour descendre un escalier de plus de trois-cens marches, au bas duquel nous trouvâmes une porte fermée; nous frapames, aussi-tôt nous entendimes une voix qui nous demanda, qui nous étions; nous répondimes, *Romains*. La voix nous dit, que si nous voulions entrer, il falloit que nous allassions auparavant nous baigner trois-fois dans l'*Euphrate*. Nous sommes purs, dit *Corbulon*; ouvrez: aussi-tôt nous entendimes un grand bruit de tambours, de trompettes & de timbales, au son des quelles la porte s'ouvrit, & une voix affreuse se fit entendre, disant: *tremblez, mortels, en entrant dans ces lieux*; la premiere chose, qui se présenta à nos yeux, après que les ténebres furent dissipées, fut un horrible dragon, qui jettoit feu & flame par les yeux, la gueule & les narines. *Corbulon* s'avança pour le percer de son épée, mais il ne frapa que du vent; ce qui fit que nous passâmes par une allee étroite, au bout de laquelle nous trouvâmes un fort beau jardin, le long duquel regnoit un palais magnifique, mais enchanté, & dont toutes les parties étoient animées. Nous entrâmes dans les sales d'enbas sans voir personne; nous montâmes en haut & nous trouvâmes à la porte d'une chambre une demoiselle, qui jouoit de la guitarre; elle nous reçut parfaitement bien, &

s'offrit

s'offrit de nous faire voir toutes les beautez du château. A peine nous eut-elle introduit dans la chambre, qu'elle changea de figure, & prit la ressemblance de *Corbulon*, qui fut fort surpris de voir un autre lui-même à ses côtez; il se souvint de l'histoire d'*Amphytrion*, & se tint dans le respect, de peur d'avoir le sort de *Sosie*. Le faux *Corbulon* nous fit passer par trois chambres superbement meublées, où il n'y avoit personne; il nous fit arrêter dans la quatrieme; & il parût aussi-tôt un repas exquis & magnifique; il nous fit signe de nous asseoir & de manger; mais les viandes, les plats, la table étoient impalpables, & le vin n'étoit que de l'air. Apres un repas si frugal, il nous introduisit dans une très-belle chambre, où il y avoit une trentaine de dames, qui jouoient de differens instrumens; elles se leverent & nous inviterent à prendre part a leur concert, elles nous donnerent à chacun notre partie: voici celle de *Corbulon*.

*Un Cocu doit regner après votre Tibere.*
*Son cruel successeur fera mourir sa mere.*

Par *Castor* & *Pollux*, dit *Pison*; il faut que l'Empereur, quoiqu'il se mêle de magie, ne sache point cela, mon cher *Egnatius*; il n'eut pas eu sujet de vous aprehender, puisque n'étant pas marié, il n'y avoit point de danger que le bois vous vint à la tête; par les Dieux, Rome est heureuse en maîtres de cette nature! le bon homme *Auguste* avoit, dit-on, le chandelier & tout le monde sçait de quelle futaye étoit le bois dont *Julie* à fait present à *Tibere*. Si j'avois été comme vous, j'aurois epousé la plus grande coquette de Rome, puisque l'empire est attaché au cocuage. En vérité vous avez grand tort de ne m'avoir pas dit cette prédiction plûtôt, j'aurois épousé malgrê pere & mere, *Circè* ou *Quartilla*.

Jeune homme dit *Egnatius*, votre belle humeur me plaît; & à ce que je prévois, vous nous empê-

cherez

cherez de nous ennuyer. Voici les vers de *Paulin*; faites y vos reflexions.

*S'il trouve une Beauté, s'il lui donne ſon cœur,*
*Il doit être cocu pour mourir Empereur.*

Par le Dieu *Mercure*, j'en ſuis, dit *Pomponius*; s'il ne tient qu'à cela pour être Empereur; *Piſon*, j'épouſerai ta ſœur; elle a l'air éveillé & aſſez de mérite pour être Imperatrice; ne te fâche pas; je te ferai Ceſar; corbleu, dit *Piſon*, je croi, que quand vous l'épouſeriez, vous n'en ſeriez pas pour cela plus proche du thrône; etre marié & cocu eſt aujourd'hui la méme choſe; vous croyez que *Grecina* ne connoit que ſon mari, & que ſi *Rome* avoit une femme chaſte à immoler à *Diane*, elle n'en choiſiroit point d'autre: cependant je vous ferai confidence de l'avanture du monde la plus plaiſante, qui vous perſuadera, qu'il ne faut jamais compter ſur la ſageſſe d'une femme.

Je me baignois dans le *Tibre* avec huit jeunes gens de mon âge, tous auſſi ſages que moi; nous aperçûmes de loin une femme dans l'eau; nous l'abordâmes, & feignant de la prendre pour une nimphe, nous lui fimes compliment ſur ſes celeſtes appas; nous la conduiſimes inſenſiblement à la petite isle; nous la couchâmes, à la verité un peu de force, ſur le gaſon, où nous lui dérobâmes quelques faveurs; aprés quoi nous prîmes congê d'elle; les Dieux ſoient louez; dit-elle, puiſque j'en ai été raſſaſiée une fois en ma vie, ſans les avoir offenſez.

Cette hiſtoire ſcandaliſa *Priſcus*; mais les autres n'en firent que rire; il ſe contenta de conſeiller à *Piſon*, d'avoir plus de retenue, quand il parleroit des dames, & ſur tout de ne pas nommer les maſques. *Egnatius* dit qu'il n'avoit pas encore fourni ſa partie; *Priſcus* l'en eut volontiers diſpenſé, mais les autres le prierent de continuer ſon hiſtoire; voici, dit-il, mes vers.

*Il*

*Il viendra d'Allemagne un célebre mangeur,*
*Qui pourroit bien manger l'Empire,*
*Si l'Orient ne donne un illuſtre vangeur,*
*Qui veulle delivrer Rome de ſon martyre.*

Aprés que le concert fût fini, une dame nous frapa d'une baguette; tout diſparût; & nous nous trouvâmes à la porte de la caverne, où nos chevaux nous attendoient. Quelque étrange que nous parût cette avanture, nous fûmes contraints de nous obliger au ſecret; nous eumes aſſez de peine à nous retirer du bois; nous nous informâmes enſuite de ce que c'étoit que cet antre; mais les gens du païs nous en parlérent ſi diverſement, que nous fûmes contraints de nous en tenir a ce que vous avions vû.

## CHAPITRE X.

### *Differend entre* Piſon *&* Egnatius *apaiſé par* Priſcus; *hiſtoire de* Celer.

Je ſerois curieux, dit *Piſon*, de ſçavoir ce que c'étoit que ce château enchanté, ce que chantoient les dames de votre opera, ce qui étoit ſur la table, lors qu'on vous ſervit ce repas magnifique, dont vous ſortites à jeun, ce que devint votre partie de muſique, & ſi vous battiez la meſure avec vos épées; de par tous les diables, vous nous avez croqué cela d'une maniere ſi ſerrée, qu'il ſemble, que vous aprehendiez que nous ne ſçachions tout; ſi *Ciceron*, que vous avez entendu parler pluſieurs fois, eut été auſſi concis que vous, & qu'il n'eut pas plus détaillé les avantures d'*Antoine*, que vous avez fait les vôtres, par *Caſtor*, il ne lui en eût pas couté la tête. *Piſon*, vous étes jeune, dit *Egnatius*; quand *Marc Tulle* n'avoit qu'un fait à raporter, il abrégeoit encore plus que moi: l'éloquence du barreau eſt fort differente de celle des converſations; ſi je vous diſois tout, votre eſprit n'auroit rien à imaginer; il n'eſt pas que

vous

vous n'aîez entendu parler plusieurs fois de châteaux enchantez; ainsi je ne pourrois vous aprendre rien de nouveau; pour ce qui est du repas, vous sçavez l'histoire de *Tantale*.

*Pressé de faim, de soif, Tantale malheureux*
*Voit l'onde dans un fleuve à deux doigts de sa bouche,*
*Et le fruit nageant qui la touche,*
*Sans pouvoir toutefois satisfaire ses vœux.*
*De ce repas c'est la peinture:*
*Nous y faisions même figure.*

Parbleu, dit *Pison*, si vous nous aviez conté votre histoire en vers, elle eut eu tout un autre sel; vous avez raison, quoique j'en dise; vous êtes plus âgé que moi; vous avez plus d'experience; mais pour vous dire ce que j'en pense, prenez que ce soit le jugement d'un fou, vous me paroissez meilleur poëte qu'orateur; vous eussiez pû vous étendre sur mille choses, qui meritoient nôtre attention, & qui eussent fait paroitre votre esprit: au lieu que votre narré simple nous fait connoître, à la verité en peu de mots, dequoi il s'agit, mais cela ne chatouille pas l'oreille: je ne vois dans votre discours ni fleurs, ni figures; je n'y remarque que de la netteté, de la concision & beaucop de simplicité. Vous extravaguez, dit *Priscus*; & si je n'étois persuadé du respect que vous avez pour *Egnatius*, je croirois que vous voudriez exercer sa patience; aprenez de nous, que le sel de la conversation doit consister dans la naïveté & la justesse des pensées; on passe quelque fois une saillie; mais un homme, qui voudroit déclamer en conversant, auroit trouvé le moyen de m'endormir: il ne faut rien de bas, ni de rampant dans le discours familier; & quoiqu'on y souffre peu de figures, il ne laisse pas d'avoir son sublime; & pour vous convaincre par vous même, pensiés vous à *Ciceron*, quand vous pressiez *Grecina?* le peu de mots, que vous lui faites dire, n'at-il pas un cer-

tai

tain je ne-ſçai-quoi dans ſa ſimplicité, qui fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit que vos fleurs & vos figures? je croi que vous avez raiſon, dit *Piſon*; il y a plaiſir à frequenter des perſonnes d'eſprit & de bon goût, on profite toûjours avec eux; je me reſerve à dire mon hiſtoire le dernier, afin de remarquer de quel air vous direz la vôtre. Avouez cependant, que ſi *Pomponius* & moi nous n'euſſions pas égayé la converſation, *Egnatius* avec tout ſon talent pour le diſcours familier, n'eût fait que nous ennuyer; vous lui en voulés, dit *Celer* & vous nous direz préſentement le ſujet de votre animoſité; vous étes trop pénétrant, répartit *Piſon*; c'eſt une vieille querelle; ne la reveillez pas: vous badinez, dit *Pomponius*, apeine avez-vous vingt ans, & vous avez déja de vieilles querelles; je ne badine pas, dit *Piſon*; je ne ſçai repartit *Egnatius*, ce que vous voulez dire; je remets mes interêts à la compagnie; prenez la je vous prie, pour arbitre, & expoſez dequoi il s'agit; je n'ai que ſujet de me louer de votre prudence, dit *Piſon*; quand vous aves raconté votre hiſtoire; & que vous avez parlé de la mort de *Germanicus*, vous avez épargné la mémoire de mon oncle: mais vous avez été dans un parti, qui a ruiné ma famille; c'eſt le ſujet de mon animoſité; j'aime la candeur, ſur tout dans les jeunes gens, dit *Priſcus*. *Egnatius* n'étoit pas du nombre des accuſateurs de votre oncle; voudriez-vous aujourd'hui lui faire un crime d'avoir été ataché à un prince, qui étoit l'eſperance & les délices des Romains, auſſi bien que l'admiration de tout l'univers? a un prince, qui l'a comblé d'honneur, & qui l'a honoré de ſa confiance? vous avez trop d'eſprit pour vous fâcher contre un homme, qui n'a eu aucune part à la ruine de votre famille, & qui devoit, par reconnoiſſance, avoir pour la memoire de *Germanicus* tous les égards poſſibles. Puiſque le même ſort vous raſſemble

aujour-

aujourd'hui, je vous demande en grace, au nom de la compagnie, de vous défaire de toute haine, & de vivre enſemble en paix & en concorde; embraſſez-vous, & que votre amitié dure autant que votre vie. *Piſon* ſe rendit; & donnant la main à *Egnatius*, il ſacrifia ſes differends particuliers au bien de la ſocieté.

Pour moi, dit *Celer*, il n'y a rien dans mon hiſtoire qui mérite votre attention; ſi ce n'eſt peut-être ce qui m'eſt arrivé à *Naples*. Je revenois, ſur les ſept heures du ſoir, au mois de Septembre, des bains publios; je me vis enlevé par ſix hommes maſquez, qui m'environnerent les yeux de mon écharpe, me firent monter dans un chariot, & après pluſieurs tours me firent deſcendre dans une maiſon, qui étoit ſans doute le lieu du ſabat; je vis, aprés qu'on m'eut retiré mon écharpe de deſſus les yeux, pluſieurs inſtrumens, dont je tirai mauvais augure. Il y avoit des trépiès, des baſſins, des chaudieres, des couteaux, des haches, diverſes ſtatuës monſtrueuſes, quelques livres qui étoient ſur une tablette; je profitai d'un peu de liberté qu'on me donna, pour les lire; j'y vis des choſes horribles; ils contenoient toutes les cérémonies barbares, qu'il faut obſerver, quand on veut prédire l'avenir par l'inſpection des entrailles des hommes, la maniere de les immoler & de les couper methodiquement en pieces; après avoir parcouru cela, je tombai ſur un livre intitulé *De l'Amour ſurnaturel*; voici ce que j'en ai retenu; il y a deux ſortes de *Philtres* amoureux: le premier touche les perſonnes; c'eſt ce qu'on appelle proprement *Philtre;* le ſecond ne les touche pas; c'eſt ce qu'on appelle *Enchantement;* le *Philtre*, qui touche la perſonne, entre dans le corps, ou n'y entre pas: s'il y entre, il eſt compoſé d'herbes ou autres choſes; voici les plus communs: prenez une livre ou une poignée de Verveine, écraſez la dans un mortier de mar-

de marbre le jour consacré à *Venus*, vous en mettrez le suc dans le potage de la personne dont vous voudrez exciter la passion; quand elle l'aura mangé, présentez vous devant elle, & tenez quelques discours joieux, vous verrez les effets de votre *Philtre*; ou bien prenez de l'armoise, du fenouil, de l'origan, autant de l'un que de l'autre, les plumes d'un moineau, réduisez le tout en cendres sur une assiette de terre, faites prendre ces cendres dans le potage ou quelque autre mets aux personnes dont vous voulez être aimé, vous admirerez les effets de ce *Philtre*; ou bien, prenez quelque chose que ce puisse être, qui ait apartenu à la personne que vous aimez, faites le tremper dans de l'eau ou du vin, où vous aurez versé dix-sept ou dix-neuf de vos larmes; sur tout, soies soigneux d'observer le nombre impair; ce breuvage a des effets merveilleux, & est souverain pour la colique; si le *Philtre* n'entre pas dans le corps, on peut le faire ainsi: lavez vos mains dans l'eau de verveine, & avant qu'elles soient seches, touchez la peau de la personne, dont vous voulez être aimé: ou bien, faites lui present d'un colier ou d'un ruban, que vous aurés porté sur vous trois vendredis de suite: ou bien, prenez une tourterelle, la plumez, & la pilez dans un mortier, jusqu'à ce qu'elle vienne en bouillie; faites en de la pomade avec de l'huile vierge, ou quelque autre graisse pomadique; faites présent de cette pomade a la personne aimée. Voici encore deux enchantemens des plus faciles; il faut avoir des cheveux, du fil, ou de la soie de la personne aimée; mêlez ce que vous en aurez avec, deux fois autant de fil, de cheveux, ou de soye de diferentes couleurs; faites de tout cela une ficelle, ou un brasselet pour la personne aimée; à chaque nœud prononcez ces mots, *Veneris vincula necto*, avec intention d'inspirer de l'amour à la personne à qui vous avez dessein de plaire ce qui est immanquable:

Ou bien, prenez une bague, & l'entourez d'uſnée, en prononçant trois fois le nom de la perſonne aimée.

Je n'ai jamais étudié en magie, dit *Piſon;* cependant je ſçai des ſecrets meilleurs & plus efficaces, que ceux dont vous venez de nous parler.; je vous en dirai un fort facile & immanquable; je le ſçai pour l'avoir éprouvé pluſieurs fois: ſi je vous parle phœbus, excuſez-moi; on ne ſçait comment s'exprimer ſur cette matiere: j'apprehende la delicateſſe des oreilles de *Priſcus;* mais j'enveloperai du mieux que je pourrai, ce que j'ai à vous dire. Le ſuc & la quinteſſence des biens conſacrez à *Cerès & Bacchus* philtrez dans un corps bien compoſé, & transferez par le canal, dont on pare le Dieu des Jardins, dans le recipient, où la nature ſe plaît à former les Rois auſſi bien que les bergers, eſt de tous les *Philtres* amoureux le plus efficace; puiſqu'on ne ſçauroit le compoſer, qu'on ne jouiſſe des plaiſirs déſirez.

Vôtre ſecret eſt excellent, dit *Celer*; peut-être l'aurois-je trouvé, ſi j'euſſe continué la lecture de mon livre: mais j'en fus détourné par les hommes du monde les plus importuns; quatre grands diables, que vous euſſiez pris pour gardes du corps de *Pluton*, m'empoignerent & me deshabillerent fort incivilement, ſans faire réflexion que les nuits étoient alors aſſez froides; ils me mirent nud comme la main; en ſuite entra une vieille édentée, dont le corps faiſoit preſqu'un cercle; elle ſe ſoutenoit ſur une vieille bequille, à peu près de même âge qu'elle; de plus, elle avoit ſur le nez trois rangs de lunettes, qui faiſoient un aſpect fort joli; quoique je fuſſe dans une ſituation, où, naturellement parlant, je devois avoir froid & peur, quisqu'on me tenoit lié par les piés & par les mains, je ne pûs m'empêcher de rire, quand je la vis approcher ſes officieuſes mains de la flêche de *Cupidon*; enfin elle trouva,

par

par bonheur pour moi, que j'avois le second doigt du pié gauche crochu; ah! dit-elle, en toussant, c'est bien dommage qu'il ait ce défaut; il ne nous peut servir; renvoyez-le; mes valets de chambre m'habillerent presqu'en aussi peu de tems qu'ils m'avoient dèshabillé; avec cette honnêteté, qu'ils partagerent mes habits avec moi, & qu'ils garderent mon argent, de peur qu'on ne me le volât. Ils me remirent, avec les mêmes cérémonies où ils m'avoient pris; je me trouvai au bain, tout prêt à y entrer; j'étois à moitié nud, & je mourois de faim; je contai mon histoire à mes amis, qui me trouverent fort heureux d'en avoir été quitte à si bon marché, disant, que j'étois fort redevable à mon doigt, puisqu'il m'avoit èpargné le plus cruel de tous les supplices, ayant sans doute été destinê à être immolé au Dieu des enfers.

Je vous ai entendu dire plusieurs fois cette histoire, dit *Pomponius*: mais, je vous avouë, que j'ai peine à la croire; en bonne foi, qu'est ce que *Pluton* feroit de vous? je crois, qu'il a d'autres morceaux plus friands; a peine avez vous une once de graisse par tout le corps, & vous vous imaginez que *Proserpine* voudroit de vous; il faudroit être *Juif* pour le croire; si on avoit envie de traiter aux enfers, on devroit choisir quelques unes de ces dames, qui vont prêter serment devant le Préteur: ce gibier en vaudroit la peine: mais vous! il faudroit avoir faim en diable, pour vous croquer.

## CHAPITRE XI.

### *Histoire de* Priscus.

Je crois, dit *Priscus*, que *Celer* dit vrai, il m'est arrivé une histoire presque semblable, où il y avoit plus d'amour que de diablerie; eh quoi, dit *Pison*, vous vous êtes donc aussi mêlé de galanterie?

Je meurs d'envie, mon cher *Priscus*, d'entendre

le recit de votre hiſtoire : je ſerai ravi d'apprendre de votre bouche, que les plus ſages ſacrifient quelque fois à *Venus* ; jeune homme, dit *Priſcus*, vous êtes vif, je vous ai laiſſé jetter votre feu ; ecoutez mon hiſtoire avant que d'en rien conclure ; le deſtin m'avoit fait recontrer pluſieurs fois une de nos plus belles Romaines avant qu'elle ſe mariât ; nous nous trouvions à la même heure au temple, à la promenade, ou chez *Auguſte* ; elle crût que l'amour me portoit ſur ſes pas, & qu'aſſûrement j'étois dans ſes chaînes ; elle avoit l'ame tendre & me faiſoit mille careſſes pour ſoulager les maux qu'elle croyoit que j'endurois ; je répondois à ſes honêtetez, quoiqu'avec aſſez d'indifference ; elle croyoit, que c'étoit par retenuë & prenoit mes froideurs pour des marques de mon reſpect : tant le ſexe eſt ingenieux à s'abuſer ſur cet article. On la rechercha en mariage, & elle refuſa de très-bons partis, me faiſant dire ſecrement, qu'elle m'immoloit ce que *Rome* avoit de plus grand & de plus riche, qu'elle me permettoit de la rechercher, que j'avois aſſez langui, pour qu'elle ſe rendit ; ce diſcours me flata, & me ſurprit : nous étions, à la vérité de méme qualité, mais elle étoit beaucoup plus riche que moi ; je remerciai la perſonne, qui me parla de ſa part, & je demandai huit jours pour répondre a ſes offres ; j'en parlai à mon pere, qui vivoit encore ; il me traita d'enfant ; je n'avois que vingt-deux ans. Ma mere écouta plus favorablement ce que je lui dis ; elle y donnoit même aſſez volontiers les mains ; mais mon pere, qui avoit eu de longs dêmêlez avec le pere de la demoiſelle, n'y voulut jamais conſentir ; ainſi je fus obligé de la remercier de ſes bonnes intentions ; elle ne voulut pas accepter mes excuſes ; & s'imagina que je la mépriſois : cependant elle ſe rendit aux inſtances de ſes parens, & épouſa un jeune ſeigneur des plus accomplis ; je fus invité aux noces, & je

m'y

m'y trouvai; le lendemain de la cérémonie nous allames à *Fundi*, où le nouveau marié voulant consommer son mariage, ne fit que de vains & inutiles efforts; il crut qu'un sacrifice à *Priape* lui rendroit ses forces; il fut assez bon pour nous dire son infortune, & nous proposer le sacrifice. Pour moi, qui ne crois pas plus que de raison en nos Dieux, je me mocquai du mal & du remède; je fus cependant de la compagnie; & nous allames ensemble au jardin de *Sorunus*, où il y avoit un autel dédié a *Priape*. Nous fimes venir la Prêtresse, qui immola, avec les cérémonies accoûtumées un bouc, un belier, un porc & un agneau; pendant qu'elle faisoit les libations avec le sang de ces animaux, un chœur de musique chantoit mèlodieusement l'hymne de *Priape*, que tout le monde sçait; exceptez-moi, s'il vous plait, du nombre, dit *Pison*; non seulement je ne le sçai pas, mais mème je ne l'ai jamais entendu chanter; vous me feriez plaisir de me la dire; volontiers, répartit *Priscus*; les musiciens parlent au nom de la personne qui supplie, & chantent ainsi.

*Eternel ami de Bacchus,*
*Toi qui dois la naissance à la belle Venus,*
*Dieu que dans le climat de la naissante Aurore*
*Le peuple Lydien adore:*
*Dieu respecté des vierges, des puceaux,*
*Des devotes & des devots:*
*Protecteur des jardins, Dieu cheri des Naïades*
*Hamadryades & Dryades:*
*Vien me prêter un prompt secours,*
*Ecoute ma priere, & prens soin de mes jours.*
*Je ne suis point couvert du sang d'un homicide,*
*Je n'ai point, en impie, abatu les autels,*
*Ni violé des lieux sacrez aux immortels:*
*Je parois devant toi comme un pauvre invalide,*
*Dénué de vigueur & de ces grands thrésors,*
*Dont on voit enrichi ton corps.*

*Hélas ! le mien n'a fait que la moitié du crime,*
*S'il n'a pû, par foibleſſe, immoler la victime,*
*Il n'a point peché tout entier.*
*Quand on peche par indigence,*
*On eſt moins criminel, & bien moindre eſt l'offence.*
*Priape fai-moi donc quartier ;*
*Pardonne-moi ma faute, & me rends la puiſſance.*

Après que l'hymne fut chanté, la prêtreſſe lava les mains du paralytique dans le ſang des animaux immolez ; en ſuite elle lui mit en main une coupe pleine de ce même ſang, & nous en donna à tous une remplie de vin ; elle ſe mit à nôtre tête, & nous dit de la ſuivre ; nous fimes trois fois le tour du jardin, pendant que la muſique chantoit pluſieurs odes à l'honneur de *Priape* & des amours : enſuite nous raprochâmes de l'autel, ſur lequel nous repandîmes nôtre vin ; ainſi finit la cérémonie ; nous ramenâmes nôtre malade, qui ſe croïoit plus fort qu'*Hercule* ; mais les Dieux lui furent ſi contraires, qu'il ne pût jouïr des doux plaiſirs de l'hymen ; il propoſa à ſa nouvelle epouſe de faire vœu à *Diane* de garder une chaſteté continuelle : cette propoſition acheva de la dégoûter d'un mari pour qui elle n'avoit pas trop d'eſtime ; elle crût pouvoir chercher fortune ailleurs ; comme elle étoit belle, jeune & riche, elle ne manqua pas de galans ; mais je ne ſçai par quelle bizarrerie, elle ſe mit en tête de me faire porter ſes chaines ; elle n'oublia, pour en venir à bout, ni preſens, ni billets, ni accueils favorables ; j'etois le confident de ſes plus ſecretes penſées ; je la conſolois même dans le dégoût qu'elle avoit de ſon infortuné mari : elle me temoignoit qu'elle auroit été heureuſe, ſi elle eût partagé ſes jours avec moi ; & deploroit amerement la malheureuſe ſubjection où ſont les enfans, de ne pouvoir honêtement ſe marier, ſans le conſentement de leurs parens ; enfin elle alla juſqu'à me faire preſent de ſon portrait ; mais toutes ſes confidences, ſes pre-

ſens

ſens & ſes amitiez ne purent me détacher de mon devoir; elle me ſurprit un jour au fond d'une des allées du jardin de *Mecenas*, où je dormois ſur le gazon; elle m'éveilla de la maniere du monde la plus tendre: màis ſes careſſes exciterent ma fureur; & dans le feu d'une ſurpriſe, ou j'avois été preſque immolé à ſes deſirs, il m'échapa quelques paroles qui la piquerent vivement; elle eût recours à la vangeance, & engagea quelques uns des courtiſans qui la ſervoient, à me faire piece; je fus fort ſurpris de me voir enlevé au milieu de *Rome* par des eſclaves inconnus, qui me conduiſirent dáns un char couvert en je ne ſçai quelle maiſon, où des gens maſquez me deshabillerent: un peintre, qui étoit tout diſpoſé, me tira en toutes les poſtures que vous pouvez vous imaginer; apres cette cérémonie, on me lia avec des cordons de ſoie ſur un lit de pourpre relevé d'or: ſur le milieu de la nuit on m'offrit ma liberté, ſi je voulois conſentir aux dèſirs d'une dame qui avoit de la bonté pour moi; ſur mon refus, on me deshabilla encore, on me conduiſit dans une chambre obſcure où il n'y avoit point d'autre lumiere, que celle qui venoit d'une petite lampe, qui n'en donnoit qu'autant qu'il en falloit pour remarquer que j'étois entre quatre murailles teintes de noir; on me donna une cruche d'eau & un pain & l'on fut, autant que je pûs conjecturer, trois jours ſans me rendre viſite; au bout de ce terme un homme habillé d'une maniere à faire peur, me vint avertir de me diſpoſer à la mort, que je n'avois plus que trois jours à vivre; il me laiſſa du pain & de l'eau pour ce tems mais il revenoit à chaque veille m'avertir de penſer à la mort. Je vous ai déja dit que j'étois tout nud; & je vous avouë que j'aurois preferé mille fois la mort aux triſtes viſites de cet importun, dont la vuë m'étoit un ſuplice; au bout de trois jours, ſept femmes entrerent dans ma

chambre en pleurant, & disant d'une voix lamentable: *il est mort*; ce qu'elles répeterent tant de fois qu'elles pensérent presque me le persuader; pendant leur lugubre symphonie, elles m'emmaillotérent malgré moi de bandes & de linges, comme vous sçavez qu'on a accoûtumé d'ensevelir les *Juifs*: en vain je me défendois, & les assûrois, que j'étois vivant, je ne pûs me delivrer de leurs mains: après m'avoir ainsi accommodé, elles me mirent entre trois planches, qui faisoient comme une espece de coffre de ma longuer, mais si serré, que je ne pouvois me retourner; j'avois par bonheur le visage découvert; quand je fus dans cet équipage, six hommes masquez entrerent dans la chambre, chacun avec un flambeau de cire noire allumé; ils passérent des cordes par dessous le coffre, où j'étois empriſonné, & me porterent très-doucement dans un vieux tombeau à moitié ruiné; ils me mirent avec toutes les cérémonies *Judaiques* dans ce thrône de mort; & malgré toute mon éloquence, ils m'y laissérent; par bonheur le tombeau n'étoit pas éloigné du grand chemin; je criai tant que des passans vinrent à mon secours; ils furent fort surpris d'entendre parler un mort; mais je les rassûrai, & leur protestant que j'étois bien vivant, ils coupérent toutes les bandes dont j'etois lié, & me laissérent en liberté; je revins à la maison sur les deux heures de nuit. *Helvidius*, qui étoit embaraſſé, & ne sçavoit ce que j'étois devenu, fut bien surpris de me voit en cet état; il me demanda mon histoire; je remis à un autre tems à lui conter ce qui m'étoit arrivé; je le priai de me faire rechauffer & de me faire donner à manger: je fus quelque tems à rétablir mes forces, & j'eûs la fievre quarte pendant sept mois. *Surius* m'en guerit, en me mettant l'espace de vingt-quatre heures sur le poignet gauche de la racine de langue de chien, qu'il avoit broïée dans un mortier avec du sel, du poivre & du vinaigre;

je ne

je ne ſçavois à qui j'étois redevable de cette faveur; après un ſi long intervalle, je reparus à cour, où je rencontrai la perſonne dont je vous ai parlé. Auſſi-tôt qu'elle me vit, elle tomba en foibleſſe & eût un évanouiſſement de trois quarts d'heure; je la ſecourus aſſez volontiers; à peine fut-elle revenuë, qu'elle me demanda, ſi j'étois bien vivant? cela rappella mes idées, & je la preſſai ſi vivement, qu'elle m'avoua que c'étoit un tour de ſa façon.

Que penſez-vous, *Piſon*, de cette hiſtoire? je penſe, répartit *Piſon*, que vous ne m'avez pas ennuié en la contant; j'aurois été fort embaraſſé à votre place: cependant je ne vous plains pas; vous n'avez eû que ce que vous méritez: une dame s'abaiſſant juſqu'à vous faire la cour, vous deviez, toute philoſophie à part, la traiter plus honêtement; je ne ſçai ſi les Dieux, pour vous punir, n'ont pas permis que vous aïez conçu de l'amour pour quelque dame qui aura mépriſé vos déſirs: mais ce que je ſçai, c'eſt qu'il n'y a rien de plus rare que l'occaſion, quand on la trouve, il en faut profiter. *Venus* eſt bien aiſe qu'on lui dérobe ſes faveurs; mais quand elle fait tant que de prévenir, il faut être *Priſcus* pour n'en pas profiter; chacun parle ſelon ſes inclinations, répartit *Priſcus*; je ne me ſuis jamais repenti d'avoir ſçû moderer mes paſſions.

## CHAPITRE XII.

### *Suite de la navigation. Chaſſe.* Pomponius *conte un trait de l'hiſtoire d'*Agrippine *& raporte un fait qui lui étoit arrivé.*

A peine *Priſcus* eût-il conté ſon hiſtoire, qu'on avertit la compagnie, que le répas étoit prêt; ils ſe mirent à table, elle étoit couverte d'une biſque de moules, qui fut relevée par un cochon de lait, qu'on avoit fait tremper vingt-quatre heures dans de l'eau de vie, avant que de le rotir; cela étoit ac-

compagné de jambons, saucisses, cervelats & autres viandes, dont on a accoûtumé de faire provision dans les vaisseaux. *Celer* mit sur ses tablettes, qu'entre autres particularitez on leur avoit servi une salade de corail; ils badinerent pendant le repas sur les histoires de *Priscus*, de *Celer* & d'*Egnatius*; le lendemain ils se mêlerent parmi l'équipage pour prendre le plaisir de la marine. Jusques-là ils avoient eû un vent fort propice & beau tems: mais le troisiéme jour, ils furent surpris d'un calme, qui dura deux jours, pendant lesquels nos *Romains*, à la faveur de l'esquif, gagnerent terre, & chasserent pour se délasser des fatigues de la mer: *Pison*, qui s'étoit écarté des autres, ne rencontra rien; voïant le jour manquer, il achetta quelques becasses, que des paisans avoient prises au filet; il les perça de ses fléches, & les raporta, comme s'il les avoit tuées: mais on s'aperçût, par malheur pour lui, qu'elles avoient la tête enfoncée; alors on lui fit compliment sur son adresse; les autres avoient tué plusieurs piéces de gibier, qu'ils raporterent dans leur bord: un vent favorable s'étant élevé, ils continuerent leur route.

La compagnie engagea *Pomponius* à conter son histoire, mais il n'eût garde de rien dire d'*Octavie*, ni de la Princesse de *Tyr*; il parla de choses plus serieuses, & aprit aux autres une circonstance de la vie d'*Agrippine*, qu'ils ne sçavoient pas: c'étoit le fait de *Capiton*. *Séjan*, dit-il, à qui ce seigneur s'étoit dévoué, se servit de lui pour gagner les bonnes graces d'*Agrippine*; il feignit, selon ses ordres, d'être entierement dans ses interêts, & le lui persuada; quand j'eus, me dit-il, gagné sa confiance, j'en avertis *Séjan*, qui me donna une instruction secrette, pour persuader à cette dame, que son véritable interêt consistoit à avoir de l'estime pour lui; j'insinuai ma proposition le plus délicatement que je pûs,

pûs, & je dorai la pillule ; mais je ne faiſois que l'irriter ; vous penſez donc, me dit elle, que je puiſſe regarder de bon œil l'aſſaſſin de mon mari ? non content d'avoir ruïné ma famille, il me ſuſcite tous les jours de mauvaiſes affaires à la cour ; & quelque animoſité que *Tibere* ait contre moi, je ſuis très-perſuadée, qu'il en reviendroit facilement, ſi *Séjan* ne l'animoit pas à ma perte ; j'ai bien compris juſqu'où alloit votre diſcours ; croiez-vous que quand ce miniſtre m'auroit fait autant de bien qu'il m'a fait de mal, croiez-vous que *Tibere* pût ſe réſoudre à me voir un ſecond mari ? vous connoiſſez peu le génie de l'Empereur ; je ne puis pas m'expliquer davantage : mais, ſi *Séjan* veut voir échouer ſa faveur, qu'il propoſe cela à *Tibere*, & je reponds de ſa diſgrace ; ce Prince politique aprehenderoit que ſon miniſtre ne voulut s'allier à la maiſon d'*Auguſte*, pour monter ſur ſon thrône ; puis me ſerrant la main, *Capiton*, me dit-elle, les grandes vuës de *Séjan* me vangeront de lui, ſans que je m'en mêle ; il a affaire à un Prince, qui voit clair pour ſes interêts ; au premier ſoupçon qu'il aura de ſa fidelité, vous verrez diſparoître le faux éclat de ſa faveur, & ſa téte répondra de tout ce qui s'eſt paſſé d'injuſte pendant ſon miniſtere ; il aime *Livie* ; pourquoi penſe-t-il â moi, puiſqu'elle ne le hait pas ? elle me dit enſuite, que ſi j'avois envie de conſerver ſes bonnes graces, je ne lui parlaſſe plus d'un homme, qui lui ſeroit toûjours en horreur ; comme je n'avois pas de bonne réponſe à rendre à *Séjan*, je m'abſentai de la cour pendant quelque tems ; mais enfin, mes inclinations m'y rappelerent. *Séjan* ne manqua pas de me demander où j'en étois, & ſi ma négociation avoit réuſſi ; je lui dis, que la choſe étoit délicate, & qu'elle demandoit du tems ; mais je lui dis cela d'un certain air qui lui fit connoître, qu'il n'y avoit rien à faire ; il loua ma diſcretion, & m'obligea

bligea de lui avouer, que je m'étois emploïé inutilement; mais il entra dans une colere, qui me surprit d'autant plus, que ce ministre étoit fort maître de ses passions; il jura en ma présence la perte de cette infortunée Princesse, & me commanda de me trouver le lendemain au diner de *Tibere*. Un tel ordre me surprit; je lui demandai, si ma présence pourroit lui être utile; non me dit il, mais vous verrez que je ne suis pas le seul qu'elle mépriſe, & qu'elle ne traite pas mieux l'Empereur que moi; effectivement je m'y trouvai, & je fus témoin du refus qu'elle fit de manger les fruits que *Tibere* lui présenta, & de ce que *Tibere* dit à *Julie*, qu'il voïoit bien qu'*Agrippine* le prenoit pour un empoisonneur. Je sçûs peu de tems après, que *Séjan* avoit corrompu quelques domestiques de cette Princesse, qui l'avoient avertie de ne pas manger les fruits que l'Empereur lui présenteroit, parce qu'ils seroient empoisonnez; & que d'un autre côté il avoit dit à *Tibere* qu'il avoit remarqué plusieurs fois qu'*Agrippine* ne mangeoit jamais des fruits qu'il lui présentoit; que sans doute elle le soupçonnoit; c'est ainsi que ce fourbe tendit le piege, où il fit tomber la malheureuse *Agrippine*.

Plus je fais réflexion sur les tristes effets de la jalousie & de l'ambition, & sur les ressorts secrets qui font jouer cette grande comédie, qu'on apelle le monde, plus je suis surpris comment il peut subsister; ce n'est par tout que fourberie, duplicité, trahison & mauvaise foi; j'avois quelque inclination à la cour, qui méritoit le secret; la suivante de la dame que je servois, étoit la seule qui eût connoissance de nos amours; je ne sçai si elle avoit l'esprit frapé au même coin que *Séjan*, mais elle me joua un tour des plus doubles; elle avertit le mari de la dame de l'heure que j'avois accoûtumé de voir son epouse; il feignit de sortir à cette même heure; je

fus

fus introduit par l'eſcalier ſecret; a peine étois-je dans la chambre, que nous entendîmes le mari monter; la ſuivante ôta un tableau, qui repréſentoit le jugement de *Paris*, & qui étoit à l'embouchure de la cheminée; nous étions alors en été; en un mot, je me mets dans la cheminée derriere le tableau; le mari entre, & demande à ſa femme à quoi elle paſſoit le tems? je mange, lui dit-elle, des oranges; il en prit deux, qu'il mangea, en faiſant cinquante tours dans la chambre, & regardant de tous côtez, ſans voir ce qu'il cherchoit; aprés avoir mangé les oranges, il baiſſa un peu le tableau, qui étoit devant la cheminée, pour y jetter les écorces; aſſi-tôt la ſuivante s'écria: Hé! Monſieur; ne faites pas cela: il n'y a qu'un moment que j'ai balaié la chambre: mettez vos écorces d'oranges dans mon tablier; c'eſt-ce qu'il fit par bonheur pour moi. Je vous laiſſe à penſer ſi la ſuivante exigea ſa récompenſe d'un ſervice auſſi important; je la ſatisfis un peu trop-tôt; le jour ſuivant le mari me demanda, s'il étoit vrai, comme une telle, en me nommant la ſuivante, lui avoit dit, que j'allaſſe tous les ſoirs à cinq heures chez lui; qu'il me prioit de l'en avertir, afin qu'il pût s'y trouver, & que nous paſſaſſions le tems enſemble; je lui dis, que juſqu'alors je n'avois pas mis le pied chez lui; mais qu'il m'en prioit de trop bonne grace, pour que je ne répondiſſe pas à ſon honêteté, que le lendemain, ſans faute, j'aurois l'honneur de m'y trouver à cinq heures; il me reçut très-bien; nous jouames quelques parties d'échets; enſuite nous mangeames des confitures, & nous nous ſeparames, ſans que ſon epouſe parût: fort bien, je vous le conſeille, dit *Piſon*; n'auriez-vous pas voulu, qu'il eût été témoin du bois que vous lui faiſiez porter? *Priſcus*, j'en reviens toûjours à votre hiſtoire; elle m'a plu, mais elle ma laiſſé certaines difficultez que je vous prie d'éclaircir.

ces

ces dames qui vous ſervirent de femmes de chambre & qui vous emmaillotterent ſi bien, ne vous oterent-elles pas votre bague ? ne ſouhaiterent-elles pas *que la terre vous fût legere?* ne vous ont-elles pas donné de l'eau fraiche? par *Caſtor*, quelle figure euſſiez-vous fait, ſi quelque paſſant eût enlevé vôtre corps ſous prétexte de debtes? jeune homme, dit *Priſcus*, contez, je vous prie, votre hiſtoire.

## CHAPITRE XIII.

### *Hiſtoire de* Piſon. *Réflexion de* Celer. *Tempéte. Deſcription de l'*Ichtyophagie.

Je ne ſçai par où m'y prendre, répondit *Piſon*; Je vous en ai trop dit, pour que vous me faſſiez quartier; & quand vous m'épargneriez, je ne ſçai ſi *Celer* me paſſeroit toutes les plaiſanteries que j'ai faites ſur la diablerie: mais puiſque je ne puis reculer, je vous dirai, le plus ſerieuſement que je pourrai, des folies indignes de votre attention, mais que vous m'obligez de dire pour vous mocquer de moi.

Dès mon plus jeune âge je ne valois pas grand'choſe; mes précepteurs, hommes ſavans dans l'hiſtoire & dans la fable, prenoient un ſi grand ſoin de mon education, qu'ils me faiſoient remarquer avec une attention extréme, tout ce qui ſe preſentoit dans mes leçons, pour me former, diſoient-ils, ſur les grands hõmes, dont je liſois les vies. Comme ils étoient gens raiſonnables, ils me laiſſoient une honéte liberté ſur le choix de mes plaiſirs, parcequ'ils étoient bien aiſes de voir où ſe porteroient mes inclinations; j'agis à la Romaine: ne trouvant rien au deſſus de moi, je réſolus d'imiter *Jupiter*; je pris avec ma ſœur quelques libertez, dont on ne me retira qu'avec les verges; j'avois beau dire, que j'imitois *Jupiter*, on ne jugea pas à propos de me laiſſer aller plus loin; j'aimai de tous côtez, femmes, filles, eſclaves, &c. tout m'étoit

m'étoit bon: entre autres belles actions, j'enlevai le jeune *Veturius*; mais il n'y a que les Dieux, qui sçachent combien je fus fouetté, pour avoir voulu faire encore une fois le *Jupiter*; je conçus assez mauvaise opinion de ces divinitez, qu'on ne vouloit pas que j'imitasse; je demandai à mes précepteurs un modele, ils me proposerent *Jules Cesar*; comme je n'avois pas envie de porter les armes, je résolus d'imiter de lui ce que mes inclinations m'en permettoient. Aïant lû ce qu'il avoit fait en *Bithynie*, je crus en pouvoir faire autant; mais on m'examinoit de trop près pour pouvoir m'échaper impunément. Je fus encore fouetté d'importance & voïant, que je ne réüssissois pas mieux à imiter les Heros que les Dieux, je pris résolution de vivre à ma fantaisie; j'aimois, & j'étois aimé: un jour que nous nous divertissions sept ou huit à peu près de mon âge chez *Annulin* avec ses enfans, il me souviendra toûjours, que lorsque nous badinions à la Romaine derriere la tapisserie, ce fou de *Messala* nous apporta un flambeau pour nous éclairer; un autre jour il fut cause, que *Petreius* fut châtié pour avoir trop caressé la petite chienne de *Messaline*. Vous sçavez tous que *Messaline* est une jolie personne; ses bonnes graces m'ont pensé coûter la vie; elle m'avoit fait présent de son manchon, & je l'avois attaché au chevet du lit: *Rufus* me vint voir; il le reconnut d'autant plus facilement qu'il lui en avoit fait présent; je gage, me dit-il, que voilà une faveur de *Messaline*; etes-vous bien auprès d'elle? n'avez-vous pas de rival? depuis quand la voïez-vous? où vous rencontrez-vous? ces demandes me firent soupçonner qu'il ne la haïssoit pas; je lui en dis mon sentiment; il s'imagina que *Messaline* m'avoit tout dit; & ne pouvant nier ni avoüer sans confusion ce qu'il avoit fait pour elle, il m'obligea de mettre l'épée à la main pour disputer cette charmante personne; je ne m'en

fis

fis pas prier deux fois: nous nous battîmes une demie heure ſans avantage; enfin il me bleſſa au bras droit; il redoubla ſon coup, & me perça la cuiſſe; en ſe relevant je lui paſſai mon épée au travers du corps; tout ce manege ſe fit dans ma chambre; les eſclaves qui avoient entendu le bruit étoient venus au ſecours, mais nous avions barricadé la porte; enfin ils l'enfoncerent, & nous trouverent tous deux dans l'état que je vous ai dit; lui renverſé par terre avec une ſeule bleſſure mais ſans épée; il me l'avoit renduë: & moi couché ſur mon lit avec deux bleſſures, qui me faiſoient perdre beaucoup de ſang; on nous panſa au plûtôt; & pour ſurcroit de douleur, on nous laiſſa dans la même chambre: mais à peine eût-il un peu repris ſes forces, qu'il ſe fit tranſporter ailleurs; il penſa mourir de ſa bleſſure; & le ſang que j'avois perdu me réduiſit dans une ſi grande foibleſſe, que je fus ſix mois hors d'état de rendre ſervice à *Meſſaline*. Cette action eſt ſans contredit la plus belle de ma vie; auſſi ne vous en dirai-je pas davantage; je ne ſçai, ſi *Priſcus* ſeroit d'humeur d'écouter mes amours; j'ai remarqué qu'il a changé de couleur cinq ou ſix fois au commencement de mon hiſtoire; je ne veux pas le gener davantage: a quoi penſez-vous *Celer*? vous étes tout rêveur; apréhendez-vous de ſervir de déjeuner à *Pluton*?

Je penſe, dit *Celer*, à quelque choſe de plus ſérieux; je fais une réflexion ſur les hiſtoires, que nous avons dites; vous en pourrez profiter; il eſt rare, que les hommes parlent de ce qu'ils ſçavent le mieux, & de ce qui regarde leur état, j'ai remarqué cent fois, que nos ſacrificateurs s'entretenoient de la guerre & du commerce, que nos officiers ne parloient que des cérémonies des différentes religions, que les pédans ſe mêloient de reformer l'etat, & qu'à la cour on ſe mêloit du pédantiſme; la même choſe

choſe eſt, à peuprés, arivée dans nos converſations. *Priſcus*, qui ſe pique de ſageſſe, nous a entretenus d'amour & d'intrigue. Vous qui ne ſçavez que la philoſophie de *Cupidon*, vous nous avez parlé d'armes & de ſang répandu. *Pomponius*, qui a eu plus d'une bonne fortune, nous a entretenus des ſecrets du Prince. *Egnatius*, homme de guerre, a eté à l'opera : & moi qui ne ſuis pas des plus triſtes, je vous ai parlé de diablerie : voila une ſageſſe bien à contre-tems, dit *Piſon*; je penſe qu'avec vos reflexions vous deviendrez fou : c'eſt une agréable folie, dit *Egnatius*, que celle qui procede d'un exces de ſageſſe : *Celer* penſe fort juſte, mais il ne s'explique pas aſſez; faites-nous quartier, dit *Piſon*, ſur les explications; nous nous contentons du texte: ou bien, ſi vous voulez philoſopher, debitez vos contes à *Priſcus* & à *Celer*; pour moi, je vais jouër une partie d'echets avec *Pomponius :* que vous avez de feu ! dit *Priſcus;* ne deviendrez-vous jamais ſage ? ne reflechirez-vous jamais ſur vous méme? ſi la diſgrace ne peut vous former le jugement, je vous plains; vous aurez beaucoup à ſouffrir; mais quand vous aurez l'eſprit plus mûr, vous reconnoîtrez, que vous n'étes redevable qu'à vous même de vos propres malheurs; vous etes jeune; puiſqu'une méme fortune nous raſſemble ici, etudiez-nous, pour former vôtre conduite ſur la nôtre : j'y conſens, dit *Piſon*, mais à trois conditions; la premiere, que vous ne prendrez jamais parti contre moi; la ſeconde, qui eſt une ſuite de la premiere, que vous m'applaudirez en tout ce que je ferai & dirai; & la troiſieme, qui eſt une conſequence de la ſeconde, que quelque choſe que je diſe ou faſſe, j'aurai toûjours raiſon; vous badinez, dit *Priſcus.*

Pendant ce diſcours la mer s'enfla & des nuages répandus de tous côtez obſcurcirent le jour; les matelots courent auſſi-tôt à leurs manœuvres; on

abaiſſe les voiles; on avertit les Romains du peril; pluſieurs coups de vent redoublez firent perdre au pilote ſa route, & enleverent le vaiſſeau avec une rapidité ſurprenante. L'épaiſſeur des tenébres cachoit au pilote la prouë, & l'inégalité des vents ne lui permettoit pas de connoitre où la tempête le portoit; les eclairs, la foudre & le tonnerre rempliront l'air de bruit & de feu; & les vagues elevant le vaiſſeau juſqu'aux nuës, le laiſſoient retomber dans les plus profonds abymes; puis le jettant de côté & d'autre elles en firent leur jouët l'eſpace de trois nuits, au bout deſquels la tempête ceſſa; mais le vaiſſeau, qui faiſoit eau de tous côtez, & qui avoit perdu ſon mats & ſon gouvernail, commençoit à s'enfoncer, lorſque les matelots aperçurent terre: tout le monde s'y ſauva à la faveur de l'eſquif.

Nos Romains furent fort ſurpris de ne ſçavoir où ils etoient; ils avancerent dans le païs, s'informerent du nom de la nation, de ſes Princes & de ſes coûtumes; on leur dit, que le païs s'appelloit ICHTYOPHAGIE; que chaque ville avoit ſon Roi; qu'anciennement elles etoient compoſées d'hommes & de femmes, mais qu'alors les femmes etoient ſéparées des hommes; qu'elles dominoient ſur leurs terres, comme les hommes ſur les leurs; qu'il y avoit plus d'eſpéces d'*Ichtyophages* femelles que de mâles; que les *Ichtyophages* femelles etoient toutes laides, boiteuſes, boſſuës, déferrées de quelque œil, ou eſtropiées de quelque membre; qu'il etoit trés-rare d'en trouver de belles & qui euſſent de l'eſprit; qu'il s'y en trouvoit cependant, mais que celles la ſouffroient infiniment des autres; que leur regime etoit ordinairement dépendant des *Ichtyophages* mâles, quoiqu'il ſe rencontrât un païs où les femelles commandoient aux mâles; qu'au reſte, quoiqu'elles ne puſſent pas vivre en paix entre elles, cependant au dehors, elles etoient polies, civiles, honêtes,

nêtes, gracieuſes, bienfaiſantes & fort commodes: qu'à l'egard des *Ichtyophages* mâles ; tous leurs Rois s'aſſembloient de trente-ſix lunes en trente ſix lunes. (En ce païs là on ne compte ni par jours, ni par mois, ni par années, mais par lunes,) qu'étant aſſemblez, ils eliſoient chacun pour leur eſpece un ſouverain monarque : il y a des *Ichtyophages* blancs & noirs ; il y en a de tout noirs, d'autres blancs, d'autres bruns, il s'y en trouve de gris, d'enfumez, & de diferentes couleurs ; tous independans les uns des autres, excepté que les gris vivent ſur le commun; les *Ichtyophages* ſont des animaux eſpeces d'hommes raiſonnables ; on y en trouve une infinité de brutes : mais il s'y en rencontre auſſi, qui ont autant d'eſprit que le plus rafiné *Carthaginois* ; il y en a qui n'ont que du ventre, d'autres qui ont des qualitez par leſquelles ils deviennent chers au beau ſexe, d'autres qui n'ont qu'une bouche & des oreilles, d'autres qui ecoutent tout & ne diſent mot, d'autres qui n'écoutent rien & chantent preſque toûjours, d'autres qui ne ſortent jamais de leur parc, d'autres qui n'y ſont preſque jamais ; ils s'entre reçoivent ſans ſe connoître ; ils vivent enſemble ſans s'aimer, & meurent ſans s'entre regretter ; il y en a beaucoup qui ne ſont habillez que de peaux de renard, d'autres de peaux de loup : mais quand cette peau leur manque à quelque endroit, ils y mettent auſſi-tôt des piéces de peau de renard; il ont dans leur tête pour cervelle des limes ſourdes ; ils ont pour armes defenſives & offenſives des plumes bien taillées, & de bon papier, avec de l'encre double. Ils ne croient point qu'il y ait de Dieu ; ils s'imaginent que les ames meurent avec les corps ; ils croient tout permis, & qu'il n'y a que le ſcandale de défendu; ils adorent leurs Rois & comme ces dignitez ſont elective, ils les briguent avec grand ſoin & beaucoup de politique ; ils boivent & mangent en commun, & ſont fort bien nourris ; le plus

grand nombre ne mange que du poiſſon ; les autres mangent ce qu'on leur préſente ; ils boivent tous du vin ; & on n'a pas encore pû venir à bout de leur perſuader de s'en abſtenir, excepté quand ils ſont fous ; alors ils vont à un parc particulier, où ils ne boivent que de l'eau, & meurent dans une douce folie.

Enfin nos Romains arriverent à IGNATIANOPLE, premiere ville du côte du rivage ; a peine furent-ils entrez dans la ville, que deux *Ichtyophages* vinrent les ſaluer de la part du Roi, & les prier d'aller à la cour ; ils la trouverent fort nombreuſe & fort polie ; le Prince les reçut parfaitement bien ; c'étoit un *Ichtyophage* d'eſprit & de grande probité, ce qui eſt rare dans le païs ; il avoit des manieres fort honêtes & fort douces ; il reçut les etrangers à ſa table, & leur fit tant de careſſes, qu'il les obligea à faire quelque ſéjour à ſa cour ; ils y paſſerent quelques lunes fort agréablement & dans toutes ſortes de plaiſirs, ſur tout, ils etoient charmez de la politique du païs, preſque tous les *Ichtyophages* d'*Ignatianople* naiſſans miniſtres d'etat & conſommez dans les droits de toutes les puiſſances.

## CHAPITRE XIV.

### *Voyage de la Lune. Magaſin de pucelages. Hiſtoire du pucelage de* Piſon.

APrès que les *Romains* eurent pris congé du Roi d'*Ignatianople*, ils allerent à pluſieurs autres villes de l'*Ichtyophagie*, où ils fûrens très-bien reçus ; on les défraia par tout, & on leur faiſoit les mêmes honneurs qu'au Prince ; etant à *Petraal*, ils aprirent que la flotte devoit partir à la pleine lune ; Ils crurent avoir trouvé une occaſion favorable pour continuer leur voyage ; dans le deſſein d'en profiter, ils prierent qu'on les menât à la flotte ; on les conduiſit ſur une haute montagne entourée d'une

d'une vaſte campagne ; ils virent ſur la montagne vingt-ſept vaiſſeaux de ligne, d'un equipage tout particulier ; au lieu de rames, ce n'étoit par tout que des aîles & des voiles de toutes les façons. Ils demanderent â quoi on deſtinoit ces vaiſſeaux ; on n'attend, leur dit on, que le vent pour aller à la lune. *Piſon* ſe mit à rire, croïant que c'étoit une extravagance : mais *Pomponius* en jugea autrement, & pria les matelots de lui apprendre comment ſe faiſoit ce voyage ; tous les ans, Monſieur, lui dit un matelot de haut bord, il s'eléve ici pendant deux lunes des vents furieux, à la faveur desquels la flotte que vous voïez s'elêve vers la lune ; l'experience, l'induſtrie & l'interêt nous ont apris cette manœuvre ; les gens de ce païs trafiquent avec les habitans de la lune ; quoi ? il y a du monde dans la lune ? dit *Pomponius*, oui, Monſieur, lui répondit le matelot, c'eſt une terre comme celle-ci, où il y a des hommes, des femmes, des villes, des rivieres, comme en ce païs ; mais dit *Pomponius*, ce n'eſt pas le tout que d'aller, comment revenir, s'il vous plaît ? Monſieur, reprit le matelot après que les deux lunes de grand vent ſont paſſées, il s'eléve d'autres vents, qui ne ſont pas ſi forts, & qui chaſſent de la lune ici.

Nos *Romains* firent partie de faire le voyage ; ils s'embarquerent avec plus de deux mille perſonnes, qui alloient trafiquer à la lune ; le vent fut ſi impetueux, qu'après une heure de route, ils perdirent de vuë la terre ; puis avançant toûjours dans les aîrs, le quatrieme jour ils découvrirent deux lunes, dont l'une étoit ſous leurs pieds, & l'autre ſur leur tête ; ils demanderent au pilote à laquelle des lunes il les conduiſoit ; vous êtes bons, leur dit-il, ne voyez-vous pas bien, que ce qui vous paroît être une lune au deſſous de nous, c'eſt la terre d'où nous venons, & qu'elle eſt la lune du païs où nous allons ;

lons; aprez cette instruction ils furent un peu plus retenus dans leurs demandes; le septieme jour ils ne virent plus la lune, que comme un monde & une terre; le huitiéme ils y aborderent & descendirent au *Messale*, qui est un petit païs fort joli; a peine *Pison* eût-il apris le nom du lieu où il étoit, qu'il demanda des nouvelles de *Messaline*: mais personne ne lui en pût dire, & il n'en aprit que huit jours aprez.

Nos voyageurs étant un peu reposez, & désirant avancer dans le païs, allerent au *Possidoine*, où ils s'embarquerent sur la mer de *Sérénité*, & firent voile au *Menelas*, où ils firent quelque séjour; *Pomponius* y vit une belle *Lunoise*, qui lui livra de si rudes assauts, qu'il se rendit son esclave, & la pria de permettre qu'il portât ses chaînes; la demoiselle, charmée de sa conquête, y consentit. *Pison* aiant fait aussi quelque connoissance, ils engagerent la compagnie à passer quelque tems au *Menelas*, pour s'informer des particularitez du païs, afin de ne pas errer de côté & d'autre, & de pouvoir prendre une route fixe; entre autres particularitez, on leur dit qu'il y avoit un vallon, où l'on trouvoit tout ce qui se perdoit sur la terre; que ce vallon étoit situé entre le *Dionysius* & le *Circillus*; que de là, en côtoiant la mer de *Nectar*, ils passeroient par le *Fracastor*, d'où ils iroient au *Snellius*; que le chemin étoit un peu long & difficile, parceque c'étoit un païs de montagnes, mais qu'ils seroient dédommagez de leurs peines par la vuë de la plus rare bibliotheque, qu'on puisse imaginer; puisqu'on y voit tous les livres qui ont eté & qui seront faits sur la terre, avec les noms de leurs veritables auteurs. Ils prirent un guide, & allerent au *Dionysius*, qui est une petite ville marchande, que lave la mer de *Nectar*; ils n'y firent pas un long séjour, à cause de l'ardeur qu'avoit *Pison* de

voir

voir le fameux vallon ; ils y allerent avec leur guide, qui s'apeloit *Menas*, & qui leur servit d'interprête.

La premiere chose, qui frapa les yeux de *Pomponius*, fut un grand & vaste *Magasin de Pucelages*, très bien garni, & si plein, qu'à peine pouvoit-on marcher dedans ; nos *Romains* ne sçavoient ce que c'étoit ; ils voioient certaines choses, faites d'une certaine façon, qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire ; il y en avoit de rubans, de dragées, de confitures, d'or ; d'argent, de pain, de bled, de toile, de pois, de fèves, d'esperance, de bleus, de verds, de rouges, de gris, de blancs, de noirs, d'amarillis, de satin, de dentelle, de collation, de vin, de fruits, de poësie, de musique, de peinture, de belles paroles, de bonne mine, &c. Il y en avoit qui portoient cinq, six ou sept crans, & quelque fois davantage ; ils avoient tous une étiquette, où étoit le nom des personnes, à qui ils apartenoient ; le hazard voulut que *Pomponius* tombât sur le sien, qui étoit doûble & de peinture ; il trouva sur le billet, POMPONIUS ET OCTAVIE, cela le fit rougir ; *Pison* qui s'en apperçût, le pressa d'en dire la cause ; l'interprête pour lui en épargner la peine, dit, qu'apparemment Monsieur avoit retrouvé son pucelage ; *Pison* se mit à rire, & demanda si c'étoit-là des pucelages ; *Menas* lui dit qu'oui ; corbleu, continua *Pison*, je ne l'aurois jamais deviné, mais, puisque cela est ainsi, il faut que je cherche le mien : je m'aperçois que *Pomponius* a mis le sien dans sa poche ; j'en pourrai bien faire autant ; il est permis à tout le monde de prendre son bien où on le trouve ; à force de chercher il trouva celui de *Priscus* ; bonne découverte ! s'écria-t-il ; combien m'en donnerez-vous, *Priscus* ? celui-ci qui croioit que c'étoit une plaisanterie de *Pison*, lui dit qu'il le lui donnoit ; *Pison* le mit

 dans

dans ſa poche ; & nous verrons tantôt l'uſage qu'il en fit ; *Celer* trouva celui d'*Egnatius*, qui étoit plein de rouille ; c'étoit un vieux pucelage de fer, qui paroiſſoit avoir eu la lame fine & de bonne trempe ; il l'attacha au caſque d'*Egnatius*, ſans qu'il s'en aperçût ; *Priſcus* trouva celui de *Meſſaline* & demanda à *Piſon* combien il lui en donneroit ; gardez-le, lui dit *Piſon*, je vous l'achetterai plus cher que vous ne penſez ; je vous le paierai bien ; mais ce qui me fache, je ne ſçaurois trouver le mien ; je ſçai cependant qu'à treize ans je l'avois placé à fond perdu ; n'eſt-il pas, dit *Pomponius*, avec celui de votre ſœur ? non, dit *Piſon*, je n'ai pas eté *Jupiter* juſqu'à ce point ; n'eſt-il pas, dit *Priſcus*, avec celui de *Grecina ?* il y avoit longtems, repartit *Piſon*, que nous ne l'avions plus ni l'un ni l'autre ; *Egnatius* s'écria qu'il avoit trouvé celui de *Celer* ſur une botte de foin ; tout le monde jetta les yeux ſur lui, & ſe mit à rire, non pas tant de ce qu'*Egnatius* diſoit, que de voir ſon pucelage faire le pennache ſur ſon caſque ; *Pomponius* lui demanda celui de *Celer*, pour voir s'il étoit ſeul ; & l'aïant trouvé de bon alloi, il le rendit à qui il apartenoit.

Il n'y avoit plus que *Piſon*, qui ne pouvoit retrouver ſon pucelage. Monſieur, lui dit *Menas*, ſi vous voulez me dire votre nom, je vous aiderai à le chercher ; en verité, dit il, je m'appelle *Piſon*. Monſieur, continua *Menas*, il y a ici bien des pucelages de ce nom ; le mien, dit *Piſon*, eſt un jeune pucelage, qui ne peut pas avoir plus de cinq ans, de treize à dix-huit ; je ne me trompe pas, voïez un peu, je vous prie, ſi vous ne le reconnoitrez point à la dent, il doit encore marquer ; il faut que vous ſçachiez, Monſieur, dit *Menas*, qu'il n'y a point ici de vieux pucelages ; ils y viennent tous jeunes, ou bien ils n'y viennent pas du tout : mais par hazard ne vous

appelle-

apelleriez-vous pas *Sulpitius Piſo?* vous l'avez dit, repartit *Piſon*; ſi vous ſçavez de mes nouvelles, ne me faites pas languir pour me les apprendre. Monſieur, lui dit *Menas*, je ſçai où eſt votre pucelage; on l'a fait voir aux etats de notre pays, comme une piéce rare; effectivement vous l'avez mis cent fois à l'épreuve, c'eſt-à-dire, que toutes les perſonnes qui vous ont accordé quelque faveur, ſe ſont imaginé l'avoir; & vous n'avez pas eté fâche qu'elles l'ayent crû; il eſt, Monſieur, de plus de cent crans de toutes les couleurs & de toutes les eſpeces imaginables; c'eſt en vérité quelque choſe de fort curieux; les adminiſtrateurs l'ont fait mettre dans une boëte de coton pour le conſerver; & ils l'ont depoſé dans le cabinet ſecret, où l'on garde les pucelages des Rois Reines, Princes & Princeſſes; attendez-moi ici un moment; je vais chercher celui qui en a la garde; il ſera ravi de vous voir; *Piſon* ne ſçavoit que penſer de cette harangue: mais agiſſant en homme d'eſprit, il commença à en rire le premier; & pour ne pas perdre de tems, ils ſe mirent a viſiter tous les autres pucelages; ils en trouverent d'une infinité de gens de leur connoiſſance; même *Piſon* y trouva celui de ſa ſœur, qui etoit noué avec un beau ruban bleu à celui du jeune *Vetturius*; il fut d'avis de le prendre: mais auſſi-tôt changeant de ſentiment, ma foi, dit-il, qu'elle le cherche, ſi elle en a affaire; enfin le cuſtode des pucelages Royaux arriva, & aprez les premieres civilitez, il introduiſit les Romains dans le cabinet ſecret; il etoit fort propre, & bien garni; *Piſon* lui demanda ſon pucelage; pendant que le cuſtode ouvroit la boëte & developoit le pucelage, *Egnatius* dit à la compagnie, ſi *Pomponius* avoit voyagé, je croirois avoir trouvé quelque choſe qui l'intereſſe; voici un pucelage intitulé: AMISE PRINCESSE DE TYR & POMPONIUS: celui-ci fut curieux de voir la piéce;

tout le monde l'admira, parce qu'elle avoit bonne mine & etoit d'une beauté exquise; *Pomponius* qui sçavoit de quoi il s'agissoit, pria le custode de lui en faire présent: ce qu'il fit, moyennant un récipissé en bonne forme pour sa décharge; enfin parût le pucelage de *Pison*, qui alla de lui-méme se mettre sur les plumes du casque de son maître, où il fit une infinité de jolis tours de passe-passe, en eparpillant une centaine d'étiquettes, dont il etoit environné; *Celer* en fit la lecture; il y eût quelques noms qui firent rougir tantôt l'un & tantost l'autre, selon l'interêt que chacun y prenoit. Après s'étre divertis quelque tems autour de cette rare piéce; *Pison* en fit present au custode, a condition qu'il mettroit dans ses archives, qu'il etoit venu à la Lune, qu'il avoit vû son pucelage, & qu'il l'y avoit laissé; aussi-bien, ajouta-t-il, je ne le porterois pas loin, j'ai à *Menelas* certaine inclination qui vaut bien un pucelage.

## CHAPITRE XV.

### *Magasin d'esprit. Secret de la poudre de projection. Mœurs des habitans de* Fracastor.

La compagnie remercia le custode, en sortant du magasin aux pucelages, & *Menas* la fit passer par un endroit du vallon tout plein de bouteilles & de phioles. *Pomponius* crût que c'étoit l'apoticairerie du pays; il en dit sa pensée au guide, qui lui dit que ces bouteilles contenoient l'esprit de ceux de la terre, qui l'avoient perdu, ou qui l'avoient laissé evaporer; *Pison* recontra entre autres bouteilles un hannap de cristal fermé hermetiquement, avec cette inscription, SULPICE PISON: n'est-ce pas là mon esprit, dit-il à *Menas*; oui, Monsieur, lui répondit le guide; la bouteille est si pleine, qu'il n'y en peut plus entrer; il vous est cependant libre de le repren-

prendre; je ne vous le conſeille pas, dit *Celer*; je jure *Mercure* que vous ne le garderiez pas plus long-tems que votre pucellage; je crois, qu'il vaut mieux le perdre une fois que deux; il eſt bien ici; la bouteille eſt bien fermée; laiſſez-le, ſi vous m'en croyes; du moins, quond on vous demandera, où eſt votre eſprit, vous pourrez dire, qu'il eſt dans la lune au quatrieme rang des flacons de criſtal, numero ſept plus cinq, au lieu que ſi vous le prenez, vous ne ſçaurez plus au bout d'une heure ce qu'il ſera devenu; voilà, *Piſon*, de quoi vous vanger, dit *Priſcus*; voyez-vous auprez de cette cruche une bouteille quarrée? que dit-elle? reprit *Piſon*, FABIUS CELER; voilà une jolie petite bouteille, qui contient une certaine liqueur claire comme de l'eau de roche; elle ſent la diablerie de *Naples* à pleine bouche; elle n'eſt pas tout à fait pleine; mais il s'en faut peu; vous me paroiſſez alteré; buvez un coup de votre eſprit, & vous nous direz s'il ne ſent pas un peu le brûlé; badin, dit *Celer*, donnez-moi cela; il prit la bouteille, but la liqueur, & s'en trouva fort bien; *Piſon* caſſa ſon hannap, & but ce qui etoit dedans à la ſanté de la compagnie; *Pomponius* trouva un petit flacon qui portoit ſon nom: il le mit dans ſa poche, & reſolut de n'en boire la liqueur que quand la fortune l'auroit reconduit à Rome; il ſe trouva preſque une coque pleine de l'eſprit d'*Egnatius*: il avoit un petit goût d'armes en haut qui n'étoit pas déſagrèable, à la barre il etoit un peu plat, mais trois doigts au deſſous il etoit fort & vigoureux comme du vin de *Falerne*. *Priſcus* trouva lui-même ſa bouteille & la but, ſans attendre qu'on ſe moquât de lui; mais ayant trouvé la bouteille de *Caton*, il n'en pût jamais boire une goutte, tant la liqueur etoit acre & mordante; de plus elle avoit un goût de deſeſperé, qui etoit de fort mauvaiſe odeur; il chercha par tout la bouteille de *Platon* ſans la pouvoir trouver. *Menas*, à qui il

s'en

s'en etoit expliqué, lui dit que ce philoſophe l'avoit repriſe; il eſt donc auſſi venu à la lune? dit *Priſcus*, oui, Monſieur, lui répartit le guide; il s'y eſt même ſi bien trouvé, qu'il s'y eſt etabli, & a formé une *République*, que les curieux qui viennent en ce pays, ne manquent pas d'aller voir; où eſt-elle? dit *Priſcus*; elle eſt, Monſieur, repartit *Menas*, entre l'*Ariſtote* & l'*Helicon* ſur le bord de la *Mer pluvieuſe*. Comme vous retournerez ſans doute vous rembarquer au *Meſſale*; vous pourrés prendre quelques jours d'avance; du *Meſſale* vous irez à l'*Hermes*, de l'*Hermes* à l'*Ariſtote*, en ſortant de l'*Ariſtote* vous trouverez deux chemins, dont celui qui va à gauche conduit à l'*Eudoxe*, vous le laiſſerez, & vous prendrez celui qui va à droite; il vous conduira au *Platon*.

Continuant leur chemin dans l'agréable vallon, ils trouverent un vieux manuſcrit, qui avoit apartenu à *Numa Pompilius*, qui contenoit la maniere d'exciter les tempêtes, de faire tonner & deſcendre la foudre ſur la terre; ils trouverent un autre gros manuſcrit en velin bleu à lettres d'or, intitulé: CHRISOLIS CLAVICVLA SALOMONIS; contenant trente-trois mille manieres differentes de faire de l'or. *Pomponius* en lut quelques pages; comme il vit que le livre etoit enchaîné à un gros marbre, & que leur guide eût déclaré qu'il n'etoit pars permis de l'enlever, il ſe contenta de copier ſur ſes tablettes la maniere la plus facile de faire la *Poudre de Projection*; elle etoit conçuë en ces termes: „Sur ce que mangea *Saturne*, croyant devorer „*Jupiter*, la belle & charmante *Aurore* à la blonde „chevelure voit des perles d'une excellente beau„té, qu'elle rarefie, epaiſſit, enleve, purge, détruit; „la mere du monde naît dans ce jeu; ſa tête eſt „verte; ſes cheveux ſont droits, menus, & portent „des fleurs rouges que les bons yeux diſcerneront „bien;

„bien; ces fleurs préparées par *Vulcain*, renfermées „dans le ventre d'un cheval, reuſſuſcitent aux yeux „de *Phœbus* naiſſant & s'elevent vers lui pour lui „rendre hommage; il les tient quelque tems „dans une humide fraîcheur que le voltigeant *Vul-*„*cain* doit diſſiper. Remettez-les dans le ventre „d'une brebis; expoſez-les au brûlant *Phœbus*, juſ-„qu'à ce qu'il les ait entierement deſſéchées; la „poudre miſe ſur *Saturne* fait lever la lune; ſi on „en poudre *Venus*, auſſi-tôt le *Soleil* paroit, cet aſtre „ſi charmant & tant deſiré; mais, ſi la nature avoit „formé ſur la tête d'un animal raiſonnable le pour-„pre, dont j'ai parlé, de tout cela tu tirerois le *Soleil*.

A peine *Piſon* eût-il entendu la lecture de cet endroit, qu'il ſe mit à plaiſanter, diſant qu'il avoit la clef de cette enigme, & que s'il ne tenoit qu'à la pourpre qui croit ſur la tête, ils ſeroient riches avant qu'il fût peu, parce qu'il avoit trois eſclaves, dont les cheveux etoient plus rouges que du ſang; ſa ſaillie fit rire; & on continua le chemin. *Egnatius* vit une grande pancarte attachée à un poteau, dont il ſe contenta de lire le titre, qui portoit: Loi Salique. *Celer* demanda au guide ce que c'etoit que certains oiſeaux qui ſe chauffoient au Soleil. *Menas* lui dit, que c'etoient des *Phœnix*; ils firent une infinité d'autres queſtions ſur ce qu'ils rencontrerent, & leur garde les ſatisfit amplement.

Enfin ils arriverent au *Fracaſtor*, qui eſt une grande ville, ſitüée au piéd d'une haute montagne, que la mer de *Nectar* arroſe; les habitans du *Fracaſtor* ſont grands, & portent de longs cheveux; ils ont les yeux bleus & bien fendus, le teint blanc, le parler fort gracieux; les garçons y diſputent de la beauté avec les filles, qui ſont les mieux faites de la lune; elle ſont un peu ſujettes aux pâles couleurs, mais la compagnie des hommes les guerit de cet accident; les *Lunoiſes* en general ont l'eſprit fort bien fait;

fait; leurs contrats de mariage ſont fort ſimples & fort commodes: elles donnent leur foi aux hommes & reçoivent la leur, à condition qu'ils jouiront enſemble des plaiſirs du mariage autant de tems qu'ils s'aimeront; que ſi l'un vient à ſe degoûter de l'autre, il lui ſera permis de chercher fortune ailleurs, ſans que l'autre y puiſſe trouver à redire, ſaufà ſe reünir enſemble, ſi la fantaſie leur en vient. Quelquefois ils ne ſe marient que pour huit jours, un mois, plus ou moins; pour ce qui eſt des enfans nez dans ces mariages, l'etat y a pourvû; on les eleve en commun; les garçons ſeparement dans de fort belles academies, où on leur aprend tout ce qui peut former l'eſprit & le corps: les filles ſont ſous la conduite de dames ſages & de vertu, qui prennent ſoin de leur education; elles ont cela de commode, que ſi elles accordent quelques faveurs à ceux qui ſont aſſez heureux que de meriter leurs bonnes graces, elles en ſont quittes pour renvoyer chercher leurs pucelages au magaſin; elles ſont d'une diſcretion etonnante: on ne peut jamais rien pénétrer dans leurs intrigues; enfin elles ſont d'un ſecret impénetrable; & ont une infinité de belles qualitez; on a compoſé a leur louange un hymne qu'elles chantent aſſez volontiers, & dont le refrein eſt:

*La femme eſt l'image des Dieux:*
*On l'aime, on l'adore en tous lieux.*

## CHAPITRE XVI.

### *Bibliotheque du* Snellius. *Saints de la Societé. Doctrine de* Piſon *ſur la verité. Ce que c'eſt que le pucelage.*

LEs *Romains* allerent du *Fracaſtor* au *Snellius*, qui eſt une ville fort bien policée; les habitans y parlent naturellement toutes ſortes de langues; c'eſt au fauxbourg de cette ville qu'eſt ſituée, la fameuſe

meuſe bibliotheque, qui contient tous les livres, qu ont eté faits & qui ſe feront encore ſur terre; les *Romains* allerent ſaluer le bibliothecaire, nommé *Samar*, homme d'eſprit & univerſel, & qui connoit parfaitement les livres qui ſont confiez à ſa garde; il reçut fort bien les *Romains*, & leur fit voir la bibliotheque, qui a quarante milles de long ſur cinq milles de large; les tablettes en ſont magnifiques, & toutes remplies; les livres y ſont diſtribuez ſelon le tems qu'ils doivent paroître; le premier, qui frapa *Egnatius*, fut un gros in folio, qui doit être imprimé en l'an du monde 9999. intitulé: VIES DES SAINTS DE LA SOCIETE DE JESUS. L'Auteur obſerve dans la préface, qu'encore que tous ceux qui compoſent cette compagnie ſoient ſaints, il a cependant jugé à propos d'écrire la vie de ceux qui ſe ſont le plus diſtinguez dans la Societé; il remarque de plus, qu'on doit prendre le commencement de l'établiſſement de la Societé en l'an du Monde 4000. quand *Jeſus* ſon fondateur dit au premier profès de cette compagnie: *Tu ſeras aujourd'hui en Paradis avec moi.* Celui à qui *Jeſus* dit ces paroles, fut pendant ſa vie un modéle de charité *Jeſuitique*; il n'avoit jamais rien tant aimé que le bien de ſon prochain; comme il ſeroit trop long de faire l'analyſe de ce pieux ourage, je me contenterai de citer quelques ſaints, dont les noms ſont ecrits en rouge.

On y voit entre autres *Iſaïe* Evêque de *Rhodes* & *Alexandre* Evêque de *Diſpolis* en *Thrace*; dans la perſecution que *Theodora* epouſe de *Juſtinien* ſuſcita aux Philoſophes (il eſt bon de remarquer avec l'auteur, que la compagnie de *Jeſus* a des ſujets dans tous les etats) ces deux Prélats qui étoient initiez aux myſteres ſacrez de l'amour philoſophique, répandirent généreuſement leur ſang pour l'honneur de la philoſophie. Enſuite on voit les noms

noms de *Theodoſe* page d'*Antonine* femme de *Belliſaire*, & de *Baſien* page de *Theodora*, tous deux martyrs de la ſocieté; *Arcobinde* leur eſt joint comme confeſſeur. On voit enſuite les noms d'une infinité de Pontifes *Romains*, le dernier de ces pontifes écrit en lettres rouges eſt *Jean* XXIII. dont on propoſe la chaſteté pour exemple; il y en avoit encore pluſieurs autres en noir; après les pontifes vient l'incomparable *Don Quichotte de la Manche*, qui fut pendant ſa vie le protecteur des affligez & le reparateur des torts publics; le bien heureux *Sancho Pança* le ſuit, comme un modele de vie ſociable; il y a une infinité d'*Eſpagnols*, comme *Don Guſman d'Alfarache*, *Don Inigo*, connu vulgairement ſous le nom d'*Ignace*; à ſon occaſion le ſavant auteur remarque, qu'*Inigo* a paſſé pour l'auteur de leur inſtitut, ſans avoir fait aucun miracle, & qu'il n'en voit d'autre raiſon que la mortification de ce ſaint perſonnage, & qui voyageoit un pied nud & l'autre chauſſé, monté de travers ſur une mule, qui fut le premier caſuiſte de la Societé; il dit beaucoup de bien de cet homme, mais il ne veut pas qu'on le prenne pour l'auteur de leur confrairie, puiſqu'il a prouvé par une tradition conſtante, que depuis *Jeſus* il y a eu toûjours des *Jeſuites*; que c'eſt de lui qu'ils tirent leur nom; qu'ils ne s'appellent pas *Ignatiens*, ou *Loyoliſtes*, ce qui pourtant n'eut pas manqué d'être, s'ils euſſent tiré leur origine d'*Ignace de Loyola*.

Pendant qu'*Egnatius* étoit à feuilleter ce pieux ouvrage, les autres en parcouroient d'autres de leur côté: mais ils n'avoient pas la patience de les éplucher comme *Egnatius*; ils aimerent mieux s'en raporter au Bibliothecaire; *Pomponius* trouva un petit livre intitulé: LES VAINS EFFORTS DU PRINCE D'ORANGE. Il demanda ce que c'étoit; *Samar* lui répondit que c'étoit un titre, une epitre dédicatoire

catoire & un livre de controverſe; y a-t-il tant des choſes dans un ſi petit volume? dit *Pomponius*; oui, Monſieur, répondit *Samar*; premierement le tître n'a aucun rapport à l'ouvrage; ainſi il eſt ſeul: l'epître dedicatoire au Roi *Jacques* a quelque rapport au titre, mais elle n'en a aucun à l'ouvrage: enfin, le corps du livre n'a aucun rapport, ni à l'epître, ni au titre; en voyant celui ci, vous vous imagineriez lire un ouvrage de politique, où l'auteur developperoit les plus ſecrets reſſorts d'une révolution, qui doit arriver en *Angleterre*, qu'il en feroit voir le peu de ſuccès, ou les moyens ſurs, ou du moins plauſibles de rendre les reſſorts inutiles: rien moins que cela; c'eſt une rapſodie & un polyanthea de pluſieurs fadaiſes, ou, ſous prétexte de commenter une lettre qu'un miniſtre écrit à un de ſes amis, on ſe répand en railleries fades & inſipides; on y parle même une fois *latin* en citant un vers de *Theodore de Beze*, où il dit, en parlant de deux perſonnes qu'il aimoit.

*Dans le feu de mon amour*
*Je les baiſe tour à tour.*

De grace, monſieur le bibliothecaire, dit *Piſon*, apprenez-moi ce que chante celui-ci; il y a un titre écrit à la main fort different de celui qui eſt imprimé; ho! répondit *Samar*, je ſai ce que vous voulez dire; n'eſt-ce pas un *Traité de la Confeſſion auriculaire contre le Miniſtre Daillé?* oui, dit *Piſon*, il eſt imprimé comme cela; mais le tître écrit à la main contient: *Traduction françoiſe de paſſages latins, qui ont quelque raport à la Confeſſion.* Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur, que cette *Confeſſion?* ſi vous le ſçaviez, dit *Samar*, & que vous vouluſſiez l'oublier, vous n'auriez qu'à lire le livre dont vous avez lû le titre; je puis vous aſſurer que la *Confeſſion auriculaire* n'eut jamais de plus pitoyable défenſeur que ce traducteur; s'il n'eſt pas plus

eclairé ſur les autres articles de ſa religion que ſur celui-là, il pourra faire ouvertement profeſſion d'ignorance, ſans appréhender de ſe trop humilier; au reſte, il eſt inutile que je vous diſe ce que c'eſt, parce que cela me conduiroit dans un détail, qui ne pourroit que vous ennuyer.

Monſieur, dit *Priſcus*, voilà bien des livres; un homme, qui ſçauroit tout ce qui eſt là dedans, n'ignoreroit rien; que dites-vous, Monſieur? reprit *Samar*; j'ai lû une infinité de ces livres; j'en fais lire un grand nombre par des gens qui m'en font l'analyſe; & cependant je vous jure que j'ignore encore bien des choſes, même eſſentielles à l'honête homme; par exemple je ne ſçaï pas en quoi conſiſte la *Verité*; & vous autres gens de l'autre monde, ſi vous le ſavez, & que vous vouliez m'en inſtruire, vous m'obligerez ſenſiblement.

Il y a, dit *Celer*, pluſieurs ſortes de *veritez*; quoique la *verité* ſoit une, elle a pluſieurs branches; il y a des *veritez éternelles*; je les expliquerai, dit *Egnatius*; il y a des *veritez phyſiques*, continua *Celer*; bon, c'eſt pour moi, dit *Piſon*; c'eſt juſtement là de mon gibier: mais, n'y auroit-il pas des *veritez paſſageres* pour *Pomponius?* vous me taillez bien de l'ouvrage, dit *Samar*; comment pourrai-je retenir tant de choſes à la fois? que cela ne vous embarraſſe pas, Monſieur, dit *Egnatius*: *Piſon* aura ſoin d'égayer la converſation.

Les *veritez eternelles* ſont celles qui exiſtent independemment de nous, & qui même ſont malgré les Dieux, & malgré nous; les Dieux peuvent-ils faire un bâton ſans deux bouts, un triangle ſans trois angles? *Piſon* même, avec tout ſon ſçavoir faire, peut-il empêcher que le tout ne ſoit plus grand que ſa partie? voilà, dit *Piſon*, de plaiſantes *veritez éternelles*, que vous nous détaillez; que vous ai-je fait, pour me mettre en jeu? morbleu,

ne

ne me prenez pas pour garand d'une fauſſeté ; j'enrage, quand j'entens faire des ſuppoſitions ſemblables aux vôtres ; il n'arrive que trop ſouvent que la partie eſt plus grande que le tout ; quand je penſe à *Jupiter*, que je m'en forme une idée comme d'un être infini, cette penſée n'eſt qu'un mode, une modification, ou, ſi vous voulez, une nouvelle entité de mon ame ; ce mode, cette modification, cette entité n'eſt pas mon ame ; ſi c'étoit mon ame, j'aurois bien plutôt fait de le concevoir eu égard à mon ame, qu'à ſes differens accidents ; comme il arrive ſouvent, qu'en penſant à cela, je penſe auſſi à autre choſe, on ne peut pas dire, que l'idée que j'ai de l'etre infini eſt mon ame en tant qu'elle penſe à l'etre infini ; puiſqu'en penſant en même tems à *Egnatius*, quoiqu'il ſoit renfermé dans l'idée de l'etre infini, qui contient tous les autres etres, ce ſont cependant deux differens rapports, que mon ame ne peut avoir, qu'autant qu'elle eſt modifiée diverſement ; je penſe à l'infini, qui eſt l'etre ſouverain, voilà un des modes de mon ame ; je penſe en même tems à *Egnatius*, qui eſt fini, voilà ſon autre mode ; mais ces deux modes ne conſtituent pas toute mon ame, puiſqu'elle peut en avoir en même tems une infinité d'autres ; or cette penſée, par laquelle je reflechis ſur l'etre infini, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une partie (paſſez-moi ce mot) de mon ame, mais une partie, qui s'étend à l'infini, puiſqu'elle ſe porte & ſe meſure à l'etre infini ; ſi l'ame eſt ce qu'elle penſe, la penſée doit être ce qu'elle repreſente. *Ergo* par conſequent, mon cher *Egnatius*, mon ame étant un etre crée, fini, borné, n'a pas tant d'étendue que ſon mode, ſa modification, ſon entité, qui ſont infinies, parce qu'ils ſe portent à un objet infini ; vous raiſonnez, dit *Pomponius*, à quelques principes près, aſſez juſte, juſqu'à la

conſequence; mais, pour vous en faire ſentir l'abſurdité, dites moi ce que c'eſt que ce mode, cette modification, cette entité, qui tient, qui procede, qui eſt un accident de votre ame, ſans cependant être votre ame.

Vous lui en demandez trop, dit *Priſcus;* je ne croyois pas même, qu'il en ſçut tant; je vois bien, dit *Piſon*, qu'on ne vous a point donné d'eau fraîche en vous mettant au tombeau; ſi, comme moi, vous n'aviez fait votre metaphyſique, qu'aprés être paſſé maître en phyſique, vous n'auriez pas de peine à concevoir, que la partie peut être plus grande que le tout; je m'humaniſerai, juſqu'à vous rendre cette verité ſenſible par une experience phyſique; une once d'encens eſt plus qu'un grain; par conſequent, ſi je vous demontre, que ce grain eſt, phyſiquement parlant, plus que l'once, j'aurai gagné; je le prouve; l'eſſence du corps conſiſte dans l'étenduë, la largueur, la longueur & la profondeur; de l'once d'encens détachez en un grain & le réduiſez en fumée, il s'étend dans toute la ſalle, au lieu que l'once n'en occupe qu'une très-petite place; ce qui frappe vos narines eſt un corps ſenſible, qui fait impreſſion ſur vous, & qui affecte votre odorat; ce corps eſt étendu, puiſqu'il agit ſur toutes les perſonnes qui ſont dans la ſalle: or il remplit la ſalle, ce n'eſt cependant qu'une partie de l'once qui n'en occupe qu'une trés-petite place; *Ergo*, par conſequent la partie eſt plus grande que le tout, & le tout eſt plus petit que ſa partie; vous êtes, dit *Coler*, auſſi ſavant en phyſique qu'en metaphyſique; ſi on brûlot l'once comme le grain, que deviendroit votre ſophiſme? il s'en iroit en fumée, dit *Pomponius;* corbleu, répartit *Piſon*, à quoi, diable, *Egnatius* a-t-il penſé de me faire debiter ces fadaiſes? ſi j'ai mal dit, prenez-vous en à lui; qu'il continuë ſa theſe, il y ſera plus embaraſſé

raſſé que moi ; j'en ai aſſez dit, pour me faire entendre des perſonnes d'eſprit, répondit *Egnatius* ; quand on a une fois un principe, on va loin, principalement quand on a l'eſprit auſſi vif que *Piſon*.

Je vous jure *Pollux* & ſes autels, dit *Piſon*, que je ne vous en dirai pas davantage ſur les *veritez phyſiques*, que vous en avez debité ſur les *éternelles* ; de tous les *veritez* il n'y en a point de plus ſenſible que la *verité phyſique* ; tout ce qui eſt réel, qui exiſte & qui eſt oppoſé au néant, eſt identifié dans une *verité* d'etre fort phyſique ; j'explique ma penſée ; je vois *Grecina* dans l'eau ; je l'engage à gagner terre ; je la renverſe ſur le gazon ; je fais avec elle ce que *Jupiter* a fait avec *Danaé*, *Alcmene*, *Europe*, *Semelé*, & une infinité d'autres, avec leſquelles il ne s'ennuyoit pas ; voilà ce qu'on apelle une *verité phyſique* ; deux corps joints enſemble, & douez de la vertu procreative, ont aſſez d'efficace pour en faire un troiſieme ; y a-t-il rien de plus *phyſique ?* je ſuis *Piſon* ; *Rome* la capitale du monde exiſte ; nous ſommes dans la lune ; toutes *veritez phyſiques* ; j'en ai dit aſſez pour des perſonnes d'eſprit ; vous me raillez, reprit *Egnatius*.

Pour moi, continua *Pomponius*, vous ne me raillerez pas ; je vous abandonne les *veritez paſſagéres* ; c'eſt, répartit *Piſon*, ce qu'il y a de plus beau à traiter ſur cette queſtion ; concevez une choſe réelle, & qui cependant ne ſubſiſte pas ; vous aurez une *verité paſſagére* ; ma propoſition vous fait rire ; elle quadre cependant parfaitement bien avec le bon-ſens ; le *pucelage* en général, c'eſt une choſe réelle, & qui cependant ne ſubſiſte pas ; ce qu'il m'eſt facile de vous demontrer ; pour ceſſer d'être, il faut qu'une choſe ſoit ; or un *pucelage* peut ceſſer d'être par conſequent, il faut qu'il ſoit, & qu'il exiſte. *Item :* on ne perd que ce qu'on a, & on ne peut pas perdre ce qu'on n'a

pas; mais il n'y a presque personne qui n'ait perdu son *pucelage*; témoin le magasin que nous avons vû l'autre jour, ainsi le *pucelage* est quelque chose de réel, puisqu'on peut l'avoir & le perdre: par conséquent, il y a des *pucelages*; mais ces *pucelages* ne sont ni corps, ni esprit; tout corps est étendu en longueur, largeur & profondeur; or le *pucelage* n'est rien de tout cela; par conséquent il n'est pas corps; tout ce qui est esprit, pense; mais un *pucelage* ne pense pas; ainsi l'on ne peut pas dire qu'il soit esprit; on ne conçoit rien qui subsiste, & qui ne soit ou corps, ou esprit, ou l'un & l'autre; mais le *pucelage* n'est ni l'un, ni l'autre; ainsi il n'existe pas; il y a des *pucelages*, je vous l'ai prouvé; il n'y en a pas, je vous l'ai démontré; voilà un plaisant sophiste, dit *Celer*, je suis, repondit *Pison*, dans ma belle humeur, & je me sens en état de vous donner des preuves de la solidité de mon jugement.

## CHAPITRE XVII.

### *Question curieuse: S'il y a une creature nubile, qui ait son pucelage.*

PRêtez-moi, je vous prie, continua *Pison*, une attention favorable; ce que j'ai à vous proposer, interesse tout le monde; croyez-vous qu'il y ait sûr terre *une créature nubile qui ait son pucelage?* oui, je le crois, dit *Priscus*; le sage, doit se mettre au dessus des plaisirs des sens; la raison doit le dominer; la chair doit lui obeir: et supposé que le sage ne veuille pas se marier, il peut & doit garder son pucelage; il le peut, parce qu'il est maître de ses passions; il le doit: la virginité fut toûjours un bel ornement; je ne connois pas de vertu, qui distingue plus l'homme des bêtes, que la continence; moins on s'adonne aux plaisirs des sens, plus

on a l'esprit libre & dégagé des objets, qui l'empêchent de contempler la sagesse; plus une conquete a de charmes & d'appas, plus elle est propre à troubler le cœur; je ne reconnois plus le sage dans ces émotions volontaires, où la chair domine sur l'esprit; ces services assidus, qui nous attachent à l'objet de nos desirs, sentent l'esclavage; l'amour & la liberté sont deux choses diametralement opposées.

Jusqu'à present, dit *Samar*, j'avois crû que la chasteté n'étoit pas une vertu *romaine*, mais vous en parlez en termes si magnifiques, qu'il paroit bien que vous etes pénétré de ce que vous dites; j'ai toûjours eu, dit *Egnatius*, une estime particuliere pour les personnes chastes; je respecte & revere la chasteté; mais je ne puis la pratiquer; j'ai crû que c'étoit la marque d'un esprit bien fait, que d'aimer ce qui est aimable; nous estimons d'un prix infini les statuës, qui sont l'ouvrage des maitres de l'art; cependant les mieux faites n'ont rien qui approche d'un corps bien formé: de plus elles sont destituées de vie & de mouvement, ainsi elles ne peuvent répondre à nôtre estime; au lieu qu'une personne belle & bien faite a tous les avantages de la statuë la plus parfaite, & outre cela répond à nôtre amour, & nous aime autant, & quelquefois plus que nous ne l'aimons; pourquoi les Dieux ont ils fait la beauté, si ce n'est pour tracer un crayon de leur image? plus une chose approche de la divinité, plus elle est digne de nôtre respect & de nôtre amour; c'est aimer les Dieux, que d'aimer ce qui leur ressemble; il suffit d'écouter la nature & de la laisser agir; cette excellente maitresse captive d'elle-même nos cœurs sous l'agreable joug des plus tendres plaisirs de l'amour.

Vous parlez juste, dit *Pison*; les Dieux ont aimé & aiment tous les jours; pourquoi n'aimerions-

nous pas? ne vous ſouvenez-vous plus, dit *Pomponius*, combien il vous en a couté, pour avoir voulu les imiter? Je penſe qu'il y paroit encore; je me ſuis bien dédommagé depuis ce tems-là, répartit *Piſon;* après avoir jetté mon premier feu, j'ai fait choix de deux maîtreſſes, dont l'une m'accorde tout ce que je veux; celle-là eſt pour mon corps: l'autre me refuſe tout, excepté qu'elle me permet de lui écrire quelque fois, & qu'elle me fait volontiers réponſe; nous avons certains tems, où nous nous parlons; mais je n'ai pû encore obtenir d'elle qu'un baiſer ſur ſes aimables levres, encore fut-il par maniere de careſſe accompagné de la moitié d'un ſoufflet; je crois qu'elle n'en fit la grimace, que pour me faire valoir la faveur que je lui avois extorquée; ſans doute, dit *Priſcus*, que ſi elle vous eût donné le ſoufflet, vous l'en euſſiez remercié? Il faut tout ſoufrir des dames, répartit *Piſon;* que le ſage, dit *Priſcus*, eſt éloigné d'avoir de telles penſées! Je ſuis charmé, dit *Celer*, des ſentimens de *Priſcus;* ſon authorité eſt d'un grand poids, puiſqu'il ne dit rien qu'il ne pratique; je crois auſſi bien que vous, dit *Pomponius*, que *Priſcus* a ſon pucelage; mais, combien lui a-t-il couté à le garder? j'aime une vertu facile; je dois, repartit *Egnatius*, rendre à *Priſcus* ce témoignage, que c'eſt le plus honête homme que je connoiſſe; je l'ai vû élever, & je ſuis témoin de l'innocence de ſes mœurs; je ne l'ai jamais vû frequenter les dames; & je répondrois ſur ma tête, qu'il a encor ſon pucelage; morbleu, dit *Piſon*, vous la perdriez; croïez vous, que pendant que vous étiez à l'armée *à faire mordre la pouſſiere aux ennemis du nom Romain*, croïez-vous, dis-je, que *Priſcus*, qui s'intereſſe ſi fort à la conſervation du genre humain, pût le voir detruire ſans s'y oppoſer? peut-être a-t-il donné autant de citoïens à *Rome*, que vous avez tué d'ennemis

nemis à la guerre; qu'en penſez vous, *Priſcus?* La philoſophie conſiſte-t-elle à recevoir de tous côtez un encens qu'on n'a pas pas mérité? un peu de grandeur d'ame; & avouez que vous-ne ſçavez ce qu'eſt devenu votre pucelage; vous étes homme, & de plus *Romain;* c'en eſt aſſez pour vous excuſer. *Priſcus* ne répondit rien; mais rougit en ſouriant; pour moi, dit *Celer*, je ſuis du ſentiment d'*Egnatius;* & je mettrois ma tête que *Priſcus* eſt encore vierge; ne voulez-vous pas, dit *Piſon* à *Pomponius*, y mettre auſſi la vôtre? je ne répons de perſonne, dit *Pomponius*; vous faites bien, dit *Piſon;* au reſte, *Priſcus*, votre ſilence fait que je vous épargne; dites tout ce que vous voudrez, répondit *Priſcus;* c'eſt ſans conſequence; vous me le payerez, réprit *Piſon*: reconnoiſſez-vous, dit-il, en tirant de ſa poche le pucelage de *Priſcus* de qui eſt ce bijou? Oh! qu'il eſt joli! Oh! qu'il eſt aimable! Il eſt tout confit dans la plus ſublime philoſophie. *Le ſage peut & doit garder ſon pucelage; Je ne connois pas de vertu, qui diſtingue plus l'homme des bêtes, que la continence.* Vous étes mordant, dit *Egnatius;* je ſuis perſuadé, que c'eſt un tour de votre façon; vous avez pris ce pucelage dans le magaſin, & vous avez changé l'étiquette; liſez, repartit *Piſon:* corbleu, ce n'eſt pas là de mon écriture; il ne vous en impoſe pas, dit *Priſcus:* c'eſt une folie de ma jeuneſſe; l'homme le plus ſage eſt celui qui paroît le moins fou; j'ai comme vous aimé la beauté avant que d'aimer la ſageſſe: mais je me ſuis ſi bien retiré de ce penchant, que je ne crois pas avoir fait de folie depuis l'âge de vingt-cinq ans; bon, dit *Piſon:* j'ai encore ſept ans à me divertir; après leſquels je pourrai penſer à la ſageſſe; pour peu que je ſçache garder les dehors, je ne deſeſpere pas de trouver à cinquante ans des *Egnatius* & des *Celer*, qui

jureront sur leur tête que je suis plus chaste que *Diane* ; vous prouvez assez bien, dit *Celer*, que *Priscus* a aimé, mais vous n'en pouvez rien conclure pour la thése génerale ; en raisonnant selon ma logique, répartit *Pison*, la these generale est démontrée ; & sans trop philosopher, l'homme du monde, dont la vertu est la moins suspecte, celui pour le pucelage duquel deux illustres *Romains* exposent leur tête, un philosophe, qui est l'exemple de la ville & de la cour, doit avoir son pucelage, ou personne ne l'a, s'il ne l'a pas ; ainsi qui ose se vanter de l'avoir ? de plus, j'ai lû de bons & de sçavans auteurs, d'une érudition consommée, qui répondent cathégoriquement à la question proposée, & décident, *qu'il n'y a sur la terre aucune créature nubile, qui meure avec son pucelage.* Je vous les citerai volontiers, & quoique les passages vous paroissent un peu tirez de loin, je vous prie de ne les pas rejetter, parce que je suis fondé en bons & anciens manuscrits qui contiennent des veritez intereſſantes ; pour commencer par les poëtes, vous sçavez ces vers d'*Horace.*

*Audiet Cives acuisse ferrum*
*Quo graves Persæ melius perirent,*
*Rara juventus.*

Le docte *Boquetius*, dans, son commentaire sur *Horace*, explique ainsi ce passage : *il est rare de trover des jeunes gens, qui n'aient aiguisé leur lame pour percer ce qu'il y a de meilleur dans la ville* ; cela ne prouve rien, dit *Celer ;* corbleu, dit *Pison*, vous etes aussi vif que moi ; *da moram* ; j'ai tradition ; ecoutez-moi seulement en patience ; l'amoureux *Ovide* etoit du même sentiment qu'*Horace* ; il s'exprime en ces termes :

*Cur ego posse negem minui mihi Cæsaris ira,*
*Cum videam mites hostibus esse Deos.*

Ce que le savant *Tertius* traduit fort bien, en prenant

nant le sens de l'auteur à la volée ; *quand je voi*, dit-il, *que les Dieux me traitent en ennemi, je ne puis pas nier, que la colere de Cesar ne m'ait châtré* ; ce passage est expliqué plus clairement par un autre, où le même auteur dit :

*An nescis longas regibus esse manus ?*

Ce qui signifie : *ne sçavez-vous pas, que les Rois l'ont plus long que le bras ?* par *Mercure*, dit *Celer*, cela ne prouve encore rien ; donnez-vous patience, dit *Pison*. *Virgile*, le chaste *Virgile* est clair sur l'article :

*Panditur interea domus omnipotentis Olympi.*

Ce que *Marcus Vebrianus* traduit ; *je donne la souris*, ..... Ah ? s'écria *Priscus*, faites-nous quartier sur cet article, ou du moins dites quelque chose de sensé ; j'y suis, dit *Pison* ; il faut vous contenter ; je m'en tiens à *Horace* ; vous sçavez ce qu'il veut dire par ces mots :

*Æqua lege necessitas*
*Sortitur insignes & imos :*
*Omne capax movet urna nomen.*

*Texierus* leur donne ce sens : *C'est une juste loi que la nécessité a etablie, que les grands & les petits doivent remuer dans l'urne ou tout se fait.* Comment, dit *Pomponius*, votre commentateur interprête-t-il ce passage d'*Horace ?*

*Nardi parvus onix elicit & Cadum*
*Qui nunc Sulpiciis accubat horreis.*

Autant que je m'en puis souvenir, répartit *Pison*, il l'explique ainsi : *il écrasera Nardus, qui l'oblige par un supplice horrible de se coucher sans remuer les petits vases, qui contiennent une liqueur précieuse* ; j'avois bien prévu, dit *Priscus*, qu'il faudroit capituler avec vous ; non, je me rends, reprit *Pison*, mais à condition que nous ne retiendrons pas plus long tems

ici

ici Monsieur le bibliothecaire; j'aime mieux laisser la question indécise, que de me brouiller avec vous.

Nos *Romains*, en continuant ce discours, sortirent de la bibliotheque & prierent *Samar* de vouloir bien leur accorder la grace de les y accompagner les jours suivans, ce qu'il leur promit d'autant plus volontiers, qu'il avoit pris beaucoup de plaisir à leur conversation; il dit à *Priscus*, en lui serrant la main:

*Qu'une flamme mal éteinte*
*Est facile à rallumer!*
*Et qu'avec peu de contrainte*
*On recommence d'aimer!*

Vous etes de nôtre sentiment, dit *Pomponius*; cela me fait plaisir; vous nous obligerez de nous faire part de vos lumieres; mettez moi, je vous prie, de côté pour demain quelque livre d'esprit, qui en vaille la peine; & moi, Monsieur, dit *Pison*, je vous prie de m'en choisir quelqu'un qui me divertisse; je suis tout mélancholique d'avoir parlé de choses serieuses; il n'y a, dit *Samar*, aucun livre qui ne vous puisse fournir matiere de rire, de la maniere dont vous interpretez les auteurs; pour vous occuper jusqu'à demain, voici un petit livre que je vous confie, qui vous divertira; il est tout plein d'esprit; comment l'apellez-vous, Monsieur? dit *Pison*; ce sont, dit *Samar*, quatre petites *lettres écrites à un Abbé de la Trape*, où, à la bonne foi & au jugement prez, il y a beaucoup d'esprit; on y raisonne peu; aussi n'est-ce pas le fort de l'auteur; entre les personnages de cette comédie il y a un Chevalier que je crois de vos parens; je pourrai peut-être demain vous montrer, Messieurs, notre histoire ecrite par un de vous; la chose en vaudra bien la peine, dit *Pomponius*; on lui a donné votre nom, repartit *Samar*; c'est une piéce assez curieuse: mais je crois que la prudence m'obligera de ne vous la pas communiquer;

muniquer; la compagnie ſe ſepara juſqu'au jour ſuivant.

## CHAPITRE XVIII.

### *Suite de ce qui ſe paſſa dans la Bibliotheque.*

L'*Aurore* avoit deja répandu ſes raïons dorez ſur les campagnes, & les chevaux lumineux du blond *Phœbus* commençoient leur rapide courſe, quand les *Romains* ſe rendirent chez *Samar*, pour continuer la viſite de la bibliotheque; pendant la nuit ils avoient eu le tems de faire réflexion ſur le peu d'ordre qu'ils avoient obſervé le jour précedent; & jugeant bien, qu'ils ne pourroient jamais voir toutes les beautez que renfermoit ce grand vaiſſeau, s'ils continuoient de la ſorte, *Priſcus* propoſa à la compagnie, de prier *Samar*, de leur faire voir & de leur expliquer ce qu'il y avoit de plus conſiderable, ſans faire des queſtions inutiles; on y conſentit facilement, excepté *Piſon*, qui avoit peine à faire trêve de railleries; il ſe rendit enfin par complaiſance; ils trouverent *Samar*, qui les attendoit, & qui les conduiſit à la bibliotheque; ils lui firent part du traité qu'ils avoient fait avec *Piſon*, & le prierent de contenter leur curioſité.

Ce vaiſſeau, leur dit *Samar*, dont la vaſte étenduë a dequoi vous ſurprendre, eſt l'ouvrage de la nature; un génie y préſide, & je ne ſuis ici que l'executeur de ſes ordres; il m'eſt impoſſible de vous dire comment, ni par quel accident les livres que vous voïez ſont venus ici; quelques anciennes que ſoient les annales de ce païs, elles n'en font aucune mention; & je crois, pour vous dire en confidence mon ſentiment, que le génie, qui préſide ici, en eſt l'auteur; il ſe manifeſte quelquefois par la parole, quand je ſuis ſeul: mais, ni moi, ni aucun autre

autre ne l'a jamais vû ; il a disposé les livres dans un ordre assez facile ; sur la droite vous voïez tout ce qui regarde la *Fable*, *la Poësie* & l'*Histoire* ; de l'autre côté, tout ce qui traite des *Arts*, des *Sciences* de la *Philosophie*, de la *Mythologie* & de la *Theologie*. De plus, il y a des quartiers de tablettes affectez à certains auteurs ; tout-ce qui regarde *Epicure* est sous son titre ; ainsi des autres ; une grande lecture m'a apris, que les hommes sont tels aujourd'hui qu'ils ont toûjours été, & qu'ils seront toûjours ce qu'ils sont aujourd'hui ; ils paroîtront changer de police & de religion, mais ce seront toûjours mêmes mœurs & mêmes inclinations ; les noms des sectes seront differens, mais ce seront les mêmes sentimens ; le monde, par exemple, aujourd'hui est divisé en deux sentimens : la morale d'*Epicure* est la philosophie des gens de qualité & *Zenon* n'a que peu de sectateurs ; encore ne doit il pas les choisir dans le grand monde ; vous avez vû, sans doute, *Egnatius*, jusqu'à quel point *Mecenas* a porté le luxe ; disciple fidele d'*Epicure*, il ne s'atachoit à la volupté & n'aimoit la vie, qu'en suivant les maximes de ce philosophe ; dans deux regnes *Pison* pourra voir à la cour un philosophe dans la pourpre, qui prêchera la doctrine de *Zenon*, en suivant la morale d'*Epicure* ; *Seneque*, ce sera son nom, donnera un grand lustre à la philosophie des *Stoiciens* : mais, comme la morale d'*Epicure* flatte beaucoup plus les sens, elle aura toûjours le dessus ; dans mille ans, dans deux mille ans, on ne parlera presque plus d'*Epicuriens*, ni de *Stoïciens* ; ce n'est pas qu'il doive arriver pendant ce tems une si grande revolution dans la nature, qu'elle devienne ennemie des plaisirs des sens, ou qu'il ne se trouve encore des esprits superbes, qui ne se fassent un plaisir d'adopter une morale severe, pourvû qu'on ne les oblige pas à la pratiquer : mais d'autres hommes,

mes, en changeant quelque chose dans les maximes de ces philosophes, & les couvrant du manteau de la réligion, qui sera alors dominante, s'en empareront si bien, qu'on les croïra les auteurs d'une nouvelle sagesse, & ils donneront leurs noms à leurs sectateurs; ceux qu'on apelle aujourd'hui *Epicuriens* seront appellez alors *Molinistes*, & on apellera *Jansenistes* ceux qu'on nomme presentement *Stoïciens*.

Quelle relation, dit *Pison*, y aura-t-il entre les *Molinistes* & les *Epicuriens?* ce sera, répondit *Samar*, la même chose sous deux noms differens; & le peu de difference qu'il y aura, consistera en ce que les *Molinistes* augmenteront la licence que les *Epicuriens* donnent aux hommes; ce seront les mêmes principes, mais les consequences des *Molinistes* seront plus outrées; de plus, ils adopteront le principe des *Stoïciens*, qui donne tout au libre-arbitre: ainsi, rendant l'homme maître de son bonheur ou de son malheur, il ne faudra pas être surpris, s'ils lui permettent, dans leur morale relachée, tout ce qui peut le rendre heureux; pourvû qu'il n'ait point d'autre intention que le plaisir, & que, par une criminelle audace, il ne prétende pas par sa conduite offenser les Dieux; & les *Jansenistes?* dit *Pison*; Ils abandonneront, dit *Samar*, le principe des *Stoïciens* sur la force imaginaire du libre-arbitre; mais ils ne s'en écarteront pas beaucoup, puisquils admettront une volonté victorieuse dans les Dieux pour les déterminer à suivre le bien & à éviter le mal; ce qui leur tiendra lieu de libre-arbitre, puisque le leur ne sera plus qu'un instrument, qui se contentera d'avoir l'honneur de concourir avec la volonté divine, qui lui fera faire le bien; ils s'imagineront, que l'homme étant entouré de miseres, de peines, de maladies, & de plus obligé de subir la rigoureuse loi de la mort, il faut qu'il

se

ſe ſoit attiré ces diſgraces par quelque infraction des ordres du ſouverain etre qui l'a creé ; que de là eſt venue la foibleſſe de ſa volonté pour le bien, & ſon penchant pour le mal; qu'enſuite ſon créateur, voulant le remettre dans ſon premier état, aura ſuivant eux envoyé la ſageſſe ſur la terre pour diminuer le poids de la concupiſcence, & qu'eu égard à cette ſageſſe, le libre-arbitre de l'homme recevra de nouvelles forces ; que les mérites de la ſageſſe determineront le créateur à faire dans la créature le bien qu'il en exige ; au reſte, ils ſeront grands prêcheurs de jeunes, de pénitences, de retraites, de mortifications, d'amour de la pauvreté, en un mot, de toutes les peines imaginables qui peuvent mortifier la chair ; en quoi ils differeront des *Moliniſtes*, qui etant plus amis d'eux mêmes, & ne voulant pas détruire en eux l'image de la divinité, ne demanderont, pour expiation des plus grands crimes, que le ſimple aveu de ſes deſordres ; moyennant quoi ils prétendront, que les Dieux ſeront obligez de les oublier, ou ils les y contraindront par brefs, bulles & conſtitutions venant de *Rome*.

Je ne ſçai, dit *Pomponius*, ſi des gens, qui doivent agir ſi cavalierement avec les Dieux, ſeront bien perſuadez de leur exiſtence ; oui, répartit *Samar*, ils croiront aux Dieux en leur maniere ; mais, vous autres *Romains*, vous etes de pauvres gens en matiere de réligion ; les ſiecles poſterieurs rafineront bien ſur vous ; que ne couvriez-vous du nom de myſtere l'enlevement d'*Europe*, ou la groſſeſſe de *Danae*? on ſcait bien, que les Dieux ne haiſſent pas le ſexe ; il ne s'agit que d'enveloper leurs actions de termes myſtiques pour les rendre ſaintes & ſacrées, & ſur tout d'exiger du peuple de croire ce qu'il ne comprend point ; *Amphytrion* remercie les Dieux de l'avoir fait cocu, mais on n'a pas crû que *Jupiter* en fût moins adultere pour avoir ſouillé le lit d'*Alc-*

*mene*

*mene*, & cela parce qu'on s'y eſt mal pris pour annoncer cette nouvelle au peuple; les Dieux raiſonnent autrement que les hommes.

Je n'ai encore rencontré perſonne, dit *Piſon*, qui raiſonnât comme vous; mais, dites moi, je vous prie, quels livres ſont dans cette tablette? volontiers, dit *Samar*; tous les livres que vous voyez ſous le nom d'*Epicure* contiennent ſa morale, ou y ont un raport eſſentiel, comme ſont *Eſcobar*, *Caramuel*, *Soto*, *Abeli*, & une infinité d'autres, qu'il ſeroit trop long de vous détailler; il n'en eſt pas tout à fait de même des livres qui ſont ſous le titre de *Zenon*, parce que, comme on a mis dans un méme endroit tous les ouvrages de la *Congregation de Saint Maur*, il ne laiſſe pas que de s'y en trouver quelques uns, qui apartiennent à la tablette d'*Epicure*; quoique ces auteurs doivent entreprendre la defence de la morale de *Zenon* & du *Stoïciſme* le plus ſevere, & que, pour cet effet, ils doivent mettre au jour les ouvrages de tous les philoſophes, qui les ont précedez dans leurs ſentimens, ſur tout d'*Auguſtin* Philoſophe *Affricain*, il ſe trouvera cependant parmi eux des *Epicuriens* cachez, comme *Martianai* & *Montfaucon*, qui donneront des editions de *Jerôme* & de *Chryſoſtome*, dont le premier aura de grandes querelles avec le Philoſophe *Affricain*, & l'autre ſera dans les principes *Anti-Janſeniſtes* ſur le libre-arbitre.

Par *Mercure*, dit *Piſon*, en feuilletant un livre qu'il avoit tiré des tablettes de la *Congregation de Saint Maur*, ces auteurs traiteront de toute autre choſe que de la morale; je n'ai jamais tant vû de nuditez, que depuis un moment, que je feuillette ce livre; n'eſt-ce pas, dit *Samar*, l'*Antiquité expliquée*, ouvrage latin-françois, avec des figures? juſte, dit *Piſon*; c'eſt dommage, que les figures en ſoient ſi mal gravées; il y auroit du plaiſir à les

voir; approchez, *Pomponius;* que penſez vous de ce ſacrifice de *Priape?* puis prenant tantôt un tome & tantôt l'autre, il diſoit ſelon les rencontres: corbleu, *Grecina*, étoit auſſi belle que cette *Venus:* voilà un triomphe marin, dont la *Venus* a tous les traits de *Meſſaline:* ah! *Pomponius*, voilà un *Adonis*, qui vous reſſemble en perfection: ces *Graces* doivent avoir froid; mais les divinitez ſont impaſſibles: corbleu ſoit de l'âne de graveur; un menuiſier avec ſon rabot en féroit autant, voilà des traits affreux & groſſiers; dites moi, Monſieur le Bibliothecaire, ce livre traite-t-il de jeunes, de pénitences & de mortifications? l'auteur ſera trop ſage, répartit *Samar,* pour prêcher ce qu'il n'aura jamais prattiqué: non, Monſieur; ce livre ne traite que des Dieux, des guerres, des édifices, des ſépulçres & des habillemens des anciens; ou plûtôt, c'eſt une compilation de figures priſes de côté & d'autre, & miſes à peu près ſelon l'ordre des tems; ne demandez à l'auteur ni critique, ni explication des images: il ne vous apprendra que ce que vos yeux peuvent voir, excepté, s'il rencontre des piéces, qui aient été expliquées par quelque ſavant; alors il vous les *peinturera* fidelement, en copiant avec exactitude l'auteur, qui lui aura developé des myſteres inconnus; ſi quelque fois il *perſonnifie* à tort ou à travers quelque nom, c'eſt moins par malice que par défaut de jugement; par une ſuite du même défaut, il mettra ſon *Latin* trop proche de ſon *François;* ce qui y féra reconnoître pluſieurs *Galliciſmes;* quelques lambeaux pris de côté & d'autre releveront ſon ouvrage, mais ils feront tort à ſon ſtile, dont ils feront paroitre le foible; pour ſe picquer d'érudition, il ſe fera honneur des penſées des *Epicuriens* les plus ſcelerats; ûn infame *Petrone*, qui ſera pendant ſa vie l'intendant des plaiſirs de *Neron*, ſera ſon auteur familier; les hiſtoires de *Quartilla*

*tilla*, de la matrone d'*Epheſe*, & le repas de *Trimalcion* ſeront des preuves autentiques des faits qu'il avancera; je ſuis même ſurpris, comment il n'aura pas fait entrer dans ſon ouvrage l'hiſtoire de *Circé* & de *Polienos*, non plus que les oiës ſacrées, quoi qu'il ait touché cette matiere; ſon ouvrage ſera d'abord aſſez bien reçu, & pourra enrichir les libraires & l'auteur, mais enfin il tombera ſi bas, qu'il ſera mépriſé de tout le monde, parce qu'on ſe convaincra, qu'il aura été mal executé; le deſſein étoit bon, mais au deſſus de la portée de l'auteur.

## CHAPITRE XIX.

### *Catalogue de quelques livres de la bibliotheque de la lune.*

PEndant que *Samar* faiſoit le panegyrique du livre de l'*Antiquité expliquée* & repreſentée en figures, *Celer* donna à *Pomponius* un manuſcrit, qu'il avoit trouvé ſur la table, avec ce titre: *Catalogue des livres de la Bibliotheque de la Lune: Tome cinq cens; Article dix-neuf: Livres de la compagnie de Jeſus.* Pomponius lut quelques titres, entre autres ceux-ci.

*La Vie de Monſieur* Colbert *Archevêque de* Rouen, *par le Pere* Buffier. *A* Quimpercorentin.

*Eloges des Chanceliers de* France, *par* Segault; *dedié à Monſieur* de Pontchartrain.

*Vie de Monſieur le Cardinal de* Noaille, *Archevêque de* Paris, *par* Richebourg.

*Problemes politiques, eccleſiaſtiques & jeſuitiques, par* Daniel, *dedié à Meſſieurs du Parlement.*

*Traité des droits des Parlemens, par* Jouvenci, *commenté par de* Laître; *a* Rome, *deux Tomes in folio.*

*Vie de* Philippe *Duc d'*Orleans, *Regent de* France *juſqu'en 1717. par* Tellier; à la Flêche.

*Traité des intrigues*, *par* Cauſſin, *revû par* Gallois, *2. tomes in 4.*

*La direction deſintereſſée des Suivantes*, *par* de la Ruë; *à* Pontoiſe.

*Traité dé l'Emulation entre les Profeſſeurs de Rhetorique*, *par* Porée.

*Traité de l'Humilité*, *par* Lucas, *commenté par* d'Aubonne.

*La Direction d'Intention pour les Actions indiferentes*, *par* Martineau.

*De l'Abſtinence du Vin*, *par* la Ferté.

*De l'Education des Enfans*, *par* Sanadon.

*Des doctes Amuſemens*, *par* Tournemine.

Pendant que *Pomponius* liſoit ce catalogue, *Piſon* l'interrompit, pour lui faire la lecture de quelques livres de la congregation de *S. Maur*, dont *Egnatius* lui avoit donné le catalogue. Il lut:

*Traité de l'importance de vivre en Congregation, pour ſe ſouſtraire à la jurisdiction Epiſcopale*, *par* d'Yfard; *à* Andouſias.

*Traité méthodique de la Raiſon & de l'uſage du Bon-Sens*, *par* Sainte-Marthe, *Auteur de la Rapſodie*, *intitulée*, *Traité de la Confeſſion auriculaire*, *contre le Miniſtre* Daillé.

*Des devoirs de l'Amitié*, *de la Reconnoiſſan-ce & de la Bonne-foi*, *par* Richard Bridet, *dedié à Monſieur* Rampnoux; *à* Lagny, *chez* Charles Mercier.

*De l'Utilité des Penſions Monaſtiques*, *pour conſerver l'eſprit de Pauvreté*, *par* Montfaucon, *dédié à la Famille* d'Eſtrées.

*Commentaire ſur le Traité de l'Utilité des Penſions Monaſtiques*, *par* Martin Bouquet, *dedié au Preſident* Lambert.

*Traité*

*Traité du Merite*, *par* Marcland, *revû par* Pisan, *augmenté par* Haudard, *mis en lumiere par* Ma-Gloire-Loz, *dit* Ruſtan.

*Apologie pour les Freres Convers*, *par* Thibauld, *dedié à Monſieur* Roger de Châteaufort.

*De l'Uſage qu'on doit faire du Revenu des Benefices*, *par* La Prade, *dedié à Mr. de* Beſons, *Archevêque de* Rouen.

*Traité de l'Agiotage & ſa pratique*, *à l'uſage des Officiers de la Congregation de* Saint Maur, *par* Bonnecaſe, *dedié à Mr.* Law.

*La vie du Commandeur* d'Aligre; *avec un Catalogue des bons Livres, qui peuvent former une Bibliotheque, par* Brammeret.

Pendant cette lecture, *Priſcus* avoit mis la main ſur un autre catalogue, qu'il donna à lire à *Piſon*; voici quelques uns des livres, dont il faiſoit mention.

*La Vie & la Mort du Comte de* Horn, *par le Secretaire de la Compagnie des* Indes.

*Avantures du Cardinal* Alberoni, *par le Marquis de* Grimaldo.

*Hiſtoire de la Naiſſance du Prince de* Galles *à* Rome, *dedié à la Princeſſe* Sobieski.

*La Vie de la Ducheſſe de* Berri, *par Mr.* Maſſillon *Evêque de* Clermond.

*Maniere d'apprendre à parler aux Perroquets*, *par la la Ducheſſe de* Vantadour; *ſe débite chez la* Villeford.

*Hiſtoire du* Miſſiſſipi, *par le Duc de* La Force, *dediée à Meſſieurs du* Parlement.

*Deſcription de la* Magdeleine *de* Traiſnel, *par* d'Argenſon, *dediée à Mr.* Dagueſſeau *Chancelier.*

*Retraite de la Comteſſe d'*Armagnac *aux Filles de* Sainte Marie, *par* Charles de Lorraine, *dediée au Duc de* Noailles.

*Les Qualitez réquises dans un Evéque*, *par* Du Bois, *Archevêque de* Cambrai, *dedié à Mr. l'Evêque de* Nantes.

*Traité du Cocuage & de ses Avantages*, *par le Maréchal de* Villars.

*Des Qualitez réquises dans un Soufflet pour être injurieux*, *par le Duc* d'Estrées, *dedié au Prince* Charles, *Grand Ecuier.*

*Systeme pour reduire les Moines rentez à Pension congruë, a fin de faire part de leurs grands biens aux pauvres Gentils hommes, qui se sont ruinez à l'armée*, par Vannier, *dedié au Cardinal* Du Bois.

(Voici un autre Catalogue qui courut Paris en 1721.

*Traité de l'amour du bien public, par M. le Duc d'Antin, dedié à M. le Duc de Noailles.*

*Reflexions sur la vie des Peres du desert, par M. l'Archevêque de Cambray, dédie à M. le Cardinal de Rohan.*

*Traité du mépris des bienséances, par Madame la Ducbesse de Saint Aignan, dédié à Madame la Ducheſſe la Mere.*

*Ancien Traité du mérite des bons Auteurs, tant de la Comedie que de l'Opera, par Madame la Ducheſſe de Gesvres, dédié à Madame la Maréchale de Villars*

*Traité de l'extrême ennuy de l'Indifference forcée, par Madame de Rupermonde, dédié à la Maréchale d'Estrées.*

*Traité des agrémens & des charmes de l'Inconstance, par Madame d'Evreux, dédie à Madame de Maillebois.*

*Traité du Respect qu'on doit aux Princes du Sang, par M. le Chevalier de Rohan, dédié à M. de Richelieu.*

*Traité des avantages qu'on tire en s'élevant au dessus de sa condition par le commerce du grand monde, mis en lumiere par Rousseau, dédié à Nointel.*

*Traité des Compagnies & des Societez des Dames, par M. de la Tremouille, dédié à M. de Monthason.*

*Traité de la fine Coqueterie pratiquée dans les provinces, par Madame de Vrillac, dédié à Madame de Sabran.*

*Traité de la Verité, par M. le Comte d'Usez; dédié à M. le Duc d'Elbeuf.*

*Traité des Plaisirs de l'Amour, par M. le Marquis de Gesvres, dédié à M. le Duc de S. Simon.*

*Traité de la Sûreté du Commerce, par M. de Coligny, dédié à M. l'Abbé de Bussy.*

*Traité de l'Adultere, par le Cardinal de Polignac, dédié à Madame la Ducheſſe du Maine.*

*Traité des mauvaises Paroles & des Discours impertinens, par M. le Comte de Charolois, dédié à Madame la Princesse de Conty la Mere.*

*Traité*

*Traité de l'Impuiſſance, par M. Danſezune, revû & corrigé par M. de la Rochepot.*

*Traité de l'Amour du Prochain, nouvelle maniere de cacher ſes défauts, par Madame de Beaufremont, dédié à Madame de Chatillon a l'Hôtel de Conty.*

*Traité de l'Impertinence, par M. le Duc de Louvigny, dédié a Madame de Montbaſon.*

*Traité des Poſtures de l'Aretin, par la Fillon, dédié a Madame la Ducheſſe de Luynes.*

*Traité des Douceurs du Cocuage, par Madame de Monaſterolles, dédié a Madame de Nesle.*

*Traité de la Methode d'accorder pluſieurs amies, & les faire vivre enſemble avec cordialité, par Madame de Maiſons, dédié a M. de Montbaſon.*

*Traité du plus fin Putaniſme, par la Preſidente Fillon, dédié a Madame de Boyer.*

*Traité de la moderation des Deſirs, & de la parfaite continence, par Madame Deſeſſars, dédié a Madame la Ducheſſe de Boüillon.*

*Diſpute redigée en forme de Diſcours familiers ſur la Nobleſſe & l'Extraction, par Madame de Jonſac, dediée a Mademoiſelle Haran.*

*Avertiſſement pour la Jeuneſſe de la maniere dont on entre chez Caſtel, par M. le Duc de la Tremouille, dédié a M. le Prince de Monbazon. La troiſiéme edition eſt ſous la Preſſe.*

*Reflexions ſur la honte ou jette la baſſeſſe d'un Choix indigne, avec une petite Nouvelle écrite a la main, venant agreablement au ſujet, par Madame de Lomaria, dediées a Madame de Verue.*

*Traité des devoirs de l'honnête-Homme, par M. le Duc du Maine, dédié a M. le Premier Preſident.*

*Tableau de l'Amour, conſideré dans l'état du Mariage, par Mademoiſelle de Duras, dedié a Mademoiſelle de Choiſeuil.*

*Le parfait Negociant, Traduction nouvelle, par M. le Duc de la Force.*

*Traité des Avantages du Commerce, du même Auteur.*

*Hiſtoire generale de la Police & de ſes Progrez, par M. d'Argenſon le fils, dedié a M. le Garde des Sceaux.*

*Diſſertation hiſtorique ſur les Richeſſes de la Compagnie des Indes, & de ſon Commerce floriſſant dans les quatre Parties du Monde, avec le denombrement de ſes Comptoirs le long du Fleuve Miſſiſſipy, par M. Crozat, dédié a M. le Maréchal d'Eſtrées.)*

Que diable, Monſieur le Bibliothecaire, continua *Piſon*, qu'eſt ce que tout cela veut dire? ma foi, je n'y connois rien; il y a bien des hiſtoires attachées, dit *Samar*, à tout ce que vous avez lû; les murailles ont des oreilles; je ne puis pas bien vous dire ici dequoi il s'agit; mais peutêtre que nous aurons occaſion d'en parler un jour; & je me ferai un plaiſir de contenter votre curioſité; &

pourquoi pas presentement? dit *Pomponius*; voïez vous, dit *Samar*, cette compagnie, qui entre par là bas? s'ils nous entendoient parler de ces matieres, ils croiroient que nous caballerions contre l'etat, parce qu'ils n'y entendroient rien; il s'agit de l'hiſtoire d'un autre monde, & d'un autre ſiecle, qui vous doit être fort indifferent: ainſi remettons cela, je vous prie, à une autre fois; dites-moi du moins, répartit *Pomponius*, qui ſont ces Meſſieurs que je vois là bas.

Ce Grand, dit *Samar*, que vous voïez au milieu, c'eſt nôtre magiſtrat; les dignitez chez nous ſont élective, & le mérite y a ordinairement plus de part que la faveur; Celui que vous voïez, & qui nous gouverne aujourd'hui, a été longtems grand-Prévôt, & c'étoit ſon veritable talent; c'eſt un homme hardi, intrepide, entreprenant, d'un eſprit vif & penetrant, fier, ambitieux, ſuperbe, œconome, honête, qui ne hait pas le ſexe, non pas qu'il en abuſe, mais il eſt bien aiſe de voir une belle perſonne; il a trois ou quatre garçons qui promettent beaucoup: Il les avance le plus qu'il peut; il fait peur à voir; il eſt plus noir qu'un *Egyptien*: Il ne peut ſouffrir perſonne qui partage le miniſtere avec luï; ſon tems finira, autant que nous pouvons le prévoir, pour ne pouvoir s'entendre avec ceux qui gouvernent avec lui; l'autorité du directeur des finances lui eſt inſupportable; mais il ſuccombera: quiconque a de l'argent a toûjours raiſon; le magiſtrat, que nous avions avant luï, eſt un homme integre & de probité; ſon tems étant fini, on ne pouvoit pas mieux faire, pour le faire regretter, que de lui ſubroger celui qu'on a mis à ſa place; on eſpere cependant qu'il pourra revenir ſur l'eau; mais on apprehende que ſi jamais la fortune lui eſt favorable, il ne ſacrifie au maintien de ſa propre grandeur ce qu'il a acquis de réputation;

putation; il a une nombreuſe famille; il n'eſt pas riche; il doit; comment faire? pour peu qu'on ait de naturel & qu'on aime ſes enfans, on s'attache au ſolide, en abandonnant une vaine réputation qui ne raporte aucun profit.

Ceux que vous voïez avec notre magiſtrat, ſont nos principaux officiers d'armée; il y en a peu parmi eux, qui connoiſſent la véritable généroſité; une de nos dames a dit dans une chanſon, que le plus vieux s'étoit fait mocquer de lui; on dit de l'autre, que ſa femme a le cœur tendre; celui-ci eſt un fou & un brutal, qui ne laiſſera point d'enfans; l'autre ne fait plus rien depuis qu'il ſe voit dans le premier rang; celui ci a plus l'air d'un magiſtrat que d'un General; l'autre eſt un fougueux, grand hableur, qui ne parle même aux dames que de feu & de ſang; il y a des prétendans au commandement, qui ſont gens de merite, mais en petit nombre; la pluspart ſont jeunes gens, qui n'ont rien de recommandable que leur nobleſſe; j'en ai vû un, qui eſt mort, être grand maitre d'un ordre militaire ſans avoir jamais tiré l'épée que pour faire du fleuret; nos dames ont de la vertu, elles conſervent la politeſſe, & ſoutiennent avec éclat la beauté de leur ſexe: Quoiqu'elles aient des manieres fort faciles, il eſt rare qu'on obtienne d'elles quelque faveur; à moins qu'on ne ſoit beau & bien fait, ou bien qu'on n'aie beaucoup d'eſprit & de naiſſance, ou, ce qui vaut tout cela, à moins qu'on ne leur faſſe de magnifiques preſens; elles ſont très-ſages, elles ne voudroient pas, pour une bagatelle, rien faire contre leur honneur.

## CHAPITRE XX.

*Hiſtoire du* Druide *de* Medoc. *Ordre du Pavillon. Portrait du* Prince de Reloſan.

PEndant que *Samar* s'étendoit ſur les louanges

des Dames, *Egnatius* qui s'amuſoit à lire les titres des livres, tomba, à la tablette des livres pieux, ſur trois petits tomes in douze, reliez à la *Janſeniſte*, intitulez: *Les Miracles du C. D. R.* Il en prit un, en lut quelques pages, & fut fort édifié de la ſainte vie de ce prelat; jugeant, que ce pourroit être du gibier pour *Piſon*, il lui fit part de ſa découverte; celui ci, ſans ſe donner la peine de les lire, demanda au Bibliothecaire ce que c'étoit. *Samar* ſe fit un peu prier pour lui en dire ſa penſée; mais *Piſon* l'en pria de ſi bonne grace au nom de la compagnie, qu'il ne pût ſe diſpenſer de s'expliquer.

Vous ſçaurez, dit-il, qu'en l'an du monde ſept mille-ſept-cens-douze ou quinze, ou environ, il y aura dans les *Gaules* un Druïde plein d'un vrai mérite; vous ſçavez ſans doute, que les Druïdes ſont les prêtres de cette nation; entre ces prêtres, il y en a de plus élevez en dignité les uns que les autres; celui dont il s'agit, ſera un des princes des prêtres de ſa nation; ces prêtres ſont obligez par leur ſacerdoce, à mener une vie exemplaire, chaſte, moderée, exempte de paſſions, & de plus à engager le peuple à ſe former ſur leur exemple; le Druïde de *Medoc*, dont parlent ces livres, ſera le prince de ſon tems le mieux fait & le plus accompli; il joindra à l'avantage d'une naiſſance royale toutes les plus excellentes qualitez, qui peuvent former un grand homme; il brillera entre les Druïdes de ſon tems par la ſolidité de ſon jugement & la pénétration de ſon eſprit; quelque embrouillée que doive être la religion *Gauloiſe*, il n'y aura de ſon tems, ni ſecte, ni parti, dont il ne puiſſe rendre les opinions probables par la ſubtilité de ſon genie; & quoiqu'il puiſſe paroître changer de ſentiment, dans le fond il ſera toûjours le même, c'eſt-à-dire un prelat eclairé ſçavant, & brûlant de zele pour la converſion des pecheurs; on le verra porter la charité juſqu'à ſe fami-

familiariſer avec toutes les dames de la cour de deux Rois & demi, pour les convertir & les engager à prattiquer la vertu; ſa conduite pleine d'honnêteté & de douceur ſera ſuſpecte aux maris jaloux; il préſervera cependant par ſon exemple la cour de ſon Roi de tous les maux qui ſont la ſuite de la corruption des mœurs; ne doutez pas, qu'il ne ſoit expoſé à la mediſance; il eſt impoſſible d'étre beau, bien fait, d'avoir de l'eſprit, de la naiſſance, de grandes richeſſes, & de ſe familiariſer avec les dames, ſans qu'on y trouve à redire; ſa vertu lui attirera des ennemis implacables; quelques dames de la cour, dont il mépriſera les offres, piquées au vif du plus ſenſible affront que des femmes puiſſent recevoir, corrompront un de ſes domeſtiques, afin de ſçavoir les noms de toutes les dames, à la converſion desquelles la charité de ce pontife s'employera; le perfide valet trahira juſqu'aux plus ſecrettes penſées de ſon maître; les dames outragées attribueront au Druïde de *Medoc* toutes les débauches de ſes pénitentes; & ſous le titre ironique de *Miracles du C. D. R.* feront de lui un portrait affreux, & lui imputeront tout ce que les crimes les plus énormes ont de plus ſcelerat: mais rien ne ſera capable d'ébranler la vertu du pontife; il decouvrira par ſes emiſſaires d'où vient le coup; il convaincra, le piſtolet ſur la gorge, ſon perfide domeſtique de la part qu'il aura euë à ce myſtere d'iniquité, & par une généroſité vraiement royale, il lui donnera la vie & la liberté, à condition que, s'il eſt aſſez témeraire pour continuer un ouvrage auſſi déteſtable, il mettra dans la préface du quatrieme tome, que le Druïde de *Medoc*, l'ayant convaincu de ſon crime, a eu aſſez de grandeur d'ame pour le lui pardonner.

Je ne croyois pas, dit *Priſcus*, qu'il ſe dût rencontrer tant de vertu chez des barbares; ce Druïde ſera digne

digne d'être *Romain*: Il en aura tout le merite; je trouve cette maniere d'insulter les gens des plus outrageantes; quoi! affecter de dire du bien d'un homme, pour le dechirer plus cruellement? donner à ses actions le titre de *Miracles*, pendant qu'on les peint des couleurs les plus noires, c'est une chose indigne, je ne dis pas d'un honête homme, mais d'un esprit juste; nos orateurs ne sont pas tombez dans ce defaut; quand *Demosthenes* entreprit *Philippe* Roi de *Macedoine*, il ne prit pas des detours pour lui reprocher ses vices; tout le monde sçait avec quelle vehemence *Ciceron* attaqua *Antoine*. Monsieur, répartit *Samar*, le titre de ce livre est une satyre des plus mordantes; le siecle, où ce livre paroitra, ne sera que trop fecond en ecrivains sinceres; il se trouvera des auteurs assez hardis pour ne menager ni la pourpre, ni le sceptre; & ils auront le malheur d'éprouver que tous les princes n'ont pas la vertu des Druïdes, & n'ont pas la générosité de son Alteſſe de *Medoc*; il n'y a que la verité qui offense; quelque grande que vous paroisse l'action de ce Druïde, elle n'est pas extraordinaire, puisque, laissant un attentat de cette nature impuni, il persuadera le public de son innocence, & convaincra ses ennemis de calomnie. Mr. dit *Celer*, je crois que ce Druïde doit descendre de vous en droite ligne; de la maniere dont vous defendez son parti, il faut que vos interets soient communs avec les siens; si Mr. dit *Pomponius*, vivoit du tems de ce Druïde, & que je lui entendisse tenir un pareil langage, je m'imaginerois, qu'il ne justifieroit le Druïde de *Medoc*, que pour gagner les bonnes graces des dames de son parti; vous en penserez, Messieurs, ce qu'il vous plaira, répartit *Samar*; mais je vous déclare, foi de Lunois, que les seuls interêts de la vérité offensée m'ont engagé à prendre sa défense; j'ai vû de si beaux eloges de ce pontife

tife dans les livres de ce tems où l'on parle de lui, que je ſuis convaincu que le Prince d'*Argentine* ſera le plus honête homme de ſon ſiecle; avoüez, dit *Piſon*, qu'il eſt heureux de vous avoir pour avocat; je vous laiſſe à penſer ſi la lecture de ſes *Miracles* nous eût donné de lui l'idée que vous ſouhaittez que nous en ayons; pour moi, dit *Pomponius*, j'euſſe lû le livre, & j'euſſe conclu que le ſaint qu'on y fête, devoit être le plus grand ſcelerat & l'homme le plus abominable de ſon tems; il eſt fâcheux d'irriter un homme qui ſçait écrire, puiſque la moindre choſe qu'on riſque, en l'offenſant, eſt ce que nous avons de plus précieux, ſçavoir la réputation & l'honneur; le Druïde y pourvoira, répartit *Samar*; il employera utilement une partie des ſes revenus à retirer les exemplaires, qui ſe ſeront répandus de cette edition, qui deviendra auſſi rare dans les *Gaules*, que les pucelages de vingt ans le ſont à *Rome*, s'il en faut croire *Piſon*.

Qu'eſt ce que c'eſt, dit *Egnatius*, que ce bâtiment magnifique que je decouvre là bas le long de la riviere, qui y fait face d'un côté, & de l'autre donne ſur un grand jardin? c'eſt, repartit *Samar*, l'ancienne demeure des Rois du païs; on conſerve ce bâtiment à cauſe de ce gros *Pavillon* que vous voyez au milieu, pour perpetuer la mémoire d'un *ordre de Chevalerie* qui y a été inſtitué; *Megas* Roi de cette nation laiſſa en mourant pour héritier de de ſon empire un fils unique, qui à peine avoit ſoixante treize lunes; il fut aſſez long tems ſous la tutelle des grands du royaume, qui, pour ſa ſûreté, l'avoient, pour ainſi dire, enfermé dans ce pavillon avec leurs enfans; le jeune Prince, à qui l'eſprit venoit avec les années, voyant le dur eſclavage où on le réduiſoit, de l'avis des jeunes ſeigneurs qui étoient avec lui, inſtitua un *Ordre de Chevalerie*, qu'il apella l'*Ordre du Pavillon*. Les grands

Grands furent bien tôt avertis de ce trait du jeune Prince; ils conçurent facilement, qu'il ſoupiroit après la liberté; ils la lui accorderent, & ce Prince depuis qu'il l'eut obtenuë, ne fit plus de *Chevaliers du Pavillon*, excepté lorſqu'il étoit en colere contre quelque Seigneur; alors, *je vous fais*, lui diſoit-il, *Chevalier du Pavillon*; c'étoit lui dire honêtement qu'il gardât les arrets; ſans doute, repartit *Priſcus*, que ce Prince fut un grand monarque, puiſque dans ſa plus tendre jeuneſſe il donnoit de ſi belles marques de ſon eſprit.

Il trouva, répondit *Samar*, ſon Royaume dans un très bon état; *Reloſan* ſon oncle, qui prit le gouvernement des affaires, s'étoit diſtingué dans le conſeil & au camp par ſa prudence, par ſon habileté & par ſa bravoure; il paſſoit pour le ſeigneur le plus accompli, le meilleur capitaine & le plus ſage conſeiller de ſon tems; *Megas*, à qui ſon mérite étoit ſuſpect, & qui ne voyoit qu'avec jalouſie briller dans ſon neveu des vertus qu'il croyoit devoir apartenir à ſon fils, n'avoit pas pour lui tous les égards qui étoient dûs à ſa naiſſance; ce ne fut qu'à regret, qu'il laiſſa en mourant ſon fils ſous ſa tutelle, de telle maniere cependant, qu'en lui donnant les principaux de la cour pour adjoints dans l'autorité ſouveraine, il lui avoit lié les mains d'une façon, qui auroit été une ſource éternelle de diviſions, ſi les Grands, qui apprehendoient les déſordres inévitables d'une guerre civile, ne lui euſſent cedé de bonne grace ce que *Megas* lui avoit ôté, & ce qui lui appartenoit par le droit de ſa naiſſance; a peine fut il déclaré Prince, qu'il commença ſon adminiſtration par recompenſer la vertu & punir le vice; tous ceux qui avoient abuſé du maniement des finances, pendant le regne de *Megas*, furent obligez de rendre au Prince ce qu'ils avoient volé au peuple, il honora le Senat

de

de ſa protection, & lui donna les marques les plus ſenſibles de ſes bonnes graces, en confiant à un de ſes membres le ſecret des affaires, le prenant pour chef de ſon conſeil & miniſtre de l'empire; le ſénat enflé de ſa proſperité & idolâtre de ſa propre grandeur crût que le tems etoit venu, qu'il pourroit ſe mêler des affaires de l'etat, dont il y avoit long tems qu'il déſiroit avoir connoiſſance; il paya ſon bienfaiteur d'ingratitude, & par des remontrances trop hardies & entreprenantes mérita ſa disgrace; le prince ôta ſa confiance au miniſtre, & la donna à un ſeigneur qu'il crût la mieux mériter; les ſenateurs irritez d'un affront, qui retomboit ſur eux, donnerent quelques marques de mécontentement; quelques uns furent punis de l'exil, pour intimider les autres; les ennemis de l'etat toûjours prêts à profiter de ſes diſſentions armerent de tous côtez: mais ils eurent le chagrin de voir leur païs devenir le théatre de la guerre, & leurs villes & leurs campagnes être en proye aux armes ennemies; de ſi grands mouvemens ne purent ſe faire qu'avec des depenſes exorbitantes; le Prince, pour y ſubvenir, donna pour un tems à une choſe aſſez commune le prix & la valeur de l'argent; il paya les dettes de l'etat, fit la paix avec ſes voiſins diminua les impots, humilia le Senat rébelle à ſes ordres; calma les differends ſurvenus entre les philoſophes au ſujet de la religion, & donna en tout tems des marques d'un eſprit vif, ſublime, agiſſant, penetrant & univerſel; il ſçût braver les perils ſans hazarder l'etat, retint le peuple & les princes dans le reſpect, fit ſentir ſon authorité à ceux qui avoient voulu lui diſputer le gouvernement, & fit convenir tout le monde que, depuis l'origine de la monarchie, jamais on n'avoit vû regner un prince ſi actif & ſi vigilant; il mepriſa le Senat, juſqu'à le rappeller de ſon exil, lui rendre ſon authorité, & la confiance à ſon miniſtre;

moins

moins par timidité, que pour apprendre aux Senateurs, que, puisqu'il pouvoit regner sans eux, il ne craignoit pas qu'ils osassent tenter de vouloir regner avec lui. Il aima ses enfans ..... sans vous faire tort, Monsieur le Bibliothecaire, dit *Pison*, n'êtes vous point panegyriste de votre metier? corbleu, vous dites du bien de tout le monde; si j'avois un auteur à choisir pour ecrire ma vie, je n'en prendrois pas d'autre que vous; après l'eloge magnifique, que vous avez fait de votre Druïde de *Medoc*, je vous croyois epuisé en louanges; mais vous venez de nous faire du prince de *Relosan* un portrait des plus beaux & des plus avantageux qu'on puisse faire d'une personne de sa qualité; vos ancêtres n'ont-ils pas reçu quelque gratification de lui? vous me connoissez peu, repartit *Samar*; je ne vends pas mes louanges au poids de l'or; je sçai rendre justice au mérite; mais n'exigez rien davantage de moi; si le prince de *Relosan* eut eû moins de belles qualitez, je n'en aurois pas tant dit de bien; il se trouve assez de personnes qui disent du mal des Princes; soufrez qu'au moins un seul homme vous parle en leur faveur.

## CHAPITRE XIII.

*Eloge literaire d'un savant homme.* Pomponius *&* Pison *vont au* Menelas, *où ils se marient pour trois jours.*

JE suis charmé de vôtre conversation, dit *Pomponius*; & je souhaiterois en pouvoir profiter plus long tems; mais une partie de plaisir, que j'ai faite avec *Pison*, m'en privera pour quelques jours; je vous laisse ces Messieurs; *Pison* & moi nous allons prendre congé de vous pour une huitaine; *Pison*, avant que de quitter *Samar*, lui rendit les *quatre petites Lettres* qu'il lui avoit prêtées, en lui deman-

demandant qui pourroit en être l'auteur; ce ſera, lui répondit *Samar*, un *Ichtyophage* noir, d'une origine aſſez incertaine; ſi vous n'etiez pas ſi preſſez de partir, je vous ferois voir un petit ouvrage, où il tachera de ſe defendre contre quelques auteurs, qui ne l'épargneront pas; comme il ſera infatué de ſa prétenduë nobleſſe, il s'y tracera une eſpece de genealogie, pour prouver qu'il deſcend de *Rondibilis* medecin de *Fontevrauld*, célèbre dans *Rabelais*; par reſſemblance de nom, il ſe fera parent de quelques mechans auteurs, qui auront écrit un ſiecle avant lui; il ſe dira allié de quelques magiſtrats & autres perſonnes de diſtinction: mais, ce qui divertira le public, il ne dira rien, ni de ſon pere, ni de ſa mere; ne croyez pas, qu'il doive venir au monde ſous une feuille de chou; il paſſera prudemment ſous ſilence un article, qui ne l'aideroit pas à prouver ſes ſeize quartiers; pour celui-là, Monſieur, dit *Pomponius*, il faut qu'il doive avoir peu de mérite, puisque vous ne faites pas ſon panegyrique; ce n'eſt pas, repartit *Samar*, faute qu'il ne doive ſalir bien du pappier; une *Vie de Caſſiodore*, qu'on lui imputera, lui fera honneur, quoiqu'il n'y ait pas plus de part que vous; les ouvrages de *Gregoire le Grand* Pontife *Romain*, qu'il mettra au jour, ſeront un monument éternel de ſon ignorance, de ſon peu de goût & du defaut de ſon jugement; vingt ans après ſa mort, on ſera obligé d'en donner une autre edition, ſur les memoires que le ſavant *Ichtyophage Coûtant* aura laiſſez; ſur la fin de ſes jours il entreprendra de corriger & d'amplifier un ancien *Catalogue de Druïdes Gaulois*; mais il travaillera avec tant de précipitation & ſi peu de lumiere, que ſon ouvrage ne ſera utile qu'à ceux qui voudront faire des litanies; bien loin de s'étendre un peu ſur chaque Druïde, comme un homme habile, qui auroit du jugement ne manqueroit

queroit pas de faire, il ne mettra avec l'année de leur vie que leur nom, ou tout au plus quelque epithete maligne ou honorable, selon qu'ils auront favorisé le *Stoicisme*, dont il fera profession exterieure, de plus, pour grossir son ouvrage, il le chargera du recueil inutile de plusieurs vieilles pancartes, qu'il prendra pour la base de son ouvrage, quoi que dans le corps il ne s'en serve que pour le nom & le tems où aura vêcu le Druïde, dont elles feront mention; il n'oubliera pas de rapporter la lettre de *Bajazet* Empereur *Turc* à *Alexandre* VI. Pontife *Romain*, pour le prier de faire *Cibo* Cardinal parfait; ce qui sera un trait des plus malins de l'ouvrage de cet *Ichtyophage*, auquel cependant on ne fera pas toute l'attention nécessaire, quoiqu'il doive rapporter cette piece dans les instrumens de son premier tome; son humeur emportée & vindicative..... Monsieur, dit *Celer*, en interrompant *Samar*, vous nous avez fait un portrait si avantageux du Druïde de *Medoc* & du Prince de *Relosan*, que je plains cet *Ichtyophage* de n'être ni Druïde, ni Prince; il sera l'un & l'autre, répondit *Samar*, mais cela ne m'engagera pas à lui prodiguer mon encens, puisqu'il ne sera redevable d'une de ces qualitez qu'à la coûtume, & qu'il n'obtiendra l'autre qu'avec brigues, cabales & factions, & qu'après l'avoir obtenue il se contentera du tître, & abandonnera les affaires au caprice de son secretaire; je sçai rendre au vrai mérite ce qui lui appartient; la fausse vertu ne me plût jamais; pour rendre justice à un homme, quand je n'en puis pas dire de bien, je ne puis m'empêcher de dire ce que j'en sçai; Monsieur, dit *Pison*, je mettrai si bon ordre à mes affaires, que je vous obligerai de dire du bien de moi, malgré que vous en aïez; sur tout je vous promets par *Minerve*, de ne jamais me mêler d'écrire; vous déchirez trop impitoya-

pitoyablement un pauvre auteur qui ſouvent n'écrit que pour une once de fumée, & à qui le ſître de ſavant fait plus de plaiſir que dix mille livres de rente. Meſſieurs, je vous ſouhaite le bon jour, juſqu'à honneur de vous revoir.

*Pomponius* & *Piſon* reprirent le chemin du *Menelas*, où l'amour les rappelloit; leurs dames avoient autant d'impatience de les revoir, qu'ils temoignoient d'empreſſement à ſe rendre auprès d'elles; ils ne furent pas longtems ſans avoir le plaiſir des les entretenir; les *Lunoiſes* ſont fôrt polies & fort engageantes; elles ont autant de vertu que de beauté, & ſcavent retenir par leur mérite les perſonnes dont elles acceptent le ſervice; après pluſieurs parties de plaiſir, où nos *Romains* avoient joui de toutes les douceurs que *Venus* repand ſur les yeux & ſur les levres des amans, ils réſolurent, comme ils avoient peu de tems, d'épouſer leurs dames pour trois jours, ſelon la coûtume du païs, qui permet de ſe marier pour autant de tems que l'on veut; les jardins de *Marcioppe* furent choiſis pour cette fête; toutes les perſonnes de diſtinction du *Menelas* y furent invitées; elle fut des plus magnifiques; les répas étoient exquis, & tels que les euſſent ordonnez *Luculle* ou *Conremoulins*; la muſique étoit de la compoſition d'*Orphée*; les graces avoient inventé les jeux, & les genies de *Menandre*, de *Terence* & de *Moliere* avoient compoſé la comédie; une avanture, où la fortune ſe plût à ſignaler ſa bizarrerie, égaya la fête; les *Lunois* ont accoûtumé d'enlever la premiere nuit des nopces, les nouvelles mariées à l'iſſuë du répas, lorſque les dames leur ont voilé les yeux; il eſt rare, que celui qui fait l'enlevement, n'obtienne la premiere faveur, quand il ſçait bien menager ſa fortune; les nouveaux mariez s'y oppoſent & ne ſont pas toûjours les plus forts; on avoit déja commencé la

cérémonie, les nouvelles epouſées étoient voilées, & les jeunes Seigneurs du *Menelas* faiſoient tous leurs efforts pour les enlever, lorſque *Pomponius* & *Piſon*, voyant qu'ils ne pouvoient ſe defendre contre la multitude, & qu'ils ſeroient obligez de ceder au grand nombre, prirent parti d'enlever chacun leur dame: mais le hazard permit que *Pomponius* prit celle de *Piſon* & *Piſon* celle de *Pomponius*; les jeunes Seigneurs *Lunois*, qui s'apperçurent de l'erreur, ſongerent moins à les en avertir, qu'à les éngager à couronner l'avanture; ils feignirent encore quelques efforts pour enlever les belles, & laiſſerent échaper inſenſiblement les *Romains* avec leur proie; ils prirent chacun une allée differente, au bout de laquelle l'amour leur avoit préparé un lit de gazon; & croyant poſſeder chacun ſon epouſe, ils jouirent des plaiſirs permis aux perſonnes unies enſemble; a peine eurent-ils conſommé leurs délices, que, dévoilant les beautez qui étoient entre leurs bras, ils furent tous quatre également ſurpris de l'erreur où ils étoient tombez; & n'oſant contredire ouvertement l'ancienne coûtume de ne dévoiler les dames qu'aprés les plaiſirs reçus, ils s'en tinrent chacun à ce qu'ils avoient; quand on voulut ſe mocquer d'eux, lorſqu'ils rejoignirent la compagnie, ils déclarerent, qu'ils prenoient pour epouſes celles que la fortune leur avoit données. Les deux jours ſuivans ſe paſſerent, comme les premiers, en jeux, en danſes & en plaiſirs; mais nos *Romains* furent fort ſurpris, dans les libertez que le mariage leur permettoit de prendre avec leurs epouſes, de voir qu'elles avoient au deſſous du ſein gauche un trou bouché par un criſtal des plus clairs, au travers duquel on leur voyoit le cœur: ſi nos *Romaines* avoient une fenêtre ſemblable, cela nous ſeroit d'un grand uſage: puis examinant la ſtructure des cœurs de leurs dames, ils trouve-

rent

rent qu'ils portoient toutes leurs penſées en lettres hiéroglyphiques; ils euſſent été longtems à les expliquer; mais leurs dames leur en donnerent la clef, & ils connurent qu'ils étoient autant aimez qu'ils aimoient; *Piſon* ſeul ſoupiroit; il eut ſouhaitté moins de majeſté ſur le viſage des *Romaines*, pourvû qu'elles euſſent eu une fenêtre au cœur, ſemblabe à celle des *Lunoiſes*; elles ne nous en impoſeroient pas comme elles font, diſoit-il, s'il nous étoit libre de lire auſſi tôt ſur leur cœur ce qu'elles ont dans l'ame; qu'un mari ſeroit heureux, de pouvoir connoître par cet indice, ſi un autre ne partage pas avec lui des plaiſirs qui lui ſont dûs: il s'informa de quelle maniere leur venoit un ornement ſi utile & ſi néceſſaire; apprenant qu'elles naiſſoient ainſi, il ſouhaita pluſieurs fois, qu'il fût poſſible aux dames *Romaines* d'accoucher dans la lune; *Pomponius* n'étoit pas d'une opinion contraire; mais voyant qu'il étoit inutile d'y penſer, il propoſa à *Piſon* de continuer leur plaiſirs, ſans s'amuſer à des ſouhaits inutiles; ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine à lui perſuader; les trois jours étant expirez, ils firent de magnifiques préſens à leurs dames, & les prierent, que, s'ils étoient aſſez heureux pour devenir peres dans la lune, elle donnaſſent leurs noms aux enfans, dont elles ſeroient les meres; la dame avec laquelle *Pomponius* avoit eu commerce, eut une fille, qu'elle appella *Popo* du nom de ſon pere, & celle que *Piſon* avoit épouſée eut un garçon qu'elle nomma *Sulpice*; nous pourrons raconter dans la ſuite les avantures de ces deux perſonnes; nos *Romains*, après avoir pris congé de leurs dames, allerent au magaſin des pucelages où *Pomponius* ſe doutoit que le ſien pouvoit être retourné; effectivement il le trouva à la porte, où il prenoit un peu l'air, & ſe repoſoit des fatigues qu'il avoit eues au *Menelas*; il le reprit & ils con-

tinuerent leur chemin vers le *Snellius*, où ils arriverent au tems qu'ils avoient promis.

## CHAPITRE XXII.

### Manuscrits & Medailles *de la Bibliotheque de la Lune.* Conversation *des Romains.*

PRiscus leur dit que pendant qu'ils avoient été absens, *Samar* leur avoit fait voir les manuscrits & les medailles de la Bibliotheque; qu'y-avez-vous trouvé de remarquable? dit *Pison*; peu de chose, répondit *Priscus*: *Samar* les estime fort, & je crois que c'est ce qui fait tout leur prix; ce n'est pas qu'il n'y en ait de fort beaux, soit en rouleaux, écorce d'arbre, ou parchemin; il nous en a fait voir trentre sept d'un même ouvrage, qui sont presque tous differens; l'un dit bleu, ou l'autre dit rouge; l'un affirme ce que l'autre nie; ensuite pour nous convaincre de l'utilité des manuscrits, il nous a fait voir deux editions differentes de cet ouvrage, dont une favorise les *Epicuriens*, & l'autre soûtient le *Stoicisme*; toutes deux fondées en bons & anciens manuscrits, de l'autorité desquels il n'est non plus permis de douter, que de la divinité de *Phœbus:* ce qui m'a persuadé que ces piéces étoient excellentes pour prouver toutes les opinions, qu'on veut defendre; il nous a fait voir des manuscrits supposez, si semblables aux veritables, que s'il ne nous eût averti de la fourberie, nous les eussions tous crûs également bons.

Vous ne nous parlez pas, dit *Egnatius*, de la supercherie, dont il nous a fait l'histoire; pour moi j'en ai bien ri, dit *Celer;* voici à peu-près ce que c'est: pendant environ mille ans, tous les sçavans attribueront à *Plaute*, *Ciceron*, *Terence*, *Horace*, *Virgile*, *Catulle*, *Martial*, & une infinité d'autres auteurs posterieurs, dont je ne sçai si j'ai bien re-

tenu

tenu les noms, (ils s'appelleront je croi, *Gelaſe*, *Gregoire*, *Auguſtin*, *Ambroiſe*, *Hilaire*, *Proſper*, *Fulgence*, & autres,) tous les ouvrages qui portent leur nom; fondez en cela ſur d'anciens manuſcrits, & ſur une tradition fidele, qui ſans diſcontinuer depuis la vie de ces auteurs juſqu'aux ſiecles poſterieurs, fera foi que les ouvrages qu'on leur attribuera, ſeront d'eux, & leur auront été attribuez en tout tems; cependant un *Ichtyophage* noir s'inſcrira en faux contre l'autorité des manuſcrits & l'uniformité de la tradition: Il s'attaquera d'abord aux auteurs *Romains*, & fera voir qu'ils ſont ſuppoſez, qu'il n'y a rien de plus incertain que ce que l'hiſtoire dira; que *Ciceron*, *Terence*, *Horace*, *Virgile* ne ſont que des noms chimeriques, dont des auteurs anonymes auront orné leurs ouvrages; il étendra ſon grand principe par un *Pyrrhoniſme* étudié, à tout ce qui regardera la religion, & fera voir qu'on en aura impoſé au monde ſous le titre ſpecieux de bons & anciens manuſcrits qui faiſoient foi de ce qu'on avoit avancé: mais il aura le malheur de débiter ſon ſyſtême dans un tems où l'on ſera ſi fort infatué du mérite des manuſcrits, qu'il ſera obligé ſous peine de deſobéiſſance, à chanter la palinodie; ce qu'il fera de très-bonne grace, en avouant qu'il faut parler comme la multitude, quoiqu'on penſe autrement; quoi, dit *Pomponius*, un homme convaincu par ſon étude, ſon experience & ſon travail, qu'une choſe n'eſt pas, croiant de plus avoir l'évidence du contraire, dira cependant de bouche qu'une choſe eſt noire, quoiqu'il ſoit perſuadé qu'elle eſt blanche! Il fera bien plus, ajoûta *Egnatius*; nonobſtant ſa palynodie, il entreprendra de donner dans ſon ſyſtême le recueil du réſultat de toutes les *Aſſemblées generales des Pontifes* de ſa religion: Il ne faudra pas moins que l'authorité du Prince pour le diſpenſer d'un tra-

vail si épineux; je sçais bien, dit *Priscus*, que les hommes sont fous; mais j'ai admiré qu'un savant doive porter l'extravangance si loin: *Samar* nous a raconté, au sujet des manuscrits, une histoire qui ne vaut pas mieux que la premiere; il arrivera, nous a-t-il dit, qu'on poussera si loin l'affection qu'on aura pour la vénérable antiquité, que dans un etat des mieux policez on regardera comme les premiers hommes du siecle, ceux qui sçauront le mieux déchifrer un manuscrit: alors le Druide de *Sedan*, jaloux de l'antiquité de sa race voudra prouver par un vieux manuscrit, qu'il descend en droite ligne d'un Empereur des *Gaules*; il fera feuilleter les anciens regitres fanatiques d'un repaire d'*Ichtyophages*, & prouvera, au jugement des experts, quoi qu'en depit du bon sens, que l'Empereur, dont il prétend descendre, aura été pere avant l'âge de neuf ans, mais le Prince regnant, justement irrité contre l'insolence & l'ignorance des dechifreurs de manuscrits, les envoyera cent milles loin de sa personne apprendre à lire, ou du moins à debiter leurs sornettes avec plus de précaution.

Entre autres manuscrits, dit *Celer*, il nous en a fait voir un en parchemin, écrit en lettres d'or, intitulé: * *Histoire de l'Ordre de la Calotte, dedié à Monseigneur le Druide Moal, Instituteur de l'Ordre.*

Cette

* Pour donner au juste l'origine du *regiment de la Calotte*, il faut sçavoir que les railleurs qui formerent ce pretendu regiment au commencement de la minorité de Louis XV. ont eû en vüe ces expressions qui ont passé en proverbe, *il lui faut une Calotte de plomb, il n'a pas de plomb dans la tête.* Sur ce principe il plut aux railleurs & aux petits maitres de la cour d'enroller dans ce regiment tous ceux qu'ils crurent meriter d'être relevés, pour des defauts ridicules & pour des fautes grossieres: & comme la raillerie ne s'attache qu'a ceux qui en valent la peine, on n'enrolla parmi les troupes de la *Calotte* que des personnes la plûpart connues & distinguées ou par leurs emplois, ou par leur naissance, ou par leur esprit.

Une petite addition à la fin de cet ouvrage achevera d'éclaircir l'*histoire de la Calotte.*

Cette piéce eſt remplie des plus jolies poliſſonneries du monde, & pourra avoir ſon uſage, puiſqu'elle contient en abregé la vie de tous les Princes, Seigneurs & Druides, qui ſeront chevaliers de cet ordre; c'eſt un tiſſu de ſaillies & de pointes d'eſprit, qu'on ne peut payer, entre autres choſes il y a la *Vie du Chat Majordome* de Monſeigneur *Moal :* ce chat voyant un jour un *Singe* beau comme les amours, lequel ſervoit ſon Alteſſe poliſſonne en qualité de maitre d'hôtel, fort triſte de ce qu'il lui falloit faire jeuner ſon Alteſſe, parcequ'il n'avoit reçû pour la depenſe de la table qu'un morceau de pappier grand comme la main, qui n'étoit bon, ni à rôtir, ni à bouillir; ce chat, dis-je, s'aviſa d'un tour de ſon metier, pour faire plaiſir au maître d'hôtel; il ſe met en campagne: auſſi-tôt toutes les ſouris de la maiſon, averties de ſa marche, ſe retirerent dans leurs cellules; le majordome ne trouvant pas de gibier au grenier ni à la cave, ſe reſſouvint qu'il avoit ſenti pluſieurs fois autour de ſon maître une certaine odeur qui lui étoit aſſez familiere; il court au flaire, entre dans la chambre de ſon maitre, va dans le cabinet, où il trouve ſon Alteſſe occupée à compoſer un ample commentaire ſur la *Vie de Margot des Pelottons*, *ſuivante de la Samaritaine du Pont-neuf*; l'odeur frappe ſon nez, & lui promet du gibier : le majordome furette de tous côtez dans le cabinet ſans rien trouver; il s'apperçoit ſeulement, que plus il approche de ſon maitre, plus l'odeur agit ſur lui: enfin il flaire ſon maitre, & reconnoit qu'il pourra faire capture; le voilà qui grimpe le long de ſes jambes; un pied au deſſus il trouve comme une éponge ſeche, qu'il prend d'abord pour une ſouris; mais ayant reconnu ſon erreur, il avance & lui chatouille le corps plus haut ſans rien trouver; plus ils monte, plus il ſent l'odeur; il ſe met en

embuſcade ſur l'épaule de ſon Alteſſe, & entendant un petit bruit, il approche ſon muſeau de l'oreille de Monſeigneur; en même tems le *Suiſſe* s'avance pour voir qui eſt celui qui frappe à la porte; mais comme il avançoit un peu trop la tête, il ſe ſentit pris au collet par le chat, qui l'emporta bien joïeux au majordome, à qui il le conſigna, pour être mis en civette, pour le repas de ſon Alteſſe; c'étoit le plus joli rat du monde, il avoit fait ſes humanitez au *Pleſſis*, & un cours de rhetorique aux *Jeſuites* ſous *Porée*. *Montenpuis* lui avoit enſeigné la philoſophie, & *Hubi* la theologie; il avoit reçû le bonnet de Docteur de la maiſon de *Navarre*; en ſuite il étoit devenu directeur des *Moniales*, qui l'avoient remercié de ſes ſervices, parce qu'il mangeoit toutes leurs chandeles; il avoit été trop heureux d'entrer en condition chez ſon Alteſſe, qui lui avoit donné une de ſes chambres vuides, avec l'office de *Suiſſe* de ſa tête: comment, dit *Pomponius*, avez-vous retenu toutes ces folies? on retient plûtôt, dit *Priſcus*, une hiſtoriette de cette nature, qu'un précepte de philoſophie.

Avez-vous été auſſi content des medailles, que des manuſcrits? dit *Piſon*: c'eſt à peuprès la même choſe, continua *Priſcus;* mais à ce que nous a dit *Samar*, on ſera encore plus fou au ſujet des medailles que des manuſcrits; elles ſeront hors de prix; les perſonnes mêmes de diſtinction ſe feront un mérite de les connoitre; il ſe trouvera même des dames, qui ſe piqueront de cette ſçience; il y aura d'habiles antiquaires, qui vendront juſqu'à leur patrimoine pour ſe faire un cabinet complet de medailles; que ſera-ce donc que ces medailles? dit *Pomponius*; ce ſera, repartit *Egnatius*, nôtre monnoie d'aujourd'hui, celle des ſiecles qui nous auront précedé, & de ceux qui nous ſuivront; comme cette monnoie deviendra rare, on ſe piquera

quera d'en avoir pour connoitre les princes, & en tirer quelques connoiſſances pour l'hiſtoire; cela me paroit fort ſujet à caution, dit *Celer*, parce qu'il n'y a rien de plus facile à contrefaire; s'il eſt vrai, comme *Samar* nous l'a dit, que les medailles doivent être hors de prix, qui peut empêcher un impoſteur, qui s'y connoitra, d'en frapper, ſur tout de celles qui manqueront? l'art des connoiſſeurs, ajoûta le Bibliothecaire, ne s'étendra pas ſi loin qu'on ſe l'imaginera; les plus habiles ſont ſujets à ſe tromper.

Mais peut-on ſçavoir, Meſſieurs, ce qui s'eſt paſſé dans vôtre voyage? auſſi-tôt *Pomponius* fit part à la compagnie des avantures qui leur ètoient arrivées pendant leur mariage de trois jours, ce qui la divertit, excepté *Priſcus*, qui, pour éviter de ſemblables nôces, propoſa de quitter ce pays; *Egnatius* fut d'avis de faire le tour de la lune, avant que d'en ſortir; par *Pollux*, dit *Piſon*, nous hiverne-rons donc ici; corbleu, nous en avons pour plus d'un an; ſi vous voulez tant courir, je promets que j'irai vous attendre au *Menelas*; & qu'y ferez-vous, dit *Egnatius?* ce que vous n'étes plus en âge de faire, repartit *Piſon*; c'eſt une louable coûtume en ce païs, de ſe marier pour autant de tems que l'on veut; corbleu, je m'y marierai tous les jours pour vingt-quatre heures; ſi *Pomponius* veut m'en croire, il en fera autant au *Fracaſtor*; il en ſera plus à portée de ravoir ſon pucelage quand nous partirons; pour moi, Meſſieurs, dit *Pomponius*, je me trouve bien ici; quelque penchant que j'aie pour l'amour, rien ne me charme tant que la vuë d'une belle Bibliotheque; quand je vois des livres, je ſuis dans mon élement; où irons-nous pour être mieux qu'ici? il y a encore une infinité de choſes que nous n'avons pas vues; *Samar* eſt homme d'eſprit, obligeant, gracieux, & dont la converſation

ſation nous dédommagera aſſez du plaiſir que nous pourrions avoir à parcourir la lune; nous ſommes maitres de nôtre tems; nous n'avons pas quitté *Rome*, pour y retourner ſi-tôt; quand nous paſſerions ici un luſtre, nous y trouverions toûjours dequoi nous divertir; reſtons encore ici quelque tems, nous verrons toûjours bien le reſte; quand *Piſon* ſentira ſes beſoins, en deux ou trois jours il peut ſe rendre au *Menelas*; ou ſi nôtre compagnie lui eſt trop precieuſe pour la quitter, j'ai vû au *Snellius* plus d'une belle perſonne capable de captiver un cœur; vous avez raiſon, dit *Egnatius*; allons voir de compagnie les dames, & faiſons l'amour pour *Piſon*, afin de l'engager à reſter ici; vous attriſtez *Priſcus*, dit *Piſon*; je lis ſon chagrin ſur ſon viſage: mais faiſons mieux; il faut contenter tout le monde, quand on le peut, tachons de lui procurer auprès du magiſtrat l'éminente qualité de Profeſſeur en philoſophie: ah! dit *Pomponius*, j'en ſuis; j'aurois bien envie de voir les *Lunois* devenir *Stoïciens*; je les ai aſſez étudiez, ils ne me paroiſſent pas beaucoup de vocation pour cela, principalement les dames; encore vaut-il mieux étre d'un parti que de n'en tenir aucun; je vous prie donc, mon cher *Priſcus*, de vous reſoudre à prendre le titre de philoſophe dans la lune; & méme en cas de beſoin, des lettres de naturaliſation: tout vous y engage; l'amour de la ſageſſe, un beau champ ou vous pourrez travailler ſans apprehender les prejugez, la complaiſance, que je crois que vous avez pour nous, & le ſervice que vous rendrez à la republique *Lunoiſe*; j'accepte le parti, dit *Priſcus*, mais à condition, que vous & *Piſon* vous vous rendrez aſſidus à mes leçons, & que vous en profiterez: je ne retourne plus à l'école, dit *Piſon*, j'y ai été trop fouetté: de plus, vous ſeriez un habile homme, ſi vous pouviez me convain-

convaincre de la fauſſeté d'un ſeul principe d'*Epicure*; il n'eſt pas beſoin de vous dire que je ſuis ſectateur de ſa morale, perſonne n'en doute; mais ce qu'il eſt bon que vous ſçachiez, c'eſt que je n'en ſuivrai jamais d'autre, à moins que vous ne m'en donniez une plus commode: en matiere de mœurs, de religion & de ſentimens, j'aime à tenir le large; la philoſophie d'*Epicure* eſt ſi naturelle, qu'avant qu'il nous eût invité au plaiſir, toute la nature y conſpiroit; il n'a pas enſeigné la volupté, il l'a trouvé établie, & ſi bien enracinée dans le cœur des hommes, que je connois un philoſophe des plus ſeveres, qui a crû avoir été fou juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans parce qu'il n'avoit ceſſé d'aimer qu'en ce tems; par un argument tout contraire, il auroit dû conclure, qu'il n'avoit été ſage que juſqu'à ce tems, puis qu'il le peut prendre pour l'époque de ſa folie; la véritable ſageſſe ne conſiſte pas dans la ſpeculation de quelques maximes outrées; c'eſt être ſage, ſelon mon ſens, que de ſuivre le penchant de la nature, d'imiter les Dieux, de marcher ſur les traces des héros, & de vivre comme ont vêcu nos peres; je crois que *Priſcus* avec toute ſa philoſophie ne perſuadera à perſonne que l'amour des belles choſes ne ſoit pas un ſentiment interieur, qui nous eſt inſpiré par la nature; que dis-je? qui nait avec nous, qui vit avec nous, & meurt avec nous; il ne peut pas nier, que les Dieux aient aimé, & n'aiment tous les jours; l'amour eſt ſi eſſentiel à la divinité, qu'otez l'amour, il n'y a plus de Dieux; que nos peres aient aimé, nôtre exiſtence en eſt une preuve convaincante: ainſi aimer, être aimé, ſelon moi, doit faire toute la béatitude de l'homme.

C'eſt raiſonner en parfait *Epicurien*, repartit *Priſcus*; mais ſi je vous diſois, qu'autant qu'un amour bien réglé peut être utile, il n'y a rien de plus nuiſible

ble que cet amour, pour peu qu'il prenne le large; l'amour que la nature nous inſpire eſt un amour déréglé, qui donne tout aux ſens, qui gâte l'eſprit en corrompant le cœur; pour peu que je me ſentiſſe de diſpoſition à nier l'exiſtence de nos Dieux, rien ne ſeroit plus capable de m'y déterminer que leurs amours infames; nous puniſſons du dernier ſupplice les adulteres; une *Veſtale* convaincuë d'impureté, eſt enterrée toute vive; cependant nous adorons des Dieux, qui ont commis toutes les eſpeces imaginables d'impuretez: & qui plus eſt, nous portons le crime juſqu'à adorer ces impuretez mêmes; nous croïons, qu'un Dieu adultere eſt maitre de la foudre; nous croyons qu'*Hercule* eſt fils de *Jupiter*, c'eſt-à-dire, le fruit de ſon crime; vous parlez bien librement, dit *Egnatius;* les Dieux, pour paroître adulteres, ne ſont pas criminels; on raiſonne autrement dans les cieux qu'on ne fait ſur la terre; un potier peut faire de ſon argile tout ce qu'il veut; comprenez la vaſte etenduë de cette maxime; reſpectons dans les Dieux ce que nous n'entendons pas; *Jupiter* eſt Dieu, par conſequent impeccable; il a eû un fils d'*Alcmene*; qui ſçait s'il ne l'a pas formé dans ſon ſein ſans la toucher; les Dieux ſont des eſprits; ainſi il leur eſt impoſſible de créer un homme par les voies de la géneration; *Amphytrion* n'étoit pas le pere d'*Hercule*, quoi que ſa femme *Alcmene* en fût la mere; & de là vous concluez que *Jupiter*, qui reconnoit *Hercule* pour ſon fils, etoit adultere; c'eſt mal raiſonner; vous ne comprenez peut-être pas comment cela peut ſe faire autrement; c'eſt marque que votre eſprit eſt borné, & non pas que les Dieux ſoient des ſçelerats; il faut parler avec retenuë & diſcretion des Dieux & de la religion, & admirer ce qu'on ne comprend pas; je vous remercie, dit *Piſon*, d'avoir pris mon parti; ce que dit *Priſcus*, qu'on punit les adulteres de

mort, n'eſt pas univerſellement vrai, puiſqu'à *Rochetaillade* on ſe contente de leur arracher le poil, brin à brin, ſelon que je me ſouviens de l'avoir lû dans l'*Antiquité expliquée & repreſentée en figures*; mais ſans m'amuſer à diſputer avec lui, je le prie de faire ſeulement attention à ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, quand il voit une belle perſonne; il aime; je le jure; du moins je cache mon foible, dit *Priſcus*; & votre propoſition eſt trop étenduë; a vous entendre, je ſerois l'amant de toutes les dames, puiſqu'elles ſont toutes belles; & il y auroit autant de rivaux qu'il y a d'hommes, puiſqu'ils ſont tous portez à aimer; vous reſtraignez trop ma penſée, repondit *Piſon*; on peut aimer une beauté; mais les dames ne ſont pas les ſeules choſes qui ſoient belles. *Séjan* aimoit l'honneur, & ſacrifioit tout à ſon ambition, c'étoit ſon amour dominant, & s'il avoit corrompu *Livie*, ce n'étoit que pour monter ſur le thrône: *Mecenas* ne trouvoit rien de plus beau que la vie: un avare ne peut pas comprendre qu'il y ait rien de plus beau que l'or & l'argent; & vous-même, vous ne ſçavez rien de plus beau que la philoſophie. Je vois *Samar*, dit *Pomponius*, qui vient à nous; ſans doute qu'il veut nous rendre nos viſites.

## CHAPITRE XXIII.

### *Jugement de* Samar *ſur les* Journaliſtes. *Traits d'hiſtoire.*

APRES les premiers complimens, *Pomponius* demanda à *Samar*, ce que c'étoit que le livre qu'il tenoit ſous ſon bras; c'eſt, repartit *Samar*, un *Journal de Trevoux*; pourroit-on ſçavoir, Monſieur, ce que chante ce livre? dit *Piſon*; c'eſt, répondit *Samar*, un abregé avec la critique de quelques livres, qui doivent paroître l'an cinq-mille-ſept ou huit-cens & ſuivans; on fera bien des livres

en ce tems-là, dit *Celer*; il me paroit, que la pluspart des livres que j'ai vûs dans votre Bibliotheque, paroitront dans ces siecles. Vous avez raison, repartit *Samar*, mais quoique ces siecles doivent être sçavans il ne sera cependant permis d'écrire qu'avec beaucoup de précaution; il y aura des sçavans, qui seront la terreur des mauvais auteurs; par exemple, le livre que vous me voyez, est excellent; en voici le dessein qui est parfaitement bien exécuté; dans tous les etats les mieux policez il se trouvera des gens de mérite & d'érudition, versez dans toutes sortes de sçiences, qui s'érigeront un tribunal de litterature, où ils peseront au poids du bon-sens & du sçavoir tous les livres nouveaux qui paroîtront; celui que je tiens, sera ecrit par *Remonituen Ichtyophage* noir, homme d'esprit, de naissance & d'érudition, sçavant, poli, honéte, judicieux, qui, pendant un long cours d'années tiendra dans le Royaume des *Lauges* la place d'*Apollon*, & distribuera aux auteurs le prix de l'honneur & de la réputation, selon qu'ils auront bien ou mal réüssi dans leurs ouvrages; il ne travaillera dans les premieres années que pour les sçavans; son ouvrage sera un recueil choisi de ce qu'il y aura de meilleur dans les mathematiques, l'histoire & les beaux arts: mais faisant réflexion vers la fin de ses jours, sur l'utilité que le public pourroit retirer de ses sçavantes occupations, s'il s'abaissoit jusqu'aux matieres qui peuvent interesser tout le monde, il se mêlera dans les disputes qui rendront alors problematiques la pluspart des articles de la foi dominante; alors ce sçavant, abandonnant l'étude séche des mathematiques, & de ce qui pouvoit mériter l'attention des personnes d'esprit, voguera à pleines voiles sur la mer orageuse de la scholastique: un Pontife *Romain* donnera une bulle, qui partagera les sentimens; le journaliste n'ignorant pas, qu'il vaut mieux prendre un parti que de demeurer neutre

neutre, quand les choſes s'échauffent, ſe déclarera pour le pontife & ramaſſera dans ſon ouvrage tout ce qui favoriſera la cauſe *Romaine*; il eſt vrai que les ſçavans en murmureront; quelques-uns même ſeront d'aſſez mauvais goût pour ne vouloir plus lire ſon ouvrage: mais en recompenſe, les dames de ſon parti ſe feront un plaiſir de l'avoir, & lui rendront la juſtice qu'il mérite.

Il ne ſera pas le ſeul journaliſte de ſon tems; il y en aura à *Paris*, en *Hollande*, à *Leipſic*, & en d'autres endroits, dont la critique & les louanges ſeront également déſirées ou apprehendées des auteurs; quoique le mérite d'un ecrivain ne dépende pas de leur jugement, il ſera cependant d'un grand poids dans la litterature; il y aura des livres qui iront juſqu'à la cinquieme edition, qui ſans eux ſeroient reſtés chez le libraire pour orner ſa boutique; par exemple, on ne pourra rien voir de plus pitoyable que le *Poëme de la Magdelaine*, dit *de la Sainte Baume*; un travers perpetuel regnera dans cet ouvrage qui ſera ecrit en dépit de la raiſon & du bon ſens; ce ſera un poëme où l'on ne trouvera ni rime ni raiſon; il n'y aura même point d'homme d'eſprit qui en le liſant ne s'imagine qu'il aura eté fait exprés contre toutes les regles de la poëſie & du ſens commun pour divertir le lecteur; on pourra croire, que quelque impie y jouë les Dieux & la religion; rien moins que tout cela; le poëme ſera compoſé de ſang froid par un *Ichtyophage* brun des plus auſteres & des plus mortifiez: il le compoſera par devotion, & pour l'édification du public, & avec ces bonnes intentions, je crois qu'il n'auroit pas eté juſqu'à la ſeconde edition ſans les journaliſtes; ils en feront des analyſes des plus plaiſantes qu'on puiſſe voir; ils en détacheront quelques vers qu'ils feront paroître dans tout leur ridicule: enfin on ſera curieux de voir un livre, ſur lequel ils auront exercé leur belle humeur; &

l'auteur leur ſera redevable du plaiſir que ſon ouvrage donnera aux perſonnes d'eſprit.

S'il ſe trouve parmi les journaliſtes quelques perſonnes dont la religion ou les interets particuliers contrebalancent l'équité, le plus grand nombre rendra toûjours juſtice ; non ſeulement leur ſiecle leur ſera redevable de leurs ſçavantes reflexions, mais je crois qu'ils le purgeront des mauvais auteurs.

Qu'entendez-vous, s'il vous plait, dit *Priſcus*, par *mauvais auteurs ?* Je ne ſçai ſi nous en avons tous deux la même idée ; pour moi, je m'imagine qu'un *mauvais auteur* eſt un homme qui écrit ſans but & ſans deſſein, ſeulement pour écrire : tel eſt l'*Ichtyophage* noir qui doit donner les *Ouvrages de Gregoire le Grand*, que vous nous avez dépeint avec de ſi deſagréables couleurs ; j'entens encore par un *mauvais auteur* un homme qui ne prouve rien de ce qu'il avance, & qui voltige de branche en branche dans un ouvrage, qui doit être ſolide : ou bien qui dans un ouvrage badin, fait pour ſe divertir, garde avec la derniere exactitude les regles de la grammaire ; pour moi, dans un ſemblable ouvrage, un beau feu me plait ; un ingénieux deſordre, un mêlange étudié ſont de mon goût ; j'aime le brillant & une petite digreſſion maligne ou pleine d'eſprit ; ou même quelquefois des endroits languiſſans, pourvû qu'ils ne rampent pas & qu'ils ne ſervent qu'à donner du luſtre à d'autres endroits, où l'auteur faſſe voir la force de ſon génie ; cela ne me paroit pas un defaut ; je ne donnerois pas non plus le nom de *mauvais auteur* à un ecrivain, qui traiteroit une matiere qui ne ſeroit pas de mon goût ; je ne ſuis pas *Epicurien*, mais quand il plaira à *Piſon* d'écrire les maximes de ſa ſecte, pourvû qu'il concluë juſte, autant que la matiere peut le permettre, & qu'il ne peche ni contre les regles du bon ſens, ni contre les lumie-

res de la raiſon, je le regarderai comme un habile homme, bien que je ne ſois pas de ſon opinion: nous ſommes dit *Samar*, à peu-près du même ſentiment; je demande cependant autre choſe que du bon ſens & de la raiſon dans un ouvrage; la délicateſſe dans les penſées, l'élegance dans le tour des phraſes, le choix dans les mots ſont des choſes qui ne doivent pas être négligées, & qui ſeules ſont ſouvent capables de ſoutenir un livre; *Telemaque* roman qui doit paroitre dans le ſiecle de *Remonituen* ſera l'ouvrage du Druïde de *Cambrai*, & n'aura pas en effet d'autre merite; il péchera même contre la vérité de l'hiſtoire; il s'écartera d'*Homere*: en un mot il n'aura d'autre fondement que les idées creuſes du Prelat: mais ce roman ſera bien écrit; l'auteur y fera briller ſon talent pour les *Romans*; on croira y voir le portrait de quelques perſonnes de la cour; il n'en faudra pas davantage pour lui donner la vogue; tous les autres ouvrages du Druïde de *Cambrai* ſeront avec le tems enſevelis dans un éternel oubli; ſon ſeul *Telemaque* rendra ſon nom immortel; & les amateurs des pieces fabuleuſes ſouhaiteront que le Prelat n'eut jamais écrit que des *Romans*; il arrivera dans le même ſiecle, que deux *Ichtyophages* noirs écriront en même tems ſur un même ſujet; l'un ne raiſonnera pas, & l'autre parlera mal, ce qui fera dire à un habile critique, que l'un auroit dû apprendre à raiſonner à l'autre, qui lui auroit appris à parler.

J'ai peine à croire, dit *Celer*, qu'il y ait des perſonnes qui écrivent en dépit du bon ſens; rien de plus commun, repartit *Samar*, & au contraire rien de plus rare que les bons livres; les auteurs, dit *Priſcus*, ne ſont pas les ſeuls qui péchent contre la raiſon; les perſonnes les plus diſtinguées ont leur foible, c'eſt-à-dire, quelque defaut d'eſprit qui ne con-

convainct que cela provient du fonds de l'homme: j'ai lû autrefois je ne sçai quelle histoire où l'auteur par des faits authentiques & choisis convainquoit les hommes, même les plus élevez en dignité, d'imprudence & d'indiscretion, pour ne pas dire de folie; voici quelques faits qui se sont placez dans ma memoire.

*Cilopang*, Druïde du premier rang, bel homme, bien fait, plein d'esprit, homme de cabinet, fin, adroit & rusé politique, après avoir donné plusieurs marques de sa suffisance, fût chargé par son Prince d'aller à la cour du Roi des *Sarmates*, pour quelques interets qui étoient communs entre les deux Couronnes; le Druïde parût avec éclat chez les *Sarmates;* on admira le brillant de son esprit, son bon air, sa riche taille lui gagnerent le cœur des dames; plusieurs aspirerent au plaisir de lui faire porter leurs chaînes; mais aucune n'y réüssit si bien que la Reine du pais; il soutint quelque tems contre ses appas, mais enfin il fût obligé de se rendre; la Princesse, fiere de sa conquête, le traita en esclave, & si quelquefois elle laissoit échaper quelques œillades favorables, sa bouche aussitôt les desavouoit; je vous laisse à penser quel train prenoient les affaires de son Prince pendant qu'il s'amusoit à faire l'amour à la Reine; sa négociation échoua: en un mot, son Prince fût obligé de le rappeler, & il ne remporta de son ambassade, que la confusion d'avoir laissé dépérir les affaires entre ses mains, sans avoir pû obtenir de la Princesse quelque faveur qui le dedommageât.

*Salliru*, genéral d'armée de la nation *Gauloise*, homme versé dans les affaires, & qui manioit également bien la plume & l'épée, fût chargé par son Roi de faire un traité avec ceux qui habitent le long de la *Mer Adriatique;* sa commission fût secrette;

crette; il l'executa avec plus de fidelité que de prudence; ſon Roi mourut peu de tems après, & le Prince qui lui ſucceda, ayant engagé tous les alliez de ſa couronne, à lui communiquer tous les traitez que ſes predeceſſeurs avoient faits avec eux, entre autres on lui remit en main celui dont je vous parle; le Prince fût extrémement ſurpris de voir qu'il s'agiſſoit par ce traité, de l'éloigner de la couronne, & que le Genéral des armées avoit non ſeulement traité pour cela avec les peuples qui habitent les terres que baigne la *Mer Adriatique*, mais même qu'il avoit engagé dans la même ligue les *Iberiens*, & les *Allobroges*, & pluſieurs autres peuples; le Prince fait venir le Genéral des armées, & lui communique les traitez; *Salliru* les avoua, en diſant qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du feu Roi, dont il fournit les originaux, ſans quoi ſa tête en eût répondu; s'éloignant enſuite de la cour, il échapa à la vengeance & au reſſentiment du nouveau Prince, dont peu à peu il merita les bonnes graces par ſa femme.

Entre les Druïdes de la même nation, *Cleotis* fils d'un pere dont le cerveau n'étoit pas des mieux timbrés, eût le malheur de ſe voir déſherité; il chercha dans le ſacerdoce à ſe dedommager des biens, dont la folie de ſon pere le privoit; il fût élevé avec les premiers Druïdes de la nation; il acquit par ſon travail une éloquence qui le diſtingua, quoi qu'elle ne le mit pas encore au rang des premiers orateurs; *Pneuma*, grand prêtre du temple de *Simen*, ceſſa de vivre; les Druïdes de la premiere diſtinction briguerent ſa place; le Roi, qui devoit y nommer, ſe vit ſollicité par ce qu'il y avoit de plus grand à la cour; ſon propre neveu la lui demanda pour le Druïde *Menelas*, à qui un de ſes favoris étoit redevable de ſon éducation, & qui étoit un des plus habiles orateurs de ſon tems; Le Roi ſans

avoir égard aux recommandations, consulta son *Moula*, selon l'avis duquel il nomma *Cleotis*; il envoie un officier de ses gardes lui en porter la nouvelle; *Cleotis*, qui n'aspiroit pas à une si haute fortune, surpris de voir un officier de la garde, ignorant ce que portoit sa commission, crut qu'il venoit pour l'arrêter; il veut chercher sa sûreté dans la fuite, mais sans lui en donner le tems, on lui signifie la grace du Prince; d'abord il croit qu'on lui en impose; enfin il cede & devient grand prêtre; les Seigneurs y trouverent à redire, mais le Roi leur imposa silence; on fit entendre à *Cleotis* qu'après la bonté du Prince, il n'étoit redevable de ce poste qu'a son éloquence; il n'en falut pas d'avantage pour le persuader, qu'il étoit le plus habile orateur de son tems; il trouva bien-tôt une occasion solemnelle de parler en public, & il eût la folie de s'y exposer, quoiqu'il sçût bien que le neveu du Roi qui avoit sollicité pour un autre, y dût présider; il paya d'effronterie: mais à peine eût-il débité quelques periodes, qu'oubliant son discours, il fût obligé d'obéir honteusement aux ordres du Prince qui lui commanda de descendre de la tribune.

On n'auroit jamais fait, dit *Pison*, si on vouloit raconter toutes les folies des hommes; c'est un champ fort spacieux, dit *Egnatius*; il n'y a personne sur ce fait, qui ne puisse produire une histoire de son fond; cela me plait quand on se rend justice, dit *Pomponius*; qu'en pensez-vous, Monsieur le Bibliothécaire? Je ne connois pas assez Monsieur, répondit *Samar*, pour en pouvoir juger, mais j'ai une grace à vous demander: Je ne crois pas que vous ayez dessein de vous rembarquer cette année au *Messale*; si vous étiez d'humeur à rester ici un mois, je me ferois un vrai plaisir après ce tems de vous accompagner, non seulement à

voir

voir ce qu'il y a de rare en ce païs, mais même je ſerois ravi que vous vouluſſiez me permettre de vous ſuivre dans vos voyages; je quitterois la lune avec plaiſir, pour être de vôtre compagnie; on n'a peut-être jamais vû de Lunois à *Rome*; il ſe pourra que les dames ne prennent pas moins de plaiſir à me voir que j'en aurai à leur faire la cour; tout le monde accepta ces offres avec joie, & on fût charmé qu'il voulût être de la compagnie: Il n'y eût que *Piſon*, à qui ce qu'il avoit dit des dames ne plut pas; il ſe ſouvint qu'il lui avoit parlé de leur hiſtoire; il le pria de la lui communiquer, afin qu'il pût la conſulter ſur cet article: mais *Samar* le pria de ſi bonne grace de l'en diſpenſer, en lui promettant de ne pas courir ſur ſes briſées, qu'il conſentit auſſi qu'il fût de la partie: après quoi la compagnie pria *Samar*, ſi ſes affaires le lui permettoient de les conduire le jour ſuivant au château des *Lateres*, où il leur avoit dit que l'*Ordre du Pavillon* avoit été inſtitué; *Samar* s'engagea de leur faire voir les beautez de ce palais; ils prirent congé de lui, & paſſerent le reſte de la journée à voir les êdifices publics du *Snellius*.

## CHAPITRE XXIV.

### *Hiſtoire du Prince de* Reloſan.

LE jour ſuivant ils allerent prendre *Samar* chez lui pour aller au château; dans le chemin, *Priſcus* lui dit, qu'il aimoit à entendre dire du bien des autres, qu'il lui avoit fait un portrait ſi avantageux du Prince de *Reloſan*, qu'il étoit curieux de ſçavoir ſon hiſtoire; vous ne pouviez, lui dit *Samar*, me faire de propoſition qui me fût plus agréable; j'aime à parler des grands hommes; Je vous ferai volontiers un abregé de la vie de ce Prince.

Il étoit petit-fils du Roi *Silvo*, Prince ſurnom-

mé *le Juſte*, à cauſe de ſon amour pour l'équité; *Reloſan*, dans ſes plus jeunes années, donna des marques d'un eſprit vif, aiſé, pénetrant & actif, & laiſſa entrevoir les vertus qu'on a vû briller avec tant d'éclat pendant ſon regne; l'amour fût ſon defaut, ſi cependant c'en eſt un: car il faut avouer que cette paſſion a quelque choſe de ſi doux & de ſi naturel, qu'il n'eſt pas beſoin d'être *Epicurien* pour aimer; il ſuffit d'être homme; *Reloſan* aima dès qu'il fut en état de ſe connoître; ſes premieres inclinations lui attirerent quelques diſgraces de ſes gouverneurs; il eût à peuprès même fortune que *Piſon*, mais il ſçût ſi bien gagner leur amitié, qu'un de ceux qui avoient ſoin de ſon éducation, devint le miniſtre ſecret de ſes plaiſirs les plus cachez; quoi qu'il fût Prince, beau & bien-fait, il eut le malheur de trouver des filles aſſez fieres pour mépriſer ſes bonnes graces; une demoiſelle qui ſervoit la Princeſſe ſa mere, eût aſſez d'appas pour charmer ſon cœur; la rencontrant au haut d'un eſcalier, il voulut lui donner des marques ſenſibles de ſon amour; mais la demoiſelle s'oubliant dans une circonſtance ſi délicate, approcha ſa main de la joüe du Prince avec ſi peu de politeſſe, qu'elle le jetta du haut en bas de l'eſcalier, où il penſa trouver la fin de ſes jours; le fait éclata; la Princeſſe ſa mere loua l'action de la demoiſelle, & blâma ſon fils; mais *Reloſan*, à qui un pen d'experience avoit montré, que toutes les filles n'étoient pas de l'humeur de celle qui lui avoit apris à faire des ſauts perilleux ſur l'eſcalier, chercha fortune ailleurs; il trouva une infinité de jeunes cœurs qui vinrent lui faire hommage; une comedienne, belle comme les amours, eût l'honneur de lui faire porter ſes chaînes; ſes gouverneurs attentifs à toutes ſes démarches, furent indignez d'une inclination ſi mal placée; le Prince ſon pere en fut irrité; & l'on avoit réſolu à la

cour

cour de faire jouer à la comedienne un personnage qu'on ne joue jamais deux fois ; peu s'en fallut, qu'à un bal, où elle parût deguisée en page, elle ne payât pour la folie du Prince : mais les Dieux permirent qu'une jeune demoiselle aussi belle que noble lui enlevât sa conquête ; *Reloſan* vit naître des fruits de ce nouvel engagement ; il reconnut facilement son sang dans les nobles inclinations que firent paroitre les Seigneurs qui lui étoient redevables de leur naissance ; le Roi son oncle, pour fixer ses passions, lui proposa de se marier, & lui offrit sa propre fille, que dis-je ? une Princesse digne du thrône, si on ne regardoit que ses vertus & son mérite, mais qui avoit le malheur d'être le fruit d'une inclination peu reglée du Roi ; la Princesse, mere du Prince de *Reloſan*, à qui cette alliance ne plaisoit pas, s'y opposa de toutes ses forces ; le Roi, qui en fut averri, mit des espions jusques dans son cabinet, afin de sçavoir quels ressorts elle feroit jouer, pour éviter ce mariage ; *Cajus* fut un de ceux dont le Roi se servit le plus utilement ; outre qu'il épioit parfaitement bien tout ce qui se passoit chez la Princesse, & qu'il en faisoit un fidele rapport, il persuadoit au Prince, dont il avoit les bonnes graces, d'épouser la fille du Roi ; la Princesse, mére de *Reloſan* voyant avec étonnement, que le Roi étoit informé de tout ce qui se passoit chez elle, aprés avoir soupçonné plusieurs personnes, decouvrit enfin le manege de *Cajus* ; elle le chassa de son palais avec indignation, & en opprobre éternel de sa perfidie, lui donna le surnom de *Garrulus :* ce qui fit que depuis ce tems-là on ne l'apella plus, que *Caius Garrulus* ; mais, tous les efforts de la Princesse furent inutiles ; le Roi sçut si bien menager l'esprit du Prince de *Reloſan*, qu'il obtint son consentement pour le mariage tant desiré : imaginez-vous, quelle fut la fureur

de la Princeſſe, quand elle apprit cette nouvelle; ſon fils fut quelque tems ſans l'oſer voir, & n'eut pas d'autre excuſe à lui faire, ſinon qu'il avoit été obligé d'obéir à la volonté abſoluë du Roi: pluſieurs filles furent le fruit de ce mariage, mais un garçon étant né, la Princeſſe mere, mettant bas ſa fierté, ſe reconcilia avec ſa bru, & reçut avec plaiſir dans ſes bras le jeune Prince qu'elle avoit mis au monde.

Ne croyez pas, que l'amour occupât ſi fort le Prince de *Reloſan*, qu'il ne penſât pas à autre choſe; c'étoit preſque la moindre de ſes occupations; quand il s'agiſſoit d'acquerir de l'honneur dans le champ de *Mars*, on auroit dit qu'il étoit né des dents du Dragon que *Cadmus* tua, tant la guerre ſembloit être ſon élement; on l'a vû un million de fois, par une généroſité trop témeraire, prodiguer ſon ſang ſi précieux à l'etat; on l'a vû apprendre le metier de la guerre avec la docilité d'un ſoldat & le courage d'un prince; il affrontoit les perils; il bravoit les hazards avec une intrepidité, qui faiſoit trembler les plus hardis, & qui coutoit quelquefois beaucoup de ſang à l'etat; parce que toute la nobleſſe, animée par ſon exemple, voloit à la gloire; il n'y avoit point de brave, qui ne ſe fit, dans le pêril, un point d'honneur de couvrir le Prince de ſon corps & de ſon épée; quand pendant le tems de guèrre, on ne lui permettoit pas de porter les armes, on le voyoit dans ſon palais auſſi tranquile, que s'il ne ſe fût pas agi d'un royaume, auquel il avoit droit d'aſpirer; comme on connoiſſoit l'activité de ſon génie, on faiſoit pluſieurs conjectures en l'air ſur ſes occupations; les uns diſoient qu'il cherchoit la pierre philoſophale, & qu'il ne ſe ſervoit de ſes richeſſes & de la pénétration de ſon eſprit, que pour faire naître le ſoleil entre ſes mains; d'autres croyoient, quil étudioit

dioit les choſes les plus cachées dans la nature, & qu'il étoit avide de pénetrer les cauſes ſecrettes de mille évenemens bizarres, qui arrivent tous les jours; ceux qui lui rendoient juſtice étoient convaincus, qu'il n'employoit ſon loiſir, qu'à acquerir de nouvelles connoiſſances, & à ſe perfectionner dans l'art de regner; il aima la peinture & y excella; il gravoit avec une delicateſſe ſurprenante, & l'on vit ſortir de ſes mains une nouvelle compoſition, qui ſurpaſſoit en éclat les rubis & les pierres précieuſes: mais il ne donnoit à ces choſes que le tems dont il avoit beſoin pour ſe delaſſer l'eſprit; quand on l'appelloit au conſeil, il y faiſoit paroître une étenduë d'eſprit ſi prodigieuſe & une prudence ſi conſommée, que le Roi ſon oncle conçut de la jalouſie de ſon mérite; & pour récompenſe de ſes ſervices & de ſes conſeils ne lui témoigna que de la froideur: tant il eſt vrai, qu'un mérite diſtingué eſt un défaut, qu'on ne pardonne jamais; quoique le Prince de *Reloſan* fût ſenſible aux froideurs du Roi, il ne lui manqua jamais de reſpect; s'il parloit quelque fois avec liberté, ce n'étoit que pour le bien de l'etat; on le traitoit quelquefois de *Frondeur*, auſſi bien que deux autres Princes, avec qui il avoit lié une étroite amitié; parce que, ne pouvant approuver toutes les fautes des Généraux d'armée, ils les relevoient avec l'authorité que leur donnoit leur naiſſance; le Roi, à qui on rapportoit tous les diſcours de ſon neveu, voulut éprouver, s'ils partoient d'un fond de ſçavoir, ou s'ils n'étoient que l'effet d'une imagination échauffée; il le conſulta un jour ſur le campement de ſon armée; le Prince lui en fit voir les défauts, & lui prédit que ſi elle reſtoit dans cette ſituation, elle ſeroit immanquablement battue; ce qui arriva, & perſuada le Roi, quoiqu'unpeu tard, de la capacité de ſon neveu.

Il lui donna le commandement des armées, & mit la fortune de l'etat entre ſes mains: mais des perſonnes d'un trop grand credit, mal intentionnez pour le Prince de *Reloſan*, penſerent le perdre; ce n'étoit plus lui qui commandoit l'armée; il trouvoit à chaque pas qu'il faiſoit, des ordres par écrit, ſur leſquels il devoit regler ſa conduite; les généraux qui commandoient ſous lui, furent les premiers à le trahir; & il ſe vit conduire impitoyablement à la boucherie; il n'y eut que ſon grand courage & celui de quelques uns des ſiens, qui le retira du peril; mais bien loin que cet accident diminuât ſa gloire, on l'en eſtima, & on l'en aima davantage, parce qu'on ſçavoit à qui il étoit redevable de ſa mauvaiſe fortune; il ſe releva avec éclat, & porta ſes armes en *Jberie*, ou les lauriers naquirent par tout ſous ſes pas; il fit briller dans cette occaſion ſon courage, ſa valeur & ſa prudence; l'envie, qui s'attache toûjours à calomnier les grands hommes, n'ayant pas de priſe ſur ſa generoſité, ſema le bruit de ſes amours prétendus avec la Reine du païs: mais l'ayant quitté auſſi-tôt qu'il eut executé ſa commiſſion, il fit bien voir, qu'il n'y avoit rien en *Jberie* qui pût l'y retenir; il revint couvert de lauriers à la cour, où la mort ayant enlevé les enfans & les petits-fils de ſon oncle, on ne manqua pas de l'accuſer de les avoir empoiſonnez, parce qu'une couronne vaut bien un crime; il fut d'autant plus ſenſible à cette calomnie, que le Roi paroiſſoit y ajouter foi: les Dieux permirent qu'il eut une occaſion inſigne de détruire ces bruits facheux.

*Megas* ayant ceſſé de vivre laiſſa pour héritier de ſon empire un arriere petit-fils, âgé ſeulement de cinq ans, dont le Prince prit un ſi grand ſoin, qu'il regna pluſieurs années dans une parfaite ſanté; n'eſt ce pas, dit *Piſon*, ce Prince qui inſtitua

l'*Ordre*

l'*Ordre du Pavillon*, & dont *Reloſan* prit la tutelle? oui, répartit *Samar*; mais il faut prendre ces articles d'un peu plus haut.

*Megas*, qui connoiſſoit le mérite de ſon neveu, & qui ſçavoit, qu'il étoit univerſellement aimé de tout le monde; qui de plus avoit prêté trop facilement l'oreille à ceux qui avoient eu l'inſolence de lui repréſenter qu'il aſpiroit à la couronne, & qu'il avoit empoiſonné la famille royale, s'abandonna entierement aux mauvaiſes impreſſions qu'il avoit de ſon neveu; quelques mois avant ſa mort il fit ſon teſtament, dans lequel il laiſſoit, à la verité, au Prince de *Reloſan* le gouvernement du royaume, mais il lui donnoit pour adjoints dans le maniement des affaires pluſieurs Seigneurs, ſans leſquels il ne devoit rien conclure; de plus, il l'excluoit de la tutele du petit Prince, & la donnoit à ſon fils naturel; en un mot, il lioit les mains à ſon neveu, de telle ſorte, qu'il n'auroit eu que le titre de Gouverneur de l'empire, pendant que les Seigneurs en euſſent eu le gouvernement, & qu'un autre eut eté maître de la perſonne du Roi: ce qui étoit lui donner des marques trop ſenſibles & trop outrageantes de la défiance qu'on avoit de lui; par un trait de prudence, il ſçût ſe rendre maître des affaires, ſans qu'il y eut de trouble dans l'etat

## CHAPITRE XXV.

### * *Suite de l'hiſtoire du Prince de* Reloſan. *Banque Royale.*

AUſſi-tôt, continua *Samar*, que *Megas* eut ceſſé de vivre, le Prince de *Reloſan* aſſembla les Seigneurs du Royaume, & le Senat qui étoit dépoſitaire du teſtament du feu Roi; afin que rien ne pût

* Voyez à la fin de cet Ouvrage la Chronique de *Setermelec*.

pût troubler la compagnie, il eut soin de faire mettre des troupes en armes autour du palais, où l'on étoit assemblé: ce qui retint tout le monde dans le respect; il dit à l'assemblée, que quoique le gouvernement de l'empire lui apartînt par sa naissance, pendant la minorité du Roi, il étoit cependant bien aise de faire part à la compagnie du codicille de *Megas*, qui le déclaroit gouverneur du royaume; on lut le codicille & ensuite le testament, sur lequel le Prince fit quelques réflexions; il fit sentir les inconveniens qui pourroient naître du peu d'authorité qu'on lui donnoit; il declara que son rang & sa naissance lui en donnoient davantage, & demanda à la compagnie, si on ne le reconnoissoit pas pour souverain administrateur du royaume? les opinions lui furent favorables; ayant obtenu le principal de ce qu'il souhaitoit, il congedia l'assemblée pour ce moment; dans les seances suivantes il agit en souverain, & fit casser le testament de *Megas*, se fit declarer tuteur du jeune Prince, & commit à la surintendance de son education le seigneur que le Roi avoit chargé de la tutele; il disposa du gouvernement de l'etat d'une maniere qui contenta tout le monde; il partagea les affaires entre les seigneurs, ce qui leur fut d'autant plus agréable, que sous le regne de *Megas* ils n'avoient eu aucune part au gouvernement; il divisa les affaires en diferens conseils, & trouva le moyen d'occuper la noblesse, qui dans l'oisiveté auroit pû lui faire de la peine.

Dans ces commencemens le senat & les nobles étoient satisfaits de la conduite du Prince de *Relosan:* mais les philosophes, qui ne s'accordoient pas mieux en ce tems là qu'aujourd'hui, sur les matieres de religion, l'occuperent pendant tout son regne à calmer leurs diferends; il se declara d'abord assez ouvertement pour les *Stoïciens*; ce qui offensa

les

les *Epicuriens*, qui avoient dominé sous le regne precedent; quoique le peuple, qui aime la nouveauté, ne prit aucun parti, & laissât aux Philosophes le soin de terminer leurs démêlez, il ne fut pas fâché de voir humilier les *Epicuriens*, qui, pour avoir abusé de leur credit, sembloient avoir merité d'être immolez à la haine publique: quoi qu'il en soit, le Prince, qui les avoit irritez, ne fut pas longtems sans éprouver les effets de leurs intrigues; il regnoit en *Iberie* un Prince qui leur étoit favorable, & qui avoit par sa naissance, plus de droit à la couronne des *Lauges* que le Prince de *Relosan*; mais le premier avoit renoncé à ses prétentions, en prenant possession de la couronne de *Iberie*; *Relosan*, qui avoit toûjours eu quelque demêlé secret avec lui, le ménageoit moins comme son parent, que comme un Prince qui devoit tout à la couronne des *Lauges*: dans les alliances qu'il fit avec les Princes ses voisins, il contracta pour le Roi de *Iberie*, à son insçû, ou plûtôt malgré lui, & voulut l'obliger, par les armes, à se soûmettre aux traitez faits, & à terminer la guerre qu'il faisoit à son *Beau-Pere*: le ministre du Roi de *Iberie*, qui étoit un ministre du premier rang, & un des plus consommez politiques de son tems, conseilla à son maître de mépriser *Relosan*; celui-ci porta ses armes en *Iberie*, où il eut quelque succès, & fit tant, qu'il engagea le Roi de *Iberie* à se defaire de son ministre; après cela il obtint de lui tout ce qu'il voulut: vous sçavez qu'un lion est fort traitable, quand on lui a limé les dents & coupé les ongles; je vous détaillerai dans la suite plus au long les causes, les évenemens & les suites de cette guerre; mais il étoit nécessaire que vous en eussiez une légere idée, avant que je vous parlasse de l'ordre que *Relosan* mit aux finances.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, il entreprit

prit d'acquiter les dettes de l'etat, ce qui n'étoit pas facile, parce que le peuple, qui ne contribuoit que malgré lui à une guerre, qui se faisoit à un Prince qu'il aimoit, n'étoit pas d'humeur à supporter de nouveaux impots, d'autant plus qu'il etoit accablé des anciens, qui avoient subsisté en tems de paix comme en tems de guerre; il se servit d'un nouveau moyen, pour engager le peuple à apporter lui-même son argent au thrésor du Prince; pour faire voir au peuple qu'il n'avoit pas besoin de ses subsides, il le déchargea des arrerages des tailles, & de quelques autres subsides, qui ne pouvoient tourner qu'au profit des traitans; ensuite il etablit une *Banque Royale*, dont je ne vous rapporterai pas le systeme, parce que personne ne l'a jamais sçû; pas même celui qui en etoit le directeur; je vous dirai seulement ce qui en a paru.

Le Prince composa une *Compagnie de Marchands*, qu'il favorisa de tout son pouvoir; ces marchands devoient trafiquer par mer dans tous les païs; de plus, on leur donnoit en propre une region eloignée & inculte; mais qu'ils devoient faire defricher & cultiver; cela ne se pouvoit faire sans de grandes depenses; on proposa au public, de mettre sur cette compagnie de l'argent à interêt; on proposa des *Actions*, qui devoient raporter un certain denier; & pour rendre l'appas plus sensible, on admettoit au secret des affaires de la compagnie ceux qui avoient acquis cinquante actions: cependant comme elles etoient trop hautes pour être negotiées par tout le monde, on fit des *Billets de Banque*, qui valoient dix, cent, cinq cens, mille livres, pour les usages des interessez; comme ces billets n'avoient pas de valeur intrinseque, puisqu'ils n'étoient que de papier, le Prince leur en donna une extrinseque, ordonna qu'ils seroint reçus dans le commerce, & promit que leur valeur seroit fixe, qu'ils ne haussеroient ni ne dimi-

ne diminueroient pas ; le public étoit fort fatigué du prix que l'on donnoit à l'argent, on le hauſſoit, & baiſſoit, ſelon que les coffres du Prince étoient pleins ou vuides ; ce qui aportoit toûjours du deſordre dans le negoce ; on fut ravi de trouver un moyen, qui coupoit & retranchoit toutes ces diminutions & ces augmentations ; le Prince, pour convaincre le public de la ſincerité de ſes intentions, permit à la compagnie de prendre un vingtieme de profit ſur les billets ; pour profiter du benefice des changemens qui étoient abolis, tout le monde courut porter ſon argent à la banque, & reçut du pappier en échange,

On peut dire que ce ſyſteme auroit pû réüſſir, étant apuié comme il l'étoit, de toute l'authorité du Prince, ſi le public y eût mis ſa confiance ; mais après que le peuple eut jetté ſon premier feu, & qu'il eut fait attention que celui qui avoit pû donner du prix au pappier, pourroit, quand il lui plairoit, le lui ôter, il chercha à réaliſer ſes billets ; les uns faiſoient des nouvelles acquiſitions, qu'ils payoient avec les billets au double de ce qu'elles valoient ; les autres, à la faveur des billets, rentroient dans des biens qu'ils avoient alienez ; les autres par le même moyen, acquittoient leurs dettes, ou en diminuoient la rente ; ceux qui ne pûrent ſe ſervir de ces moyens, achetterent une quantité prodigieuſe de toutes ſortes de marchandiſes, qu'ils payoient au de-là de leur valeur, ſans apprehender d'y rien perdre ; parce qu'ayant gagné ſur les actions de la banque au de-là du centuple de ce qu'ils y avoient mis, quand même ils auroient perdu la moitié ſur les marchandiſes achettées, ils auroient encore fait un gain très-conſiderable ; on vit même des ſeigneurs de la cour réaliſer par ce moyen leurs effets en pappier, comme j'aurai occaſion de vous le dire dans la ſuite.

Le royaume étoit déja presque rempli de pappier, & plus de la moitié de l'or & de l'argent de l'etat étoit entré à la banque, c'est à-dire entre les mains du Prince, lorsque deux ministres d'etat, qui gouvernoient sous son authorité, jaloux du succès que le directeur des finances avoit eu dans son agiotage, jurerent sa perte; il n'étoit pas facile de le perdre dans l'esprit du Prince parce que *Relosan* avoit besoin d'argent, & que le directeur faisoit venir dans ses coffres toutes les richesses du royaume; ils résolurent de lui faire perdre son credit dans le public: comme il y a toûjours dans les etats des contemplatifs, qui passent leur tems à critiquer le gouvernement, il se trouva plusieurs personnes qui parlerent hautement contre les billets, principalement les marchands, qui voyoient perir leur commerce; on leur donnoit à la verité à la banque de l'argent d'une nouvelle fabrique pour leurs besoins les plus pressans; mais c'étoit en si petite quantité, & cela dura si peu, que ne pouvant négocier, plusieurs fermerent leurs magasins: méme quelques marchands de la compagnie, qui ne voyoient qu'avec chagrin que les actionnaires fissent un corps de banque, feignirent de souffrir du malheur des tems; ceux dont tout le bien consistoit en rentes constituées, se voyant rembourſez en pappier, mouroient de faim avec leurs billets, qui, outre qu'ils ne produisoient rien, n'étoient pas reçus chez les marchands pour leur valeur.

Les ministres eurent soin de faire entendre toutes ces plaintes au Prince, & ne manquerent pas de les grossir; ils lui proposerent de contenter le peuple, qui demandoit l'abrogation des billets; que ce n'étoit pas une chose à faire tout d'un coup, mais qu'on pourroit en venir â bout avec le tems, si on les diminuoit peu à peu; le Prince y consentit, & l'on vit paroître un edit, qui diminuoit les billets

billets d'un dixieme; le peuple fut surpris d'une chose si peu attenduë; ceux dont toute la fortune consistoit en pappier, voyant un commencement de diminution, firent un bruit terrible; on se soulevé; on va séditieusement entourer le palais du Prince; on implore le secours d'un des plus puissans Seigneurs de la cour; on maltraite le directeur des finances, & tout le monde crie au larcin, à l'imposture & à la tromperie; on ne porte plus d'argent à sa banque, puisque ses billets étoient sujets à diminution; on aimoit encore mieux voir diminuer l'argent entre ses mains que le pappier; parce que le pappier n'ayant aucun prix, il restoit toûjours assez de valeur intrinseque à l'argent, pour le vanger des caprices d'un ministre d'etat; outre qu'on l'avoit mis fort haut, & qu'il étoit assez probable qu'on l'augmenteroit autant que les billets diminueroient; le Prince étonne du mouvement du peuple, & plus sensible encore au discredit que la diminution des billets avoit apporté, se vangea sur les ministres qui l'avoient si mal conseillé, en bannit un de la cour & du ministere, & maltraita l'autre de la main; il a recours au directeur des finances, pour réparer le mal; mais la confiance étoit perdue, & l'agiotage vit insensiblement tomber la fortune de ses partisans: on inventa les comptes en banque & les viremens, pour faciliter le négoce; on créa pour une somme considerable de rentes sur un fond public; mais les billets perdirent tout leur credit; la banque se dissipa; il n'y eut que la seule compagnie qui se soutint par l'espérance qu'elle avoit dans les vaisseaux de son commerce; enfin le Prince abolit pour toûjours les billets; ce qui épuisa tout le monde, parce que le Roi retenant devers lui l'argent que la banque lui avoit aporté, ou le faisant passer dans les païs étrangers pour acquiter les dettes de l'etat, ou pour

d'autres motifs qu'il n'étoit pas permis au peuple de penétrer, il ne s'en faiſoit point de circulation dans le royaume : ce qui mit le commerce très-bas ; mais *Reloſan* avoit ſes raiſons pour agir de la ſorte ; ce Prince politique ſavoit, que l'argent étoit le plus puiſſant reſſort qu'il pût faire agir dans les circonſtances délicates où il ſe trouvoit ; il étoit à la veille de voir de grandes révolutions dans l'etat, ſi le jeune Roi ceſſoit de vivre ; il n'étoit pas fâché de diminuer les facultez d'un peuple mutin & ſéditieux, qui auroit pu favoriſer un parti qui lui étoit oppoſé ; ainſi il prenoit ſes meſures de loin, en homme ſage & prudent ; c'étoit à tort quon le taxoit d'avarice ; on ne penétroit pas aſſez dans ces deſſeins ; il donna en pluſieurs occaſions aſſez de marques de ſon deſintereſſement, pour n'être pas ſoupçonné de ce vice ; dans le commencement de ſon regne il établit une chambre de Juſtice, pour connoitre des malverſations de ceux, qui avoient manié les finances ſous le regne de *Megas* ; cette chambre fit revenir au Prince l'argent, que des ſcelerats de maltotiers avoient volé au peuple, & *Reloſan*, bien loin d'en profiter, ne s'en ſervit que pour payer les troupes & les officiers, qui depuis un tems conſiderable n'avoient rien touché de leur paye ; de plus, un de ſes principaux officiers, nommé *Datiffé*, lui ayant laiſſé par ſon teſtament la terre de *Chilli*, qui vaut vingt-deux-mille livres de rente, il ſe contenta de la bonne volonté de ce Seigneur, & ne voulut rien toucher de ſon bien, qu'il laiſſa tout entier aux héritiers.

## CHAPITRE XXVI.

### *Suite de l'hiſtoire du Prince de* Reloſan.

NE nous avez-vous pas dit, reprit *Pomponius*, que le Prince de *Reloſan* avoit eu des grands demêlez

demêlez avec le Senat? cela eſt vrai, répondit *Samar;* mais, pour éclaircir ce fait, il nous faut remonter au commencement de ſon regne.

A peine étoit-il ſur le thrône, que les *Epicuriens*, qu'il avoit diſgraciez, cabalerent ſecretement contre l'etat; ils ne ſoufroient qu'avec peine de ſe voir exclus du maniement des affaires; un Druide de de leur ſecte, qui avoit gouverné ſous le regne de *Megas*, ſe vit éloigné de la cour, contre ſon intention; c'étoit ſon véritable élement; il ne lui manquoit aucune des qualitez d'un bon courtiſan; il étoit fourbe; adroit, ruſé, intriguant, hardi, temeraire, entreprenant & d'une duplicité ſurprenante; il rampoit devant *Megas* avec autant de ſoupleſſe, qu'il avoit de fierté pour ceux qui attendoient quelque grace de lui; il étoit comme le Dieu des Druides; c'etoit vers lui, qu'ils portoient tous leurs vœux, & ils ne recevoient de bien du Prince que par ſes mains: mais il avoit le diſcernement ſi juſte, qu'il n'a jamais obligé que des ingrats, comme il l'a depuis aſſuré pluſieurs fois; le Prince de *Reloſan* l'envoya à cent milles de la cour ſe repoſer des fatigues qu'il y avoit euës; mais l'eſprit intriguant de ce Druide ne lui permit pas d'y reſter en repos; il mit tous ceux de ſa ſecte en campagne, pour vanger l'affront qu'il avoit réçû; il fut cauſe, que le Seigneur *Jemanalſide* fut quelque tems diſgracié du Prince, pour lui avoir mis en main une de ſes lettres; de plus, un des plus inſolens perſonnages de ſa ſecte eut la temerité & l'impudence de faire peindre ſur une toile trois potences, au deſſus desquelles étoit un paon, qui ſe miroit dans ſa queuë; il eut même l'effronterie de mettre cette infame peinture à la porte du palais du Prince de *Reloſan*, qui la fit expoſer dans une gallerie, promettant recompenſe à celui qui l'expliqueroit; perſonne n'oſa tenter de déchifrer une

énigme si bisarre; l'auteur de cette folie poussa l'insolence jusqu'à l'expliquer lui même, & fit courir ces vers:

*Hic fastus*, Relosane, *tuos Junonius Ales.*
*Spurcitiasque tuas Crux tibi trina notat.*
*Quâ regnas arte agnovit Plebs atque Senatus,*
*Hinc tibi, Princeps, Crux debita prima fuit.*
*Contemptos credas Divos, Relosane secundâ*
*Dignus eris: Merces tertia sit scelerum.*

Un Prince vindicatif n'auroit pas manqué de punir l'audace de ce versificateur, mais *Relosan*, par grandeur d'ame, laissa cette temerité impunie; tout le monde admira sa moderation; on cessa, pour un tems de médire d'un Prince, qui étoit insensible aux injures, & dont la conduite prouvoit assez qu'il n'y a que la verité qui offense: mais on chercha ailleurs dequoi lui donner de l'exercice.

Dans les commencemens de son regne il avoit recherché l'alliance de tous les Princes ses voisins, principalement celle d'un Prince insulaire, dont les forces maritimes lui étoient formidables; il envoya dans son isle le Druide *Jusdob* pour traiter avec lui; ce ministre réüssit avec tant de bonheur dans sa négociation, que cela lui gagna entierement les bonnes graces de son Prince; au lieu de s'y arrêter à de vains préliminaires il avoit fait de si fortes remises d'argent aux principaux Seigneurs de l'isle, qu'en fort peu de tems il les détermina pecunierement à lui accorder tout ce qu'il souhaitoit. *Relosan* traita encore avec deux autres puissances; & s'étant réünis ensemble, ils firent une ligue offensive & defensive, qu'ils qualifierent de *Quadruple Alliance*; faisant ensuite attention, qu'il n'y avoit pas de puissance qui pût leur resister, ils se mirent en tête de donner la loi à tout le païs & principalement au Roi d'*Iberie*, que le Prince de

*Relosan*

*Reloſan* n'avoit pas ſujet d'aimer depuis que ſon miniſtre avoit ſollicité le Senat des *Lauges* pour le faire declarer tuteur du jeune Roi & Gouverneur de l'empire; *Reloſan* avoit aſſez heureuſement paré ce coup par la faveur du Sindic du Senat, qui rejetta la requête du miniſtre du Roi d'*Jberie*; *Reloſan* récompenſa ce ſervice du ſceau & de la premiere dignité de la magiſtrature: mais n'ignorant pas que le Roi de *Jberie* pourroit faire d'autres tentatives, il fit pour ſes interêts la ligue, dont je vous ai parlé; les *Epicuriens*, qui ſçavoient toutes ſes demarches & qui avoient un affront inſigne à vanger, ſe lierent avec le Roi d'*Jberie*, & engagerent dans leur parti les principaux Seigneurs de la cour, entre autres le Prince de *Jamun*, qui avoit eté exclus de la tutele du jeune Roi; *Reloſan* ne s'étoit pas contenté de lui faire cet affront, mais pouſſant plus loin le reſſentiment, il l'avoit depouillé de tous les droits & privileges, dont *Megas* ſon pere l'avoit honoré; ce Prince pouvoit être redoutable à *Reloſan* par une infinité de belles qualitez qui éclatoient en lui; ſon eſprit ſublime, ſa prudence conſommée, ſa generoſité, ſes grands biens, & la connoiſſance qu'il avoit de la guerre, pour y avoir recueilli pluſieurs lauriers, étoient des vertus trop brillantes pour n'étre pas ſuſpectes; ils joignirent à ce Seigneur tous les mécontens de l'etat, & firent un parti formidable, qui renfermoit des gens de toute condition, des dames, des Druïdes, des généraux d'armée, des officiers, des Princes & des Sénateurs; la partie fut liée ſi ſecretement, quoique tout ſe paſſât dans la même ville où reſidoit *Reloſan*, que les premiers avis qu'il en reçut vinrent du Roi inſulaire ſon ami; il chargea ſes miniſtres de veiller à cette affaire, mais le myſtere étoit impenétrable; quelques ſoupçons qu'on eut, on ne pouvoit avoir de priſe ſur perſonne; les miniſtres

ſtres donnerent des eſpions ſecrets à ceux qu'ils ſoupçonnerent d'avoir part à cette intrigue: rien n'éclatoit.

On vit paroître ſur les frontieres du royaume des gens armez, qui, ſous pretexte de contrebande, couvrirent preſque tout l'etat; ils n'avoient pas de chef de diſtinction qui parût; & l'on fit courir le bruit, que c'étoit des troupes qui avoient eté congediées, qui s'étoient réunies enſemble pour vivre; ils avançoient toujours dans le royaume, & il y en avoit juſques près de quarante mille dans les environs de la capitale de l'empire; la diſcipline militaire de ces gens étoit excellente; ils ne faiſoient tort à perſonne, & vivoient de ce qu'ils vendoient en fraude, comme ſel, épices, dentelles, &c. Enfin la conjuration devoit éclater un certain jour marqué; ils devoient entrer dans la capitale, environner le palais du Prince de *Reloſan*, ſe ſaiſir de lui, ſe rendre maîtres de la perſonne du jeune Roi, & faire déclarer le Roi d'*Iberie* Gouverneur & Adminiſtrateur du royaume des *Lauges*; le miniſtre du Roi d'*Iberie* confia les pappiers qui regardoient cette affaire à un Seigneur de ſon pays, pour les porter au miniſtre d'etat du Roi d'*Iberie*; la voiture de ce Seigneur ſe rompit en paſſant un gué; il negligea tout, juſqu'à ſa propre vie, pour ſauver la caſſette où étoient les pappiers; une ſi grande attention devint ſuſpecte aux gens qui le conduiſoient; les eſpions furent avertis; la cour le ſçait auſſi-tôt; on expedie un ordre pour arrêter le Seigneur & ſe ſaiſir de la caſſette; après que les miniſtres l'eurent ouverte, ils y trouverent pluſieurs pappiers écrits en chiffre, qu'il n'étoit pas facile de lire, & quelques autres en *Iberien*, qui découvrirent tout le myſtere; le miniſtre d'*Iberie* averti de ce qui s'étoit paſſé, & ne s'imaginant pas qu'on eut eû la curioſité de voir

ce

ce qui étoit dans la caſſette, reclama le Seigneur comme ſujet de ſon Roi, & les pappiers, comme étant des memoires de l'ambaſſade; on relacha le Seigneur, mais on retint les pappiers: quelques jours après les miniſtres l'inviterent à une conference, pendant laquelle il envoyerent mettre le ſcellé chez lui; ils le conduiſirent enſuite à ſon hôtel, où il fût fort ſurpris de trouver à la porte une compagnie de gens de guerre, qu'on chargea de répondre de ſa perſonne; quelques jours après on le conduiſit ſous la même eſcorte en ſon pays; les gens armez qui s'étoient répandus dans le royaume, voyant leur coup manqué ſe retirerent; mais tout ne fut pas calmé auſſi-tôt; *Reloſon* fit arreter le Prince de *Jamun* & la Princeſſe ſon epouſe; on les ſepara, & on les exila auſſi bien que les Princes leurs enfans en differens endroits; on mit aux arrêts preſque tous leurs domeſtiques & leurs officiers, même juſqu'à des filles de leur maiſon; on arrêta pareillement une infinité d'autres perſonnes de diſtinction, que l'on accuſoit d'avoir eu part à la conjuration; quelques Seigneurs, entre autres un Introducteur des Ambaſſadeurs, crurent devoir chercher leur ſûreté dans la fuite; ſon Secretaire n'épargna pas le Prince de *Reloſan* dans quelques libelles qu'il fit courir; les ſeuls Druides *Epicuriens* qui avoient eté l'ame de la conjuration, furent exempts de la tempête, parce qu'on crut devoir ménager des ſcelerats, qui pouvoient faire encore plus de mal qu'ils n'en avoient fait; *Reloſan* fit couler des troupes ſur les frontieres d'*Iberie*, ſous prétexte d'engager le Roi du pays à ſe ſoumettre à l'autorité des quatre Puiſſances confederées, mais en effet, pour punir ſon attentat contre le gouvernement; on exila quelques uns des principaux Senateurs; la compagnie deputa au Prince pour ſçavoir la cauſe de leur diſgrace, offrant de les punir,

s'ils étoient coupables; mais les miniſtres répondirent, qu'on les avoit éloignez pour des choſes qui demandoient le ſecret.

Pendant qne l'armée agiſſoit en *Jberïe*, le Prince de *Reloſan* cherchoit à charmer le chagrin que lui avoit donné cette conjuration, chez la Princeſſe *Jerdreb* ſa fille, qui joignoit à une beauté digne de ſon rang tous les agremens d'un eſprit bien fait; un jour que le Prince ſe delaſſoit chez elle des peines du cabinet, il ſe ſentit frappé d'un furieux mal de tête; enſuite la fluxion ſe dechargeant ſur l'œil, elle l'endommagea ſi fort, que les medecins crurent qu'il le perdroit; il en avoit deja ſacrifié un au bien de l'etat; quand on vit le peril ou étoit l'autre, chacun en raiſonna à ſa maniere; & le Chancelier fut diſpenſé de faire le ſceau, pour avoir dit indiſcretement que, ſi le Prince de *Reloſan* étoit aveugle, il falloit choiſir un autre Prince pour gouverner l'etat; *Reloſan*, qui apprit les ſentimens du Chancelier dans les plus vives douleurs de ſon mal, lui envoya un Secretaire d'etat prét à tout faire, pour lui redemander les ſceaux; le Chancelier, qui d'ailleurs étoit auſſi diſgracié de la vuë, affecta de les rendre avec moins de peine qu'il n'en avoit eu à les recevoir; le peuple toujours médiſant, fit courir une hiſtoire déſavantageuſe au Prince, au ſujet de ſa bleſſure; il aimoit, diſoit-on, inutilement une dame de la ſuite de la Princeſſe *Jerdreb*; il déclara ſa paſſion à ſa fille, & la pria de ſeconder ſes inclinations; la Princeſſe fort obéiſſante aux ordres de ſon cher Papa, dit à la dame qu'elle vouloit paſſer une après-midi avec elle; la dame reçut cette faveur avec action de grace; quand elle fut arivée, la Princeſſe envoya un page prier ſon pere de la venir voir, & qu'il ne perdroit point ſes pas; le Prince vient; quand la Princeſſe l'entend entrer, elle ſe leve, & paſſant par derriere la chaiſe de la dame,

dame, elle la renverſe à terre avec la chaiſe, & dit à ſon pere qu'il l'avoit belle; la dame comprit dequoi il s'agiſſoit; & voyant le Prince en diſpoſition de la careſſer de prés, lui donna un coup de pied au viſage, le talon du ſoulier adreſſa dans l'œil du Prince, & le penſa faire ſauter de la tête; ſe ſentant bleſſé, il ſe retira confus, & la dame demanda permiſſion de s'éloigner de la cour, ce que la Princeſſe *Jerdreb* par grandeur d'ame lui refuſa; elle la retint même à ſon ſervice, en lui ordonnant le ſecret ſur ce qui s'étoit paſſé: ce qu'il ya à remarquer ſur cette hiſtoire de l'accident de ſon œil, c'eſt qu'elle n'a d'autre fondement que les inclinations du Prince, qui ne haiſſoit pas le ſexe, cependant elle s'eſt répanduë ſi univerſellement dans l'empire, qu'il n'y a que les perſonnes de diſcernement qui la croient fauſſe.

Je ne comprens pas bien, dit *Piſon*, quel uſage on pouvoit faire de ſon diſcernement pour juger de ce fait; c'eſt, dit *Samar*, que les perſonnes qui avoient répandu cette-hiſtoire, avoient auparavant accuſé le Prince de porter trop loin l'amour paternel envers la Princeſſe *Jerdreb;* ils diſoient qu'il étoit idolâtre de ſes belles mains, & répandoient pluſieurs bruits déſavantageux à l'honneur de l'un & de l'autre, ſans faire attention qu'il s'agiſſoit d'un pere & d'une fille; mais les Princes ſont ſujets à être calomniez.

## CHAPITRE XXVII.

### *Guerre d'*Jberie, *ſa fin. Entrepriſe du Senat reprimées.*

PEndant que cela ſe paſſoit à la cour, l'armée faiſoit quelques legers progrez en *Jberie;* & le miniſtre du Roi, avec toute ſa politique, ne pût empêcher qu'elle ne fit la conquête de quelques villes;

villes; il sema plusieurs libelles séditieux & injurieux au Prince de *Relosan*; il fit passer des declarations séduisantes sous le nom du Roi d'*Iberie*, pour engager l'armée à se révolter contre le Prince de *Relosan*; le Roi d'*Iberie* s'approcha lui-même de la frontiere; mais un Prince du sang, qui commandoit dans l'armée des *Lauges*, sçût si bien la contenir dans le devoir, qu'elle agit avec autant de vigueur contre l'*Iberie*, que si ce n'eut pas eté un pays allié; le ministre du Roi d'*Iberie*, pour faire diversion, engagea quelques Seigneurs des côtes maritimes des *Lauges* à une révolte; il signa avec eux une ligue offensive & deffensive; le Prince de *Relosan* fit couper le cou à trois des plus factieux; les autres s'enfuirent, & le ministre eut le chagrin de voir échouer ses desseins: le Senat, qui avoit quelque inclination pour le Roi d'*Iberie*, se rendit attentif à toutes les demarches du Prince de *Relosan*; il affecta de le contrecarrer par des remontrances entreprenantes, & sembla vouloir partager l'autorité souveraine avec lui: tant que son ministre avoit tenu les sceaux, il étoit sûr que ses demarches seroient approuvées; parce qu'il les soutiendroit au conseil: mais depuis sa disgrace il se vit exposé au ressentiment du Prince; il ne fut pas longtems sans en éprouver les effets; le Seigneur d'*Orfarine*, à qui le Prince avoit confié les sceaux, humilia le Senat en toutes manieres; il l'obligea de venir à pied en habits de cerémonie au palais du Prince, où il eût l'affront de voir les Seigneurs primer; on biffa ses regîtres, & on l'obligea d'ériger l'office du nouveau Magistrat en charge de Vice-Chancelier; on lui défendit de se mêler des affaires d'etat, & on lui ordonna de borner ses soins à rendre la justice au peuple; ce coup fut sensible au Senat; il n'oublia rien pour s'en vanger; les billets lui fournirent un beau prétexte pour exercer

cer ſes paſſions ; il fronda avec toute ſon autorité : mais ſa conduite devenant de plus en plus odieuſe au Prince, le Senat ſe vit éloigné de la ville capitale, & obligé de faire ſon ſéjour dans un hameau, ou il lui manquoit pluſieurs choſes néceſſaires.

Pendant ces troubles domeſtiques, la guerre ſe faiſoit heureuſement en *Jberie* ; le Roi de ce pays, pour éloigner les malheurs qu'une armée entraine toujours avec elle, conſentit pour quelque tems à une treve ; *Reloſan* profita de cet intervale, pour lui faire entendre par ſes Ambaſſadeurs, qu'il n'étoit redevable de ſes maux qu'à l'eſprit ſéditieux & intriguant de ſon miniſtre ; qu'il l'avoit brouillé avec toutes les puiſſances du païs ; que la guerre, où il venoit de l'engager contre ſon beau-pere & contre le monarque de *Germanie* ſe faiſoit contre la foi publique ; & que l'aiant entrepriſe dans des circonſtances criantes, elle lui ſeroit toujours ruineuſe, parce que bien des puiſſances avoient interêt de l'empécher de s'agrandir ; qu'il trouveroit en ſon chemin autant d'ennemis que de princes ; que s'il vouloit entendre à une bonne paix, on lui abandonneroit l'*Jberie*, dont on lui avoit conteſté juſqu'alors la poſſeſſion ; que de plus on feroit les conditions des Princes ſes enfans ſi avantageuſes, qu'il n'auroit que ſujet de ſe louer de la maniere dont on ménageroit ſes interêts ; qu'on ne lui demandoit autre choſe que d'éloigner ſon miniſtre, dont l'eſprit turbulent n'étoit propre qu'à mettre la combuſtion & le deſordre par tout.

La Reine, que *Reloſan* avoit gagnée par des interérs particuliers, & qui étoit bien aiſe de faire entrer dans le miniſterre un *Grimauld*, afin d'avoir un homme qui dependit d'elle, favoriſa les propoſitions de *Reloſan* ; le miniſtre d'*Jberie* fut congedié ſans récompenſe ; & pour l'empêcher de remuer, on feignit de lui faire faire ſon procès par le

grand

grand Dieu de la terre, pour l'occuper tout entier à se defendre; le Roi d'*Iberie* remit tous ses interêts au Prince de *Relosan*, qui, se voyant arbitre de sa fortune, agit avec toute la generosité, qu'on avoit lieu d'esperer de lui; il solicita pour le Roi d'*Iberie* auprès de toutes les puissances, avec lesquelles il le mit en paix, & indiqua un congrès, où l'on examineroit ses prétensions; il retira ses troupes, & recompensa les officiers, qui avoient le mieux servi, avec du pappier qui en ce tems là étoit l'argent du pays; il rappella les Seigneurs, qu'il avoit exilez, donna la liberté à ceux qu'il retenoit en arrêt, & fit un exemple de justice terrible.

Un Seigneur *Belgique*, allié du monarque du pays & de tous les Seigneurs de l'empire, parent même du Prince de *Relosan*, prit dans le vin une résolution indigne de son rang; l'agiorage en pappier dominoit; plusieurs personnes y faisoient fortune; le Seigneur *Belgique* feignit de vouloir trafiquer; un courtier de banque le va trouver dans son auberge avec ses effets; mais au lieu de trafiquer, le Seigneur *Belgique*, aidé de deux autres, le poignarda; après avoir fait le coup, il sort de l'auberge; on l'arrête; son procès lui est fait, & il est condamné à perdre la vie par la barre; tous les Seigneurs ses parents allerent demander sa grace; le Prince de *Relosan* la refusa; ils lui demanderent, qu'au moins on changeât le genre de supplice, & qu'on le fit mourir par l'epée, parce que l'infamie de l'autre supplice retomberoit sur la famille; mais ils n'obtinrent rien, & ne pûrent avoir du Prince que ces paroles remarquables: *Ce ne sera pas le supplice, mais l'action qui l'a merité, qui deshonorera votre famille.*

Peu de tems après arriva la decadence des billets, dont je vous ai parlé, ce qui fut la perte de la fortune du Seigneur d'*Orfarine;* le Prince lui retira

les

les ſceaux & les rendit au Chancelier, qui s'étudia dans la ſuite à prevenir les deſirs du Prince, & à faire tout ce qui pouvoit lui être agréable; ſa réputation en patit un peu, parce que le peuple, qui ne ſçait pas de quelle conſequence il eſt, qu'il y ait une bonne correſpondance entre le Prince & ſes miniſtres, blâme toujours ceux qu'il voit donner aveuglement dans les volontez du Prince; il ſe ſervit de ſa faveur pour raccommoder le Senat avec le Prince, qui lui permit de revenir à la ville faire ſes fonctions ordinaires, ſans beaucoup s'embaraſſer qu'il remuât, ou qu'il demeurât tranquile.

Une autre choſe occupoit alors le Prince de *Reloſan*; il auroit bien voulu terminer les differens des philoſophes; cependant il y trouvoit des difficultez preſque inſurmontables; il fit tous ſes efforts pour les faire entrer dans un accommodement: mais il ſeroit plus facile, comme vous le ſçavez, de faire ſympatiſer le feu avec l'eau, que de faire convenir des mêmes principes les philoſophes de diferentes ſectes; quelques uns, par complaiſance pour lui, ſignerent tout ce qu'il voulut; entre autres le fameux Druïde *Seillano*, qui ſe diſtingua pendant toute ſa vie par ſon inconſtance, en ſorte qu'on l'appelloit *le Brodequin du pays*, parce qu'il ſe tournoit de tous côtez, ou pour mieux dire, c'étoit une girouette rouge, qui tournoit à tous les vents qui ſouffloient auprès d'elle: dans ſes premieres années il ſe piqua de morale ſévere, & en retint cela de bon, qu'au moins ſes mœurs furent irrepréhenſibles: mais, comme il n'étoit ſavant que par les gens qui l'approchoient, il fut un tems *Stoïcien*, parce qu'il ſuccedoit a un Druide *Stoïcien*; il redevint *Epicurien* en prenant la place d'un Druïde *Epicurien*; il ſe metamorphoſa tellement dans cet état, qu'il n'étoit preſque plus reconnoiſſable; il devint l'ennemi implacable des *Stoïciens*,

& fut

& fut un des grands reſſorts qu'on fit jouer pour détruire un pays tout peuplé de *Stoïciens :* enſuite le vent changea ; il redevint *Stoïcien*, juſqu'au point d'aimer mieux perdre les bonnes graces de ſon Roi, que de favoriſer les *Epicuriens ;* enfin il fit encor un demi tour, & fut auſſi grand ennemi des *Stoïciens*, qu'il leur avoit eté attaché ; en un mot, il fut conſtant dans ſon inconſtance.

Le Prince voyant qu'il ne pouvoit accorder les philoſophes, les abandonna à leur ſens reprouvé, & remarqua fort judicieuſement qu'ils n'avoient jamais eté plus animez les uns contre les autres, que lorſqu'il les avoit crûs réconciliez ; il ne s'occupa plus enſuite qu'à faire fleurir la paix & le commerce dans l'etat, & à réparer le tort que les billets avoient cauſé ; ce Prince étoit veritablement grand par une infinité de belles qualitez, qu'il fit éclater en toutes ſortes d'occaſions ; quoiqu'il eut humilié le Senat, il ne l'appréhendoit pas, & il ne le crût jamais digne de ſa colere ; il fit aſſez paroître le mepris qu'il en faiſoit, en le laiſſant agir dans une affaire qui fit beaucoup d'éclat ; a peine le Senat eut-il repris ſes forces, qu'il voulut les exercer ſur ceux qu'i s'étoient enrichis à la banque ; il s'attaqua au Seigneur de *Romé*, qui y avoit fait une fortune étonnante, & qui, par une ſage précaution avoit ſçu réaliſer ſes effets de pappier, avant qu'ils euſſent perdu leur crédit ; ce Seigneur, qui étoit fort ſenſible ſur le point d'honneur, n'eut pas plûtôt appris, qu'on l'accuſoit d'avoir malverſé à la banque, où il avoit eu quelque inſpection, qu'il en porta ſes plaintes au Prince, & demanda des commiſſaires pour ſe juſtifier ; le Prince lui dit de ſe mettre au deſſus des bruits qu'on faiſoit courir : mais le Senat ayant voulu prendre connoiſſance de la conduite de ce Seigneur, le Prince le laiſſa agir avec une pleine liberté ; & le Seigneur ſe juſtifia

ſtifia d'une maniere d'autant plus irréprochable, qu'il avoit pour juges ſes propres ennemis.

Quelque éclat qu'euſſent au dehors les vertus du Prince de *Reloſan*, elles n'étoient pas moins ſolides pour ſa conduite particuliere; un poëte, dont la veine ſembloit avoir quelque choſe de divin, abuſa de ſon talent pour médire du Prince; il décrivit en ſix odes, qu'il qualifia de PHILIPPIQUES, toutes les injures, les faux bruits, les médiſances, les calomnies, que le peuple avoit répandus contre le Prince, qui ne fit que s'en mocquer; il reconnût qu'il y avoit de l'eſprit dans les vers, mais qu'ils contenoient bien des fauſſetez, & laiſſa aux Dieux le ſoin de le vanger; le ciel a trop d'interêt à ménager la réputation des Princes pour la laiſſer flêtrir impunément; le poëte fut puni par un rude exil, & peut être qu'une main vangereſſe éteindra un jour dans le ſang cette fureur de rimer.

Je vous ay de ja parlé pluſieurs fois de la Princeſſe *Jerdreb*; elle n'étoit pas moins expoſée à la calomnie, que ſon pere; elle mourut dans ſes couches: on ſait qu'il eſt aſſez ordinaire aux femmes de payer le tribut à la nature dans ces douloureux moments; je vous raconterai volontiers la fable qu'on debite de ſa mort, pour vous convaincre qu'il n'y a perſonne exempt des coups de langue, puiſqu'on déchire ſi impitoyablement les perſonnes de la premiere dignité; cette Princeſſe, quelques années aprés la mort de ſon premier mari, donna la main & ſa foi à un Seigneur de ſa cour, qui n'avoit preſque pas d'autre mérite que celui de plaire à la Princeſſe; un jour qu'elle étoit à table avec ſon mari & le Prince de *Reloſan*; ce Prince, qu'on fait toûjours amoureux de ſa fille, s'amuſoit, à ce qu'on dit, à conter des douceurs à la Princeſſe, au lieu de manger; le mari de la Princeſſe, qu'on ſuppoſe jaloux, ne pouvant ſouffrir ce manege, dit

quelques paroles qui marquoient ſon indignation; le Prince les releva, en lui jettant une aſſiette à la tête; ils ſe levent de table; *Reloſan* met la main à l'epée; la Princeſſe le deſarme; les appaiſe; on ſe remet à table; le Prince adore les divines mains de la Princeſſe; nouveau ſujet de querelle; *Reloſan* ſe leve de table, pour frapper le mari de la Princeſſe; elle ſe met entre deux, & reçoit de ſon pere un coup de pied dans le ventre; elle étoit groſſe; cette operation un peu trop violente accelera ſes couches; elle mit au monde deux enfans, dont on prétend qu'un apartenoit au Prince, & l'autre au mari, mais, comme ils n'eurent pas de vie, on ne peut pas conjecturer par leurs inclinations ce qui en pouvoit être; la Princeſſe perdit ſon lait; une fievre violente accompagna les autres mauvaiſes ſuites de ſes couches precipitées; elle ceſſa de vivre ſur le point d'accomplir ſon cinquiéme luſtre; ce Prince ſupporta ſa mort avec une grandeur d'ame, qui perſuada tout le monde qu'il n'avoit aimé la Princeſſe *Jerdreb* que comme un pere doit aimer ſa fille; cependant la calomnie fut plus puiſſante que la verité, & je ne ſai ſi outre *la Vaſſorie*, dont la probité ne pouvoit être ſuſpecte à perſonne, on eut trouvé un ſeul officier de la Princeſſe, qui eut rendu juſtice à ſa ſageſſe & à l'innocence de ſon pere.

Un trait de calomnie des plus affreux, que j'ai oublié de vous conter, vous perſuadera quelles peines ce Prince a eu à la ſurmonter; je vous ai dit, que *Megas* l'avoit ſoupçonné d'aſpirer à la couronne; les ennemis du Prince le croyoient ſi capable de commettre un crime pour y parvenir, que le miniſtre d'un Roi étranger, ennemi du Prince, eut la hardieſſe de lui impoſer dans une lettre, qui fut renduë publique, par quelles voyes il vouloit monter ſur le trone, aux dépens de la vie du jeune Roi; d'autres répandirent le bruit, que le Prince ayant

mis

mis un jour une pouſſiere odoriferante ſur la main du jeune Roi, afin qu'il la reſpirât, le Gouverneur du petit Roi ſouffla la pouſſiere, & fit lavêr la main du Roi, comme ſi on y eut mis du poiſon; d'autres enfin diſent, que le Prince ayant fait ſervir la collation dans un de ſes châteaux au jeune Roi, le Gouverneur ne voulut pas permettre, que le Roi mangeât autre choſe que ce qu'il avoit apporté avec lui; mais ces diſcours populaires n'ayant aucun fondement, ſe ſont détruits d'eux-mêmes, & on à vû le Roi, plein de vie & de ſanté, faire les délices du peuple.....

Graces aux Dieux, dit *Piſon*, nous voici au château; je crois que Monſieur auroit allongé ſon hiſtoire d'une heure, s'il y eut eu encore une lieuë de chemin à faire; je lui ai cent fois ſouhaitté le defaut d'*Egnatius*; j'aurois mieux aimé qu'il n'eut pas tant chargé ſon hiſtoire, & qu'il eut eté plus court: vous voudriez peut-être, dit *Samar*, que j'euſſe fait comme celui qui en un quart d'heure raconta toute l'hiſtoire du monde depuis ſa création; vons n'y étes pas, répartit *Piſon*, mais je voudrois que vous ne m'euſſiez dit que la moitié de l'hiſtoire de *Reloſan*, & laiſſé l'autre moitié à deviner; le petit portrait que vous nous en avez fait l'autre jour eſt plus de mon goût que vôtre grand détail; de plus, il faut vous en croire ſur votre parole; je ne ſai, ſi tout le monde diroit autant de bien de ce Prince que vous en dites; vous ne lui donnez pas un ſeul vice, ce qui fait que je vous ſoupçonne de flatterie; il n'y a point d'homme, qui n'ait quelque défaut; tracer le portrait d'un homme ſans tache, c'eſt ne pas vouloir être crû: vous avez, dit *Samar*, un ſi grand penchant à croire du mal des autres, que vous ne ſauriez en entendre dire du bien; je vous ai repreſenté le Prince de *Reloſan* tel qu'il étoit; j'aurois pû vous le repreſenter tel qu'il

auroit du être; quelque grand qu'il fut, il pouvoit encore être plus grand: en voici assez sur son article, dit *Pison*; je vous promets de croire de lui tout le bien que vous en pensez; mais à condition que vous ne m'en parlerez plus; *Priscus* doit être content de votre nàrré; je l'ai ecouté par complaisance pour lui; cela doit vous suffire.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Description du Chateau. Portraits de quelques Dames.*

ETant arrivez au château, ils trouverent le concierge à la porte, comme cela doit toújours se faire dans une maison bien reglée; il leur demanda leur billet de santé; *Samar*, qui connoissoit l'air du bureau, dit aux *Romains*, que ce Monsieur étoit curieux des belles choses, & qu'il les prioit, s'ils avoient quelques médailles de *Tibere*, de lui en faire présent; ce qui fut executé à la satisfaction de Monsieur le Gouverneur; après cela il n'y eut rien qu'on ne leur fit voir: la premiere sale étoit tenduë des tapisseries de la couronne & représentoit l'hiſtoire du regne de *Megas*; il y avoit tant d'évenemens qui ressentoient la fable, que *Pomponius* demanda à voir les autres appartemens; on conduisit les *Romains* dans une gallerie, où les dames du regne de *Megas* étoient représentées au naturel; *Pison* se plût fort à regarder cette aimable peinture; il y eut quelques dames, qui furent du goût de *Celer* & d'*Egnatius*; mais *Priscus* les trouvoit trop decouvertes; & *Pomponius* qui n'étoit pas fâché de voir de belles choses, dit qu'elles n'auroient point eu besoin de chemise, si elles en eussent montré autant par tout; en suite on conduisit les *Romains* par un escalier derobé au pavillon, où l'ordre de ce nom avoit eté institué; ils y virent

rent un portrait du Roi petit-fils de *Megas*, qui portoit au col l'*Ordre du Pavillon*, avec une medaille où étoient ces mots, *Je préfere la liberté à la vie*; ils lurent la liſte des chevaliers de cet ordre, & deſcendirent par un eſcalier tournant, dans une gallerie, où étoient repréſentées les dames & les Princeſſes, qui avoient vêcu ſous le regne de ce Roi, il y en avoit de toutes les façons, & ce qui faiſoit plaiſir à voir, elles étoient toutes belles; jamais une dame ne ſe fait tirer, quand elle vient ſur le retour; il y en avoit quelques unes, qui étoient bridées d'une guimpe; *Priſcus* les trouvoit aſſez modeſtes.

*Pomponius* en ayant enviſagé une qui ſous ſon voile cachoit plus d'appas que jamais les poëtes n'en attribuerent à la Déeſſe de *Cithere*, fut curieux de ſçavoir qui c'étoit, & demanda à *Samar* s'il étoit poſſible qu'une dame eut réüni en elle tant de beautés & tant de charmes; elle étoit encore plus belle, dit *Samar*, qu'elle ne vous paroît; le peintre n'a pas réüſſi à tirer ſa bouche; il y avoit ſur ſes levres mille agremens, que le peintre n'a pû imiter; cette dame étoit fille du Prince de *Reloſan*; quoi, dit *Piſon*, eſt-ce la Princeſſe *Jerdreb?* corbleu, elle..... non, répartit *Samar*; c'eſt ſa cadette; cette dame, qui ſembloit n'être au monde que pour monter ſur le thrône, après avoir medité à fond ſur le néant des choſes du monde, le mépriſa avec toutes ſes pompes, & ſe retira en *Ichtyophagie*; elle y vecut quelque tems ſans emploi; mais ſon mérite, plûtôt que ſa naiſſance l'ayant diſtinguée, elle fut éluë Princeſſe du pays; le Prince de *Reloſan* eut beaucoup mieux aimé qu'elle eut conſenti à affermir ſon thrône par une nouvelle alliance, que de renoncer aux doux plaiſirs de l'hymen: n'ayant pû vaincre ſa réſolution, il lui fit, dans l'état qu'elle avoit choiſi, tout le bien qu'elle

pouvoit attendre d'un pere puiſſamment riche: les frequentes viſites qu'il lui rendit furent ſuſpectes au peuple médiſant, qui debita, qu'après la mort de la Princeſſe *Jerdreh*, le Prince, pour ne pas avoir des inclinations étrangeres, avoit tourné toute ſon affection vers l'aimable Princeſſe d'*Ichtyophagie*; cette dame avoit encore plus d'eſprit que de beauté: Elle n'avoit rien epargné pour le cultiver; juſqu'à tenir un Druïde à ſes gages, pour lui apprendre les plus profonds miſteres de ſa religion; elle avoit le cœur noble & bien placé; elle étoit bonne & compatiſſante; ſon grand vif l'empêchoit de s'exprimer facilement, quoiqu'elle le fit avec grace, quand elle parloit un peu de tems de ſuite: mais ce qu'elle avoit de particulier, & qui ſied fort bien à une dame, elle ne diſoit jamais rien que de ſenſé, de ſolide, de judicieux, ou d'obligeant; ſes mœurs étoient douces, ſa converſation familiere; ſans trop faire valoir ſa grandeur, elle ſçavoit par ſon ſeul mérite, exiger le reſpect qui étoit dû à ſa naiſſance; ceux qui ne la conſideroient que comme Princeſſe, étoient étonnez, qu'elle n'avançat pas ſon Druïde; mais ceux qui connoiſſoient la la force de ſon jugement, étoient obligez d'avoüer, qu'elle avoit ſçû penétrer au travers d'un nuage épais de *Philoſophiſme*, pour ſe convaincre qu'il falloit, pour une fortune plus elevée, plus de mérite que n'en avoit ſon Druïde; elle vivoit dans une grande union avec les dames de ſa compagnie; n'y avoit-il pas des hommes, dit *Pomponius*, au tems que vivoit cette beauté? oui, répartit *Samar*, il y en avoit; pluſieurs méme firent exprès le voyage d'*Ichtyophagie* pour la voir; mais ſi elle charma tout le monde, perſonne ne fut aſſez heureux pour enlever ſon cœur; cependant elle n'étoit pas de ces beautez farouches, qui ne ſe montrent qu'aux grands jours, ou qui font un crime de quelques

œillades

œillades echapées; Elle s'humaniſoit avec tout le monde; elle étoit gracieuſe, honête, civile; & quoiqu'elle s'apperçut quelque fois, que, pendant qu'on lui faiſoit des complimens, les yeux lui parloient d'amour, elle ne releva jamais des foibleſſes auxquelles elle ſçavoit bien que ſa beauté donnoit occaſion; du ton, dit *Celer*, dont vous parlez, il paroit, Monſieur..... que j'eſtime ſes manieres, dit *Samar*, & que je ſouhaitterois que toutes nos dames fuſſent de ſon humeur; jamais cette Princeſſe ne fit rien contre ſon honneur; jamais elle ne mépriſa perſonne: eſt-ce faire tort à nos dames? ..... non, dit *Priſcus*; mais dites-moi, je vous prie, quel eſt ce portrait d'où pend une ſi grande genéalogie?

C'eſt, répondit *Samar*, la dame qui a elevé le petit-fils de *Megas*; je vois que ſon air vous plaît; elle auroit de ſon tems volontiers philoſophé avec vous; c'étoit une dame qui ne s'amuſoit pas à la bagatelle; les queſtions inutiles n'étoient pas de ſon goût; *il falloit du ſolide avec elle*; on ne peut rien voir de mieux conduit que l'enfance de ce jeune Prince; & ſi la *Villefort* n'y eut point eu de part, on pourroit la propoſer comme un modele à ſuivre: mais cette ſuivante, qui ſe mêloit d'inſpirer au jeune Prince des ſentimens conformes à ſes paſſions, lui fit tenir quelques diſcours dont le contrecoup retomba ſur la Gouvernante; au reſte, il faut avouer, que la *Villefort* (voici ſon portrait derriere la porte au deſſus du ballai) avoit un talent tout particulier pour apprendre à parler aux peroquets.

Et cette dame, dit *Celer*, qui tient un livre à ſa main? vous vous trompez, dit *Samar*, c'eſt une tabatiere faite en forme de livre; je vous en ai déja parlé; c'eſt l'epouſe du Prince de *Jamun*; elle excelloit dans l'art de bien jouer; jamais dame ne

joua plus beau, ni plus gros jeu; elle jouoit en Princeſſe, & perdoit en Reine; ſoit qu'elle gagnât, ou qu'elle perdit, elle étoit toûjours d'une humeur égale, & ne ſe fâchoit que ſur le point d'honneur; quand le Prince de *Reloſan* priva ſon mari des titres dont le Roi *Megas* l'avoit honoré, elle l'alla trouver juſques dans ſon cabinet, & lui dit d'un ton capable de l'intimider, que s'il étoit aſſez hardi pour faire quelque choſe contre ſon epoux, il ne mourroit jamais que de ſa main: cependant elle ne lui tint pas parole; cette dame étoit Comteſſe d'*Eu*; elle ſe ſervit des privileges d'un pays, où l'on n'eſt pas obligé d'executer tout ce qu'on promet.

Quelle eſt cette jeune perſonne, dit *Egnatius*, qui a l'air ſi doux & ſi tendre? on voit à ſes pieds une couronne renverſée; hélas! dit *Samar*, ce fut une jeune Demoiſelle, que l'ambition demeſurée de ſon pere donna en mariage à un Prince, qui la prit à cauſe de ſon bien: mais le Prince ſon pere n'ayant payé ſa dot qu'en pappier, ſon mari, aprés avoir paſſé un mois en ſa compagnie, la renvoya chez ſon pere, lui déclarant qu'il ne la recevroit que lorſqu'elle auroit réaliſé ſon pappier en argent comptant.

## CHAPITRE XXIX.

### *Portraits de quelques Seigneurs.*

SAMAR expliqua encore quelques tableaux, & n'oublia pas celui d'une dame, qui avoit été fort long tems epouſe legitime d'un Roi, ſans cependant être Reine; ils allerent en ſuite dans une ſale, dont les murailles étoient incruſtées de marbre: d'eſpace en eſpace il y avoit des pilaſtres de vermeil, contre leſquels étoient appuiées les ſtaſtues en bronze des Seigneurs de la cour du Prince de *Reloſan*.

Le

Le premier ſur qui ils jetterent la vuë, étoit habillé en *Suiſſe*, & tenoit une pertuiſane en ſa main. *Samar* leur dit, que le Seigneur dont ils voyoient la ſtatuë, avoit été un des courtiſans les plus accomplis de ſon tems, qu'étant cadet de famille & cherchant fortune, il fut charmé des appas d'une Princeſſe, qui ne lui fut pas cruelle : mais le Roi *Megas* interrompit leurs plaiſirs, ſans pouvoir detruire leur inclination : après la mort du Roi, la Princeſſe le produiſit chez le Prince de *Reloſan*, qui l'honora de la charge de capitaine de ſes gardes *Suiſſes*; ce qui étoit la plus haute fortune, où il pouvoit alors aſpirer, & le poſte qui lui convenoit le mieux : ſon frere, qui étoit un Druïde de diſtinction, fut ſi reconnoiſſant de cette grace, qu'il n'eut point dans la ſuite d'autre religion, que celle du Prince.

Quel eſt cet autre, dit *Celer* qui a l'air ſi mâle? c'eſt, répondit *Samar*, le Prince de *Nedoc*, qui s'eſt vû fort jeune, chef d'une illuſtre famille. Il employa ſes premieres années à la guerre : après la mort du Roi *Megas*, *Reloſan* le brouilla avec le Prince de *Jamun*, afin qu'ils le laiſſaſſent en repos, pendant qu'ils ſeroient occupez à terminer leur differends particuliers : mais *Reloſan* le favoriſoit en tout, pour contrecarrer le Prince de *Jamun*, qui ſuccomba dans cette occaſion. Le Prince de *Nedoc*, qui avoit un conſeil fort intereſſé, trouva le moyen, à la faveur des billets de banque, d'augmenter ſon domaine, de payer les dettes de ſa maiſon, & de retirer les terres, que ſes peres avoient alienées. Il fut fort reconnoiſſant envers le Prince de *Reloſan*, de lui avoir procuré tous ces avantages; ce quil témoigna par l'attachement inviolable, quil eut en tout tems pour ſes interêts : il perdit ſon epouſe, aſſez jeune, & les *Epicuriens*, qui ne ceſſoient de calomnier la famille du Prince de *Reloſan*, répandirent le bruit, que la Princeſſe d' *Ichtyophagie* quitteroit

ſon pays pour épouſer le Prince de *Nedoc*: mais ces calomnies ſe détruiſirent d'elles mémes : ce Prince avoit du cœur, de l'eſprit & de l'amour pour les belles lettres : il éntendoit parfaitement bien ſes interêts, & les ſçavoit ménager fort avantageuſement : on lui en faiſoit un vice; mais il y trouvoit ſon compte.

Quel eſt, s'il vous plait, dit *Pomponius*, ce jeune Seigneur qui a ſi bon air? ceſt, répondit *Samar*, le frere du Prince de *Nedoc* : ce Seigneur épouſant les interêts du Prince & de ſa famille, feignit un jour de faire une partie de chaſſe & quitta ſa patrie pour aller dans un pays, où il ſçavoit qu'on faiſoit la guerre: mais ce n'étoit pas tant l'amour des armes, qui l'avoit engagé à cette démarche; qu'une pique contre le Prince de *Jamun*: il ſçavoit, que le Prince de *Vexrot*, fils ainé du Prince de *Jamun*, avoit fait des depenſes conſiderables pour paroître avec éclat dans cette guerre: c'eſt ce qui l'avoit engagé à y aller pour l'éclipſer; effectivement, quoiqu'il s'en falût beaucoup, qu'il n'eut un équipage proportionné à ſa naiſſance, comme elle lui donnoit le pas au deſſus de *Vexrot*, & que ce n'eſt pas le train qui donne le courage, il parut à l'armée comme un héros: le Général, qui étoit un homme conſommé, admira ſouvent en lui, dans un âge fort tendre, des vertus militaires qui ne ſont ordinairement que le fruit de l'experience, qu'on acquiert par un grand nombre d'années de ſervices : après que cette guerre fût terminée, le Seigneur de *Nedoc* voyagea dans differentes cours, où il eut pluſieurs bonnes fortunes : ſa beauté, jointe à ſa riche taille, à la vivacité de ſon eſprit, à ſa politeſſe & à ſes manieres engageàntes, lui procura les bonnes graces des dames, qui ſouvent ſe diſputoient l'honneur d'avoir part dans ſon eſtime. Il revint en ſuite dans les *Lauges* où le Prince de *Relo-ſan* le reçut avec toutes les marques d'honneur duës à ſa

à sa naissance : il lui donna de bons gouvernemens, il l'admit dans les conseils, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser sa fortune.

Le Druïde que vous voyez à côté de lui, fut un prodige en son tems : c'étoit son frere ; mais il étoit si rare, de voir des Seigneurs de cette maison entrer dans le sacerdoce, qu'on admira le mépris génereux, que faisoit ce Prince, de tout ce qu'une fortune élevée a de brillant, puisque dans l'état où on l'avoit engagé, il renonçoit à l'honneur de cueillir des lauriers dans le champ de Mars : ce qui avoit toûjours été la glorieuse occupation de ses illustres ancêtres.

Quel est celui, dit *Priscus*, qui est disgracié d'un œil ? c'est, repondit *Samar*, le Seigneur de ..... Prince aussi brave que son épée, né pour les plaisirs, mais qui en sacrifia les douceurs aux délices du cabinet : la cavallerie le vit souvent à sa tête, moins comme un Général, que comme un héros, qui la conduisoit à la victoire : il étoit d'une humeur douce & tranquille, ennemi de toutes les brouilleries que les factieux font naître dans un etat, inviolablement attaché aux interêts de son Roi, amateur de la paix, ennemi de la fourberie, & qui dans la decadence des billets de banque, donna une preuve de desintereſſement des plus grandes, en offrant de l'argent comptant aux personnes qui avoient reçu des billets de lui pour quelques acquisitions quil avoit faites.

Vous voyez de ce côté ci deux Seigneurs qui étoient freres, mais d'une humeur bien differente : l'aîné se vit par droit de primogeniture, Gouverneur de province, Général d'armee, chevalier des ordres, & titré de tous les honneurs qu'un gentilhomme pouvoit esperer : le cadet, homme de cœur & d'esprit, chercha fortune dans le champ de *Mars* : il fut un

des

des plus experimentez, des plus hardis & des plus sages Capitaines de son tems : mais on eut bien de la peine à rendre justice à son mérite : si on lui donna quelque commandement dans les armées, c'est qu'on ne pouvoit lui réfuser ce qu'il avoit mérité à la pointe de l'épée : le Prince de *Relosan* étoit si persuadé du peu de merite de l'aîné, qu'appréhendant que son fils ne marchât sur ses traces, il avoit résolu de lui ôter la survivance du gouvernement de son pere, mais les prieres du jeune Roi furent un obstacle invincible à ce dessein.

## CHAPITRE XXX.

### *Continuation du même sujet.*

QUel est, dit *Pison*, celui-ci, qui s'appuie sur une ancre de navire ? c'est, répondit *Samar*, le frere du Prince de *Jamun* & un des fils du Roi *Megas*, qui fut redevable à la douceur de son temperament de n'avoir pas subi le même sort que son frere pendant le regne du Prince de *Relosan* : ce Seigneur étoit d'une humeur si douce, que cela alloit presque jusqu'à l'insensibilité, ce qui lui procura le bonheur de jouïr en paix de ses grands biens : on laisse volontiers en repos un homme qu'on n'appréhende pas.

Ce Druïde, que vous voiez quatre pilastres au dessous de lui, fut bien d'une autre humeur : il ne fut presque redevable qu'à son esprit brouillon, de la pourpre dont il fut honoré : son pere, qui avoit porté longtems les armes avec honneur sous le regne de *Megas*, reçut en récompense de ses services le temple de *Lotu* pour ce fils, qui se comporta dans les commencemens assez bien, comme c'est l'ordinaire : mais ce Druïde d'un esprit agissant, fut bientôt las du repos, il se brouilla avec le Seigneur du pays ; il se fit

fit un mérite de ſa querelle; il intereſſa toutes les puiſſances dans ſes brouilleries. *Megas*, pour le tenir dans le reſpect, l'approcha de ſa perſonne & lui donna le temple de *Xeuma* : le Druïde de la cour qui connoiſſoit l'eſprit intriguant du Prelat, ſe douta bien qu'il feroit tout ſon poſſible pour gagner les bonnes graces du Roi, qui l'avoit dabord reçu aſſez-froidement : il réſolut donc de le convertir, & de lui faire abjurer le *Stoiciſme*, dont il faiſoit profeſſion ouverte : l'appas étoit ſéduiſant, puiſqu'il s'agiſſoit des bonnes graces du Prince : le Moula lui propoſa d'accepter les dogmes d'*Epicure*, s'il vouloit faire fortune à la cour. " Ne croyez pas, lui dit-il, „ que vous puiſſiez faire changer de ſentiment à nô„ tre Roi : c'eſt un Prince éclairé, qui ne fait rien „ qu'avec de bonnes & ſolides raiſons : il ne ſe de„ termine pas facilement; mais quand il a fait un „ choix, rien ne peut le faire changer de ſentiment : „ il a ſuccé les maximes *Epicuriennes* avec le lait : je „ vous jure, foi de Moula, que ſon Gouverneur „ (j'entens le Druïde, qui gouverna l'empire pen„ dant la minorité) étoit un des plus beaux orne„ mens de nôtre ſecte : c'eſt tout vous dire, qu'il „ étoit revêtu de la pourpre *Romaine* : Il in„ ſpira ſes ſentimens à ſon eleve, qui profita „ ſi bien de ſes inſtructions, qu'il ſeroit auſſi „ facile de compter les étoiles, qui brillent au „ firmament, les grains de ſable que la mer jette ſur „ ſes bords, les brins d'herbe dont la terre ſe couvre „ au printems, ou les feuilles qui ornent les arbres, „ que de dire combien de fois notre invincible mo„ narque a mis en pratique les préceptes de nôtre „ ſecte : croyez moi, vous ſeriez fort mal reçu, de „ venir precher la reforme à la cour : c'eſt aſſez, „ que le Prince ſoit d'une oppinion, pour que tout „ le monde la ſuive : il n'y a pas même juſqu'aux „ dames qui ſe trouvent bien de nôtre morale : on

„ peut

„peut dans nos ſentiments faire tout ce qu'on „veut, pourvû qu'on ne prétende pas offenſer les „Dieux: quoi de plus commode? Prelat! voici la „voye que vous devez ſuivre, point de fortune „autrement: ſi mon amitié vous accommode, elle „eſt à ce prix.

Sa Grandeur fit un ſi bon uſage de ces pieux documens, que le lendemain à ſon reveil il ſe trouva metamorphoſé en *Epicurien* du premier rang; & jamais la ſecte n'eut de plus zélé, de plus turbulent, ni de plus paſſionné défenſeur: on lui fournit les moyens de vivre à ſon aiſe, comme tout bon *Epicurien* doit faire: on le revêtit de la pourpre; & bien des gens euſſent ſouhaitté qu'on lui eut donné un licou. *Megas* ceſſa de vivre, & le Prince de *Xeuma* ceſſa de recevoir des faveurs du Prince; mais il n'en fut pas plus tranquille pour cela. Le Prince de *Reloſan* avoit un ſouverain mépris pour lui; cependant, quelque choſe qu'il pût faire, il ne put jamais le réduire à demeurer en repos: il brouilla toûjours, toujours il remua: on dit même que ſes cendres, après ſa mort, ne peuvent demeurer en place.

Que vois-je, dit *Priſcus*, au fond de la gallerie? vous voyez, dit *Samar*, le Prince de *Reloſan* avec ſon fils: quoi, dit *Piſon*, ce Seigneur, qui a l'air ſi majeſtueux, eſt fils du Prince de *Reloſan*? oui, repartit *Samar*; il eut preſque les mêmes inclinations que ſon Pere; mais ſes paſſions ne furent pas ſi violentes; il aima, mais avec diſcretion; quoique l'amour porte un flambeau, il ne peut preſque pas decouvrir les inclinations de ce Prince.

Ah Dieux! que vois-je? s'ecria *Pomponius*; un diable proche d'un Druide! non, repartit *Samar*, ce ſont deux miniſtres d'etat: celui qui vous a fait peur, fut redevable de ſa fortune à ſon integrité; *Megas* ſoupçonnoit ſi violemment le Prince de *Reloſan*

*loſan* d'avoir empoiſonné la famille Royale, qu'il nomma le Seigneur d' *Orfarine* pour connoitre du crime: ce Seigneur étoit un des plus éclairez magiſtrats de ſon tems ; il eut été impoſſible au Prince de *Reloſan* de lui en impoſer, s'il eut été coupable; de plus, ce Seigneur étoit inviolablement attaché à *Megas*, à qui il étoit redevable de ſa fortune: il prit connoiſſance de l'affaire, s'informa à fond de tout ce qu'on diſoit, & après s'être duëment inſtruit, il declara le Prince de *Reloſan* innocent du crime dont on l'accuſoit : ce Prince ne put alors reconnoitre ce ſervice : mais après la mort du Roi, & la diſgrace du Seigneur de *Freſne*, il ne crut pouvoir mieux récompenſer ſon bienfaiteur, qu'en lui donnant les ſeaux, & ſe repoſant ſur lui du ſoin du gouvernement.

Ce Druide, qui ſemble lui donner la main, a eu l'honneur de former le Prince de *Reloſan* : il lui a enſeigné quelles vertus il devoit ſuivre, & quels vices il devoit éviter : il eut toûjours la confiance du Prince, & ſi il fut de tous ſes plaiſirs, il partagea auſſi avec lui tous ſes travaux : il devint Druïde du premier rang, en récompenſe de ſes ſervices ; mais cet honneur étoît dû à la pureté, à l'innocence, à l'integrité, à la douceur de ſes mœurs : je ne vous dirai point, que c'étoit un homme auſtere, qui paſſoit tous les jours en prieres, en jeunes & en mortifications ; qu'il ne regarda jamais une perſonne du ſexe ; qu'il ne but jamais de vin : il ſuffit que je vous diſe, qu'il vivoit avec le Prince de *Reloſan*, pour que vous ſoyez perſuadé, que c'étoit le plus honête homme de ſon tems : il ne cedoit en probité qu'a ſon maître, & il entendoit ſi bien les affaires, que jamais on n'en vit tant expedier au bureau que pendant ſon miniſtere.

Les Seigneurs, que vous voyez, étoient moins les courtiſans du Prince de *Reloſan* que ſes miniſtres : ce-

celui-ci, dont je vous ai déja parlé, qui eut de ſi gros démêlez avec le Senat, étoit general d'armée ſans commandement, poëte ſans faire des vers, noble en trafiquant, marchand ſans boutique, homme ſans religion, orateur ſans éloquence, miniſtre ſans experience, acteur ſans grace, muſicien ſans voix, & tel en un mot, qu'il étoit l'unique en ſon eſpece, qui pût faire ce qu'il faiſoit.

Cet autre étoit fort bien auprès du Prince, à cauſe de ſon frere le Druïde de *Veron*, qui étoit chef du conſeil ſecret du Prince pour tout ce qui regardoit la religion : jamais homme ne fut plus capable de remplir ce poſte que ce Druïde, qui, par prudence n'avoit pris aucun parti dans les differends qui partageoient les philoſophes : avec les *Stoiciens* on ne pouvoit pas voir d'homme d'une morale plus ſevere ; mais il s'humaniſoit avec les *Epicuriens* : ſa bouche ſouffloit le froid & le chaud, ce qui le diſtingua des autres Druïdes de ſon tems, qui n'avoient, pour la plus part, de religion que celle du Prince : on ne pouvoit pas reprocher au Druïde de *Veron* de pouſſer la politique & la complaiſance juſqu'à ſuivre la religion dominante : il n'en avoit point du tout : c'eſt ce qui le diſtinguoit.

Je crois, Monſieur, dit *Piſon*, que cette porte donne dans le jardin : je ne doute pas quil ne réponde à la magnificence du château : vous n'aurez pas ici, ajouta *Celer*, d'auſſi bonnes fortunes que vous en eutes dans les jardins de *Marciope* : que ſçait-on, continua *Pomponius*, ce qui peut arriver ? je vois là-bas des boſquets, qui m'ont tout l'air d'être autant de chapelles dédiées à la Déeſſe de *Cythere*, ou du moins d'agréables réduits, où l'on pourroit en toute ſûreté, célebrer ſes miſteres le plus cachez : je ne crois pas, reprit *Priſcus*, que vous puiſſiez rien faire ici : ce pais me paroit bien éclairé : quand le ſoleil, dit *Egnatius*, ſe releveroit la nuit, pour voir ce qui s'y paſſe

je

je m'imagine quil ne pourroit rien découvrir, tant il regne ici une sombre & épaisse nuit, même en plein jour ; ces jardins me paroissent charmans : nos *Romains* en tenant ces discours allerent se promener dans le jardin, où nous les laisserons, pour en faire autant de nôtre côté, pendant que la belle saison nous y convie.

# SOMMAIRE
## DES CHAPITRES,
## Contenus en la Chronique du Chevalier SOTERMELEC.

### CHAPITRE PREMIER.

COmment *Sotermelec* fut mis entre les mains des precepteurs, à celle fin d'être elevé en tout honneur & vertu ; comment alors il passoit le tems & donnoit bon temoignage de sa suffisance.

### CHAP. II.

Comment *Sotermelec*, devenu grand commençoit à se confesser à Dieu, à la beno.te Vierge & à tous les Saints & leur détailloit par le menu ses péchez, puis s'en retournoit pécher,

### CHAP. III.

Digression sur la devotion des femmes, des enfans, des vieillards & des gens de cour.

### CHAP. IV.

Comment une nuit *Sotermelec* vit en songe une couronne, & cuidoit que regner pourroit ; puis s'eveillant ne trouva que bran.

### CHAP. V.

Comment *Sotermelec* supplia dolentement les bonnets ronds de dérompre les tables testamentaires du Roi *Deu Sadik* son oncle.

### CHAP. VI.

Comment il les requit de lui octroyer la gouverne des Gaules, sous tel pacte qu'il feroit tout bien, qu'onques en nul rien mal ne feroit, ce qu'en son cœur ne pensoit ; & au partir de là n'en tint cure.

## CHAP. VII.

Comment *Sotermelec* fit demolir la citadelle de *Dicmor* pour complaire au Roi d' *Albion*.

## CHAP. VIII.

Comment *Sotermelec* humoit le piot, quelquefois donnoit gourmades à ſes compagnons de plaiſirs, puis ſe repatrioit avec iceux.

## CHAP. IX.

Comment *Sotermelec* entreprint de faire pénitence & viſiter lieux ſaints; item comment il alloit en pelerinage à l'abaye de *Tetemuc*, & là faiſoit longues retraites, puis y conſoloit Abbeſſe & Nonains.

## CHAP. X.

Comment étoient reglées les Nonains de *Tetemuc*.

## CHAP. XI.

Comment la regle étoit que feroient tout le rebours de ce que Religieux & Nonains doivent faire.

## CHAP. XII.

Comment devots & devotes alloient ſoi marier à *Tetemuc*.

## CHAP. XIII.

Comment *Sotermelec* inventa un grand creuſet pour y fondre or & argent.

## CHAP. XIV.

Comment *Sotermelec* fit nombre de detteurs & emprunteurs.

## CHAP. XV.

Comment *Sotermelec* & les detteurs payoient leurs dettes avec ſon, & donnoient fumée pour or.

## CHAP. XVI.

Comment de pays lointains vinrent coquilles de noix, peaux d'anguilles, allumettes &c. & furent les profits de cettui trafiq baillez à une compagnie.

## CHAP. XVII.

Comment *Sotermelec*, malgré miſere, menoit bombance & joyeuſeté, marchandoit filles, achetoit femmes, conſoloit veufves & ſe ſolacioit.

## CHAP. XVIII.

Comment il étoit entouré de vaticins haruſpices & autres telles gens, qui effàçoient le paſſé & lui faiſoient voir un bel avenir par le pertuy d'une bouteille.

CHAP.

## CHAP. XIX.

Comment il crea la charge de grand *Calculateur* és marchés des Gaules, & en accoutra certain Charlatan transfuge *Caledonien.*

## CHAP. XX.

Comment un beau jour il débouta son grand referendaire & son financier, & des deux n'en fit* qu'un.

## CHAP. XXI.

Comment Princes & autres grands Seigneurs se firent marchands de pappier, & baillerent torche.... pour monoye; aucuns vendirent épices, autres vendirent joyaux &c.

## CHAP. XXII.

Comment un beau jour le *Pontife* de *Cambrai* voulut se faire Cardinal, & supplia *Sotermelec* de l'assister auprès du Pape de Rome.

## CHAP. XXIII.

Comment fut conclu par le *Pontife* de *Cambrai* que falloit honorer la *dive pancarte* du Pape Romain.

## CHAP. XXIV.

Des choses étranges qu'aucuns Theologiens gallicans découvrirent en la pancarte.

## CHAP. XXV.

Comment en fait de disputes Theologiens voyent trouble & font naitre les heresies.

## CHAP. XXVI.

Pronostication des maux & calamités qu'adviendront en religion par disputes & controverse, & comment un tems viendra que de christianisme ne restera que l'ecorce.

## CHAP. XXVII.

Comment fut la *dive pancarte* honorée par ceux qui auparavant n'en tenoient compte, & furent iceux mis au nombre des convertis.

## CHAP. XXVIII.

Comment ceux qui ne voulurent honorer la dive pancarte furent releguez en l'ile des *Papesigues.*

## CHAP. XXIX.

Comment le Pape Romain fit le *Pontife* de *Cambrai* Cardinal & lui bailla dix-huit quarantaines de patdons pour les pechez á venir, avec remission des passez.

* d' Arg. . . .

# REMARQUE

## SUR LE

## REGIMENT DE LA CALOTTE.

LE *Regiment de la Calotte* doit sa création à une compagnie de gens distinguez à la cour de *France*, qui sur la fin du regne de *Louis* XIV. se faisoient une occupation serieuse de relever par quelques traits de raillerie les défauts naturels des personnes le plus considerables, & les fautes qui leur échapoient: cette compagnie s'étant grossie insensiblement s'etendit de la cour à la ville, & fut batisée du nom de *Regiment de la Calotte*: Mr. *Aymond*, portemanteau du Roi, en fut fait Géneral, & Mr. de *Torsac* Géneralissime.

Les armes de ce Regiment sont un emblême parlant de son caractere & de son emploi; en voici l'explication, telle qu'elle est dans la planche qu'on en a tirée.

*L'Ecusson d'or au chef de sable, chargé d'une lune d'argent, & de deux croissans opposez de même métal: l'ecusson est chargé en pal du sceptre de* Momus, *semé de papillons sans nombre, de differentes couleurs: ledit ecusson est couronné d'une* Calotte *à oreillons, & dont l'un est retroussé & l'autre abaissé: le fronton de la* Calotte *est orné de sonnettes, & de grelots indifferemment attachez, pour marquer la hierachie du regiment: elle a pour cimier un rat passant, surmonté d'une girouette, pour en marquer la solidité: les armes ont pour supports deux singes, ce qui dénote l'innocence & la simplicité, & deux cornes d'abondance en lambrequins, d où il sort des brovillards, sur lesquels sont assignées les pensions du Régiment.*

BRE-

# BREVET

## *D'Inſpecteur ſur la muſique, & la danſe du Regiment de la Calotte.*

Pour M. DE LANDIVISIAU.

DE par le Dieu porte-marotte,
Nous Général de la Calotte,
Voulant que nôtre Regiment
Serve de réfuge & d'azile,
A tel que le gouvernement
Remercie & juge inutile,
Ou tel qui de ſon propre gré
Des affaites s'eſt retiré,
Pour vivre déſormais tranquille
Aux champs auſſi bien qu'à la ville,
Tenant les honneurs à zéro;
A CES CAUSES, par la gazette
Inſtruit de la noble retraite
Du Sieur DE LANDIVISIAU,
Lequel renonce au directoire
De l'Opera qu'il exerça
Depuis huit à neuf ans en ça,
Avec tant d'honneur & de gloire,
Lui donnons tout commandement
Sur la danſe & ſur la muſique,
Tant ſérieuſe que comique,
A l'uſage du Regiment;
Enjoignons aux fifres, trompettes,
Tambours, timballes & haut bois,
De ſuivre exactement les loix,
Et les regles qu'il aura faites:
Ordonnons, comme on peut penſer,
A tels qui prétendront danſer,
Tant nos ſoldats, que vivandieres,
De prendre de lui des lumieres,
Sous peine de faire en tel cas,

Un nombre infini de faux pas;
A ce grand maitre de cadence
Nous rapportant entierement
Du tour, port, geſte & mouvement,
Où git tout le fin de la dance;
Lui donnons pour apointemens
Deux mille écus ſur tous les vents,
Ou vapeurs odoriférantes
Qu'exhalent les troupes danſantes
Dans les mois d'Août & de Juillet;
En outre par honneur complet,
Lui décernons nôtre médaille,
Et double Calotte de plomb.
Signe, TORSAC, *Plus bas*, AYMOND.

# JUGEMENT DE LA CALOTTE,

## SUR LE PROCEZ DE FONTENELLE, & d'ARLEQUIN.

SUr la complainte criminelle,
Faite au conſeil du Regiment,
Par maître *Bernard* FONTENELLE,
Contre ARLEQUIN & ſa ſequelle,
Accusés ſolidairement,
A ce qu'à leur troupe comique,
Il ſoit fait inhibition
De joüer piéce dramatique;
Sous le nom d'*Eudimalion*.
Le plaignant, ſous ce titre même,
Ayant depuis trente ans en-ça,
Rimé piéce d'un prix extréme,
Qu'à l'Opera l'on refuſa,
Et qu'il veut par excès de zéle
Revendre au Roi comme nouvelle:

Oüi *Scaramouche*, d'autre part,
Sur le franchiſes de ſon art,
Vû d'ARLEQUIN les ſingeries,
Culbutes & bouſonneries;
Tout meurement conſideré;
Nous avons dit & déclaré,
Que pourra la troupe Italique,
Vilipender, berner en l'air,
L'auteur d'*Aſpar*, piéce immortelle
Par le ſifflet qui nâquit d'elle;
Des *Lettres du Chevalier d'Her****;
Des digreſſions où Virgile
Eſt traité par tout d'imbécile.
Deffendons à l'auteur barbon,
Depuis trente ans portant lunettes
D'écrire plus tendres ſornettes,
Ballet, opera, ni chanſon,
Et dans une Cour printaniere,
D'amener Muſe doüairiere,
A peine d'être mis mes-hui
Aux Incurables du Parnaſſe
Où *Coypel* fils ayant pris place,
Voudra bien chambrer avec lui.
FAIT au conſeil du Regiment.
Signé TORSAC, AYMOND préſent.

## ARRET

Portant condamnation de Banniſſement, contre certains déliquans envers la Raiſon & la Langue.

NOUS *Directeurs de la* MAROTTE,
*En vertu de l'autorité.*
*Que les etats de la* Calotte
*Nous donnent* Sede Vacante (*)
SÇAVOIR *faiſons par la preſente*
*Que le college des quarante* (†)

*Qui*

* Depuis la mort de Mr. de *Torſac* Colonel, le Régiment eſt vacant.

† L'Academie Françoiſe.

*Qui sous nous professe a* Paris
*L'art de quarrer la periode,*
*Et de tortuer les esprits;*
*Qui tient ouvert à juste prix*
*Magazin de mots à la mode,*
*Glacieres à rafraichir l'ode,*
*Moules ou chaque jour on fait*
*Des harangueurs de* Dom Japhet,
*Est par jugement autentique*
*Condamné de fermer boutique,*
*Pour s'être immiscé sottement*
*Aux affaires du Regiment.*
ORDONONS *qu'il vuide la ville.*
VOULONS *que les plus égarez*
*A* Mont Martre *soient transferez.*
*D'où pourront* LA MOTTE, HOUTEVILLE,
*Et* FONTENELLE *leur patron,*
*Venir sur ânes & sur mules*
*Endoctriner de leur jargon*
*Les Précieuses ridicules,*
*A cinq sols par chaque leçon;*
*Auxquels trois permettons de faire*
*En* Iroquois *une grammaire,*
*Et de publier leur traité*
*D'inintelligibilité;*
*Bref réduire la langue en chifres;*
*Et sera le present Arrêt*
*Par nos crieurs, tambours & fifres*
*Lû, crié, mis où besoin est.*

Signé,

EDMOND. Secretaire du Regiment.

& plus bas

De St. Martin.

FIN.

PQ
1989
.L26
A983
1725
c.1

6793013
30 OC 17